

Jean-Louis Gaillard

365 Histoires volume 2

ISBN 979-10-91848-01-5

Numéro d'impression :

Dépôt légal 4 Trimestre 2012

Table des matières :

Avant-propos	14
Sauvé par le grand ingénieur	16
Invités au plus beau des concerts, en présence du Père .	17
Rien que par la parole de Dieu	19
On ne sait jamais... Paul Doumer	20
Une vie changée	22
La bière changée en meubles	23
L’Eglise, peuple sans frontières	24
Dieu est-il bon même lors des épreuves ?	25
La fragilité de la vie.....	27
Retour à la maison.....	28
Astronome mais déserteur.....	31
Le rocher de notre salut	32
La certitude d’être sauvé.....	33
Le dernier juif de Rotterdam	35
Quand le gracié refuse la grâce	41
Le Plongeur	42
L'humilité, cette chose bizarre	43

Il a été l'un de nous	44
Histoire de cœur d'un papa et sa fille	45
Voir la vérité en face.....	48
Une autre manière de voir les choses	49
Nuages bienfaisants	51
Martin Luther et Frédéric Myconius	52
La foi d'une mère.....	53
Profiter de la victoire.....	60
Un enfant les conduira	61
Donne gloire à ton Dieu.....	63
Le Moujik Pakhôm	72
Montez ! Mais le Duc refusa.....	74
Temps gaspillé	76
Dieu est fidèle envers son peuple	77
Quelle place pour Israël dans l'Église ?	79
Chargée de l'infirmité de son fils.....	80
Portrait réellement conforme	81
Tout a été payé mais que de regrets.....	82
Réflexions près d'une fourmilière	84

Le signe de Jérusalem.....	85
À vous aussi, Il peut, et veut vous parler.....	86
Elle a semé dans les larmes	87
Applaudissez des deux mains	93
Partageons l'Évangile en toute occasion.....	95
Venir vers notre Père.....	96
La Bible et les lunettes.....	98
La Genèse de tout.....	100
La vraie richesse	101
Un mauvais livre ?	102
Ce que j'étais auparavant	103
Le sûr chemin	104
La piste indienne.....	105
Son calme était sa force	106
Plus le temps de penser	108
Quel est le plus grand bonheur : conserver ou donner ?	108
Les fontaines Wallace.....	110
Pour effacer totalement.....	111
Adoption filiale	112

La force de l'exemple	113
Le Créateur a dû payer	115
Le remède universel	116
Le Sauveur	117
Il avait l'air d'un juste	118
Les grottes de Qumran	119
Entouré par les prières de son père	121
Saisissez la corde	121
Quand tout a été essayé.....	123
Un amour qui se multiplie en se partageant	124
Treize à table	126
Celui qui devait venir	127
Le sermon de papa	128
On ne me nourrit pas de ces fables.....	128
Voir Dieu.....	132
Monsieur Roth.....	132
Une idée encore meilleure	133
La porte était marquée de sang	134
Trop tard.....	135

Mentionné dans la Bible.....	136
Plus fort que la mort !	137
L'homme qui fut tenté.....	139
On peut s'y fier	140
Perdu et retrouvé	141
Celui qui ne prie jamais	143
La main de la charité. Alexandre le Grand	144
Ce n'est pas un canard !	144
Courage, je viens bientôt.....	146
L'enchère finale	147
L'amour en pratique ou le voleur de planches.....	149
Une semence dans la boue	151
Devenir un autre homme	152
Éveiller les besoins.....	153
L'artiste	154
Je veux être son ami	154
Comment s'appelait le bon samaritain	155
Savoir s'en servir.....	156
Ennemis changés en amis.....	157

Rien d'impossible.....	158
Geste d'amour	159
Peur de vous coucher ?	160
Chercheurs de diamants.....	161
La vie commence à quatre-vingts ans	163
John Wesley.....	164
John Wesley Le tison	166
Un mot à exclure de notre vocabulaire ?	167
Le Jongleur.....	168
Soldes suspects.....	170
Générosité hors du commun.....	171
La Vraie liberté	172
Une Bible imprimée pour lui tout seul	173
Une balle qui lui a sauvé la vie	175
Il méprisait les lettres de sa mère	176
Ne me regarde pas	177
Foi ou panique ?	178
De la bouche des enfants	179
Mort à genoux David Livingstone.....	180

Dieu accomplit ses promesses	181
Demander pour recevoir	182
Où donc se trouvait la tour de la liberté ?.....	182
Pour que l'eau monte.....	184
Un bon remède.....	185
Où mène la négligence	186
Un chef d'œuvre retrouvé.....	187
Mais il n'a point de souci.....	188
Nous avons un roi.....	189
Les crayons de couleur	190
La prière de la neige	191
Tu n'as besoin de rien ?.....	192
Psychologie.....	193
Il est vivant.....	194
Chantage et pardon.....	195
Je suis prisonnier	196
Mary Jones et sa Bible	198
Le privilège de remercier.....	199
Dieu est Amour.....	200

Un embastillé qui réfléchit	201
Le bon sens d'un esclave	202
Bénis pour bénir les autres.....	203
J'ai vu la victoire	209
Le frère de Moody	210
Le roi connaît la destination	212
Une mouche	213
Merveilles de la Création.....	214
Capitulation derrière la porte.....	215
D'où vient la colère ?	216
D'étonnantes richesses en réserve	217
Le prochain	220
Si j'avais réclamé mes droits	221
Trois attitudes face à la croix.....	222
Le général Hoche et le chouan	223
Essayez d'apprendre à les aimer	225
Persécutions	226
Reconnaissance et louange	227
Racheté par le sang	229

La Bible : le meilleur indicateur	230
Rencontre sur un pont.....	231
Le sac convoité.....	232
Ne pas se fâcher	235
La véritable éloquence	236
Quel testament !	238
Un sacrifice qui porte du fruit	239
Ses dernières paroles	240
Sa mort fut une véritable prédication... ..	241
La Bible de ma mère	244
Le prix de ma place au ciel.....	246
Ton Dieu vaut mieux que le mien.....	248
La grand-mère et le fils du pasteur	249
Le soldat et l'araignée	253
Pas de trop grand pécheur	254
Le pasteur déguisé.....	256
Caché sous le lit	257
Pentecôte	259
Question interdite !	260

Servir par amour.....	261
A L'ombre de tes ailes	262
Surmonte le mal par le bien	263
Tertullien	265
Reconnais ton iniquité.....	267
Un constat, une réponse	268
Question d'élève.....	270
Mauvaise graine	273
Le mot qui fait avalanche	274
Le flambeau d'Alexandre Le Grand	275
L'insensé dit en son cœur : " <i>Il n'y a pas de Dieu</i> ".....	277
Qui est votre sûr abri?	278
Une Bible vivante.....	281
Remerciements.....	283
Distributions et contact :	285

Avant-propos

Je suis très heureux de vous retrouver pour la suite de notre programme, pour rappel, le volume 1 est déjà dans vos librairies, les volumes 3 et 4 ne sauraient tarder !

J'ai eu le privilège de connaître la vie à la campagne, avant l'arrivée de la télévision, au temps où les conteurs d'histoires venaient dans les fermes pour les partager. Je me rappelle qu'en 1957, dans une ferme du Jura, tous les gens du village se réunissaient pour effeuiller le maïs. Chaque soir, nous changions de ferme et ainsi tout le village se groupait pour donner un coup de main à chacun des fermiers. Nous étions heureux d'être ensemble, d'écouter la radio (TSF), le résumé de l'étape du Tour de France cycliste, puis d'accueillir le conteur du village qui nous racontait ses merveilleuses histoires.

Dans ma tête d'enfant de 7 ans, c'était une fête de travailler ensemble et de participer ainsi à la vie sociale du village. Malheureusement, l'année suivante, en 1958, le café du village a installé un poste de télévision noir et blanc dans la salle principale et à 20h15, il diffusait « Les cinq dernières minutes ». C'était au départ un jeu où les candidats devaient trouver le coupable. L'acteur Raymond Souplex jouait le rôle de l'inspecteur Bourrel et son vieux compère Jean Daurand, l'inspecteur Dupuy. Les 56 épisodes de la série ont tenu en haleine des générations de Français

jusqu'en 1975. Et là, le café faisait le plein, on ne travaillait plus mais on consommait jusqu'aux environs de 22 heures.

L'année suivante, la moitié du village possédait cette fameuse télévision, et moins d'un an plus tard tout le village en était équipé, mais en quelques mois, personne ne se parlait plus. Au contraire, chacun vantait les défauts de l'autre et rapidement la vie du village a changé, les procès entre agriculteurs ont commencé, ainsi que les bagarres entre voisins. La vie sociale a été détruite en quelques années alors qu'elle avait été si forte et solidaire depuis des siècles. C'est sûrement l'un des seuls souvenirs tristes que je garde de ma jeunesse à la campagne.

Bonne lecture !

Jean-Louis Gaillard,
Pasteur Chaville 92.
www.eglisedechaville.net

Les versets bibliques sont extraits de la Bible version Louis SEGOND, édition de 1975. Ils sont présentés de la façon suivante :

- en premier le livre de la Bible : exemple Matthieu ;
- puis le chapitre : exemple 3, soit Matthieu 3 ;
- suivi du verset, exemple 4 (Matthieu 3 :4) ou des versets de 13 à 15 (soit 3 Matthieu:13-15).

Sauvé par le grand ingénieur

Pendant la construction du grand pont de chemin de fer sur la Gironde, à Bordeaux, un ouvrier tomba malencontreusement à l'eau. Le célèbre ingénieur Gustave Eiffel (qui allait être immortalisé plus tard par la réalisation de la Tour qui porte son nom) en avait dessiné les plans et se trouvait sur le chantier. Il n'hésita pas à ôter ses chaussures, sa redingote et à plonger dans le fleuve. Finalement, il ramena l'homme sur le rivage. Il dit ensuite à son équipe : « Ayez la bonté de mieux vous attacher, j'aime nager, certes, mais pas quand je suis habillé ! »

On a admiré le génie de Gustave Eiffel. On peut admirer aussi son courage, son héroïsme. En fait, l'ouvrier avait pris un risque en négligeant les mesures élémentaires de sécurité. Mais en revanche, ce fut le grand ingénieur qui, à son tour, dut prendre un risque pour l'arracher à la mort par noyade.

Nous-mêmes, n'avons-nous pas pris un risque en enfreignant les lois prescrites par le grand Architecte de l'univers ? Nous nous sommes enfoncés dans les eaux tumultueuses de ce monde. C'en aurait été fini de nous si l'Architecte lui-même n'était intervenu en notre faveur. Alors que nous périssons dans les eaux boueuses du péché, Jésus est venu nous sauver. Car dit-il, en parlant de lui : *Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu*, Luc 19 : 10.

Mais Il l'a fait au prix de sa vie, en mourant pour nous sur la croix. De même que l'ouvrier imprudent n'a pas refusé de se laisser sauver par Eiffel, ne refusons pas à Jésus de nous laisser sauver par lui du péché et de la mort éternelle, de l'enfer.

Invités au plus beau des concerts, en présence du Père

Avez-vous déjà imaginé un chien interrompant un concert ? Et pas n'importe quel concert : le chef d'orchestre le plus réputé présentant ce concert dans une des salles les plus renommées. Et bien c'est arrivé !

La scène est remplie de musiciens élégamment vêtus. Tous accordent leurs instruments soigneusement. La musique va bientôt commencer.

Le chef d'orchestre en smoking, avance à grands pas sur la scène, monte sur le podium et fait signe à l'orchestre de se lever. Un millier de personnes présentes applaudissent. Alors que le chef d'orchestre lève sa baguette, le public retient son souffle. Et la musique commence, sublime...Il fait très chaud dans la salle non climatisée et on a dû laisser les portes ouvertes. Tous souhaitent sentir une petite brise passer sur eux, alors même qu'ils sont subjugués par l'orchestre.

Soudain, d'un côté de la scène, un chien fait son apparition, ni méchant, ni enragé, ni affamé. Un chien curieux, c'est tout ! Quel spectacle ! Sa queue remue au

rythme de la musique. Pendant qu'il passe entre les musiciens, allant de l'un à l'autre, simplement, ceux-ci le regardent, se regardent entre eux d'un air étonné et suivent fidèlement la prochaine mesure.

Le chien semble subjugué par un des trompettistes. Et du coup, il s'arrête pour le regarder. Le trompettiste est surpris, n'ayant jamais joué devant un chien, il ne sait que faire ! Mais le chien poursuit son chemin vers un autre musicien. Et il passe ainsi d'instrument en instrument. Pour le moment, le public ne semble pas trop remarquer. Mais le chien finit par s'arrêter devant le chef d'orchestre qui, impressionné, abaisse sa baguette.

Les musiciens se mettent à rire. L'auditoire aussi. Un orchestre parmi les plus réputés. Un des morceaux de musique les plus célèbres. Une soirée prévue pour être un succès ! Tout semble gâché par un chien errant.

Le suspense est grand... les rires s'arrêtent d'un coup quand le chef d'orchestre se tourne vers le chien. On entend les mouches voler...

Il descend de son podium et caresse le chien derrière les oreilles. Et le prenant tendrement par son collier il l'amène hors de la scène. Puis il revient et reprend le morceau de musique comme si rien ne s'était passé. Et la musique s'élève plus belle que jamais.

Un peu d'imagination ! Le chef d'orchestre, c'est le Seigneur et nous sommes ce chien.

Alors imaginons le moment où nous monterons sur la scène de notre grand chef d'orchestre. Nous ne le mériterons pas. Les musiciens présents seront peut-être surpris de nous voir là.

La musique sera comme aucune autre ! Nous nous déplacerons au milieu des anges et nous serons béats d'admiration devant un tel spectacle. Puis nous irons à la rencontre de notre grand Dieu et nous l'adorerons comme jamais.

Ne soyons pas centrés sur ce qui est terrestre mais voyons déjà l'invisible et vivons pour ce jour. Dès maintenant, accordons nos oreilles avec la musique du ciel et attendons de tout notre cœur ce moment où nous serons avec notre Seigneur pour l'éternité. Car soyons en certains, Il nous accueillera, Il ne nous fera pas partir. Il nous invitera à rester, pour toujours, ses invités sur sa scène.

Rien que par la parole de Dieu

En 1535, la ville de Genève se tourna vers la Réforme. Jusque-là, elle était connue pour ses émeutes, les danses indécentes, l'ivrognerie, l'adultère et autres vices.

Le Conseil ne savait que faire pour changer cet état des choses. Il émit décret sur décret pour endiguer les vices, mais rien n'y fit. Le niveau moral de la cité continuait à décliner.

Alors, on fit appel à Calvin. Sa seule arme était la prédication de la Parole de Dieu. Il prêcha tous les jours et, sous l'effet de cette prédication, les choses commencèrent à changer. Lorsque les Genevois eurent connaissance de la Parole de Dieu et lui permirent d'influencer leur comportement, leur cité devint presque une Nouvelle Jérusalem d'où l'Évangile rayonna vers le reste de l'Europe, vers la Grande-Bretagne et le Nouveau Monde.

Ce changement en entraîna d'autres sur le plan social : réglementation des conditions sanitaires, création de l'Académie qui influença toute l'Europe, établissement d'industries.

Genève est le meilleur exemple de ce que peut réaliser, sur le plan moral et social, la prédication fidèle de la Parole de Dieu.

Toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, 2 Timothée 3 : 16.

On ne sait jamais...Paul Doumer

En 1932, le Président de la République Paul Doumer fut assassiné alors qu'il visitait une vente organisée par les écrivains anciens combattants. Le jour même, il recevait à sa table un homme politique : celui-ci lui demandait d'intervenir afin qu'il ait la Légion d'Honneur. Ceci afin

d'obtenir, pour un grand savant français, la dignité de Commandeur.

—Tout de suite, lui répondit le Président. Pendant que vous prenez le café je vais écrire la lettre.

—Oh ! Ce n'est tout de même pas si pressant !

—On ne sait jamais, répliqua Doumer. Je peux mourir demain qui sait ? Même dans une heure !

Il rédigea la lettre puis ils sortirent. Une heure après, il tombait sous le couteau meurtrier d'un fanatique russe, Gorgulov, qui voulait protester contre la reconnaissance de l'U.R.S.S. par la France. Doumer n'avait pas voulu laisser à un hasard incertain la chose qui lui tenait à cœur et avait écrit la lettre.

Réfléchissons-bien. Si nous n'avions qu'une heure devant nous, nous devrions mettre à jour les affaires les plus importantes. Or, la plus importante de toutes, c'est de revenir à Dieu et d'être réconcilié avec lui par la foi en Jésus. La Bible nous y presse :

Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut, 2 Corinthiens 6 : 2.

Une vie changée

L'histoire se passe en Sibérie, bien avant le régime communiste. Un jeune garçon est tombé entre les mains d'une bande de brigands qui vivaient dans un ancre de la forêt. De temps en temps, ils faisaient des razzias aux abords de la grande route et dévalisaient les voyageurs. Un jour, parmi le butin, ils trouvèrent un livre. À quoi cela peut-il bien servir ? À rouler des cigarettes, le papier est si mince. Personne ne savait lire, sauf le petit garçon kidnappé. « Lis-nous ce livre ! »

Et voilà cette bande de rudes brigands rassemblés tous les soirs autour du petit Pawel à écouter les histoires de la Bible.

Par cette lecture, ils prirent peu à peu conscience de leur état de péché devant Dieu, du mal qu'ils avaient fait et dont ils devraient un jour rendre compte à leur Juge suprême. La majorité d'entre eux décida de se rendre au poste de police le plus proche et de se constituer prisonniers. Et l'on assista à une scène bouleversante : une bande de brigands armés pénétrant dans le local de la police, qui jetèrent leurs armes devant l'officier de service et avouèrent tous leurs crimes en demandant à être jugés.

Après avoir purgé sa peine, Pawel retourna dans son village natal en Russie, retrouva sa sœur et consacra sa vie à répandre cette parole qui a transformé son existence.

La grâce de Dieu nous amène à renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines, Tite 2 : 11-12.

La bière changée en meubles

Un mineur s'étant converti lors du réveil du Pays de Galles en 1904, un de ses anciens compagnons de beuverie le rencontra :

—Est-ce vrai que tu as pris de la religion ?

—C'est-à-dire, je me suis converti.

—Alors tu crois tout ce que dit la Bible ?

—Oui. De tout mon cœur !

—Et tu crois aux miracles qui y sont racontés ? Tu ne vas tout de même pas me faire croire que Jésus a changé de l'eau en vin lors des noces de Cana ?

—Si, c'est la vérité. Tiens, viens donc chez moi, je te montrerai quelque chose.

Lorsqu'ils furent arrivés, l'incrédule s'étonna :

—Mais ça a drôlement changé chez toi par rapport à autrefois ! Tous ces meubles sont-ils à toi ? C'était tout vide auparavant...

—Écoute ! Tu ne veux pas croire que Jésus ait pu changer de l'eau en vin à Cana. Mais, tu peux le voir : ici, chez moi, il a changé de la bière en meubles !(Jean 2 : 1 à 11).

L'Eglise, peuple sans frontières

Sans Frontières, cette seule expression soulève un élan d'espoir parmi les hommes. On parle de « Médecins sans frontières », de « Jeunes sans frontières », de « Voyages sans frontières ». Combien aimerait-on un monde qui ne serait qu'une seule communauté fraternelle d'êtres humains, paisibles et sans rivalité ! Mais les frontières existent... Elles existent parce que le mal existe, parce que les peuples s'envient et s'opposent. Chacun cherche à se protéger et à protéger ses richesses. C'est vrai sur le plan des individus, comme sur celui des nations.

Pourtant, il existe une grande communauté sans frontières. C'est l'Eglise, qui est constituée de l'ensemble de ceux que le Seigneur a sauvés. Quels que soient notre race, notre nation, notre âge, notre instruction, notre situation sociale, si nous avons cru Dieu qui a donné son Fils pour nous, nous faisons partie de l'Eglise. Nous formons un seul ensemble spirituel :

Nous avons tous été baptisés dans un seul Esprit, pour former un seul corps, 1 Corinthiens 12 : 13.

Quelle joie profonde de contempler avec le regard de la foi tous les chrétiens unis à Christ ! Cette unité fondamentale de l'Eglise est, hélas, aujourd'hui invisible, mais un jour, il y aura au ciel des hommes rachetés,

De toute tribu, de toute langue, de tout peuple, et de toute nation, Apocalypse 5 : 9.

Déjà maintenant, que nos pensées et notre amour s'étendent à tous les enfants de Dieu sans distinction !

A ceux qui ont été sanctifiés en Jésus-Christ, appelés à être saints, et à tous ceux qui invoquent en quelque lieu que ce soit le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, leur Seigneur et le nôtre,

Que la grâce et la paix vous soient données de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ !

1 Corinthiens 1 : 2-3.

...car tous, vous êtes un en Jésus-Christ, Galates 3 : 28.

Dieu est-il bon même lors des épreuves ?

Corrie Ten Boom, cette chrétienne hollandaise qui fut déportée au Camp de Ravensbrück avec sa sœur Betsie, pendant la guerre, pour avoir protégé des Juifs, a su répondre à cette question. Elle écrit :

« J'ai souvent entendu des gens dire : "Comme Dieu est bon ! Nous avons prié pour qu'il ne pleuve pas lors d'un pique-nique de l'Église, et voyez le temps magnifique que nous avons !" Oui, Dieu est bon lorsqu'il envoie une belle journée ensoleillée. Mais Il était également bon lorsqu'Il permit que ma sœur Betsie meure de faim devant mes yeux

dans un camp de concentration nazi. Je me souviens d'un jour où j'étais très découragée dans ce camp. Tout autour de nous était sombre et mon cœur était plongé dans les ténèbres. Je me rappelle avoir dit à Betsie que je pensais que Dieu nous avait oubliées.

—Non, Corrie, dit Betsie, Il ne nous a pas oubliées. Souviens-toi de sa parole :

Mais autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant sa bonté est grande pour ceux qui le craignent, Psaumes 103 : 11.

Corrie conclut : auprès de Dieu, il y a un océan d'amour ; il y en a amplement pour tous. »

Que Dieu vous accorde de ne jamais douter de cet amour victorieux, quelles que soient les circonstances !

Heureux est l'homme qui demeure ferme dans l'épreuve, car, après avoir prouvé sa fermeté, il recevra la couronne de la vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment, Jacques 1 : 12.

La fragilité de la vie

Un groupe de touristes étrangers visitant Paris entra dans une église, l'un d'eux, émerveillé en voyant la célébration d'un mariage somptueux demanda à un passant :

—Comment s'appelle le marié ?

—« J'en » sais rien, lui répondit l'autre.

Le surlendemain, le même touriste fut impressionné en voyant un service funèbre grandiose. Il questionna encore :

—Qui est mort ?

—« J'en » sais rien, dit son interlocuteur.

—Eh bien, pensa ce touriste. Il n'a pas vécu bien longtemps, ce pauvre Jean Sérien.

Ce quiproquo prête inévitablement à sourire. Réfléchissons plutôt à la fragilité de la vie.

L'homme est semblable à un souffle, ses jours sont comme l'ombre qui passe, dit le Psaume 144 : 4.

Même si l'espérance de vie augmente : en France, 85,3 ans pour une femme, 78,2 ans pour un homme, il n'en est pas moins vrai que notre passage sur la terre est de courte durée.

C'est la raison pour laquelle nous devons faire le meilleur usage de notre vie et nous préparer à l'éternité.

Faisons nôtre cette prière de ce grand croyant que fut Moïse :

Enseigne-nous à bien compter nos jours, afin que nous appliquions notre cœur à la sagesse, Psaume 90 : 12.

Retour à la maison

La vieille femme assise dans l'autobus ne pouvait s'empêcher d'observer un autre passager installé dans la rangée voisine de la sienne. Celui-ci était seul et regardait le plus souvent par la fenêtre. Il avait environ une quarantaine d'années, avait belle allure et un visage aux traits fins. Sa tenue était simple et correcte. Il portait une alliance à sa main gauche et la faisait tourner sur son doigt en fermant parfois les yeux comme si ce geste le rassurait. A côté de lui, sur le siège libre, était posé un vieux sac de voyage usé à certains endroits.

Ce passager, de temps en temps, détournait son regard de la fenêtre et l'anxiété qui se lisait dans ses yeux et sur son visage émut la vieille femme.

La nuit commença à tomber et la voix du chauffeur grésilla alors dans les petits hauts parleurs situés au-dessus de la tête des voyageurs, annonçant que le terminus était prévu d'ici 20 minutes. L'autobus commença à pénétrer dans une zone d'habitations.

L'homme parut alors de plus en plus inquiet, voire presque paniqué. La vieille femme se sentit tellement

touchée par sa détresse qu'elle ne put s'empêcher de traverser l'allée pour lui demander la permission de s'asseoir à côté de lui.

Leur conversation débuta par quelques banalités mais très vite, la vieille femme sut mettre l'homme en confiance, grâce à son regard doux, rempli de bonté.

Celui-ci commença alors à raconter son histoire. Il parlait rapidement, comme s'il pouvait enfin s'exprimer après une très longue période de silence.

Il s'était marié très jeune avec une femme qu'il connaissait depuis son enfance et qu'il aimait profondément. Très vite, après un an de mariage, un premier enfant naquit, une ravissante petite fille. Le logement qu'ils occupaient alors, au centre-ville, fut très vite trop petit et ils décidèrent de s'installer dans un pavillon en banlieue. Puis ils eurent un deuxième enfant, un petit garçon. Il occupait un bon poste qui lui permettait de subvenir à tous les besoins de sa petite famille.

Quand son fils souffla sa première bougie, l'homme commença à se sentir mal et de moins en moins à l'aise dans ce rôle de chef de famille. Pourtant, il adorait sa femme et ses deux enfants, mais il avait l'impression de s'enliser dans une vie étriquée et un quotidien de plus en plus pesant.

Il commença alors à rentrer tard du bureau à la maison et trouva mille excuses pour s'absenter de plus en plus de la maison. Quand il n'était pas chez lui, il errait dans les rues

ou bien allait s'asseoir dans le parc principal de la ville. Sa femme s'inquiétait à son sujet mais il était incapable d'exprimer son malaise.

Un jour, il passa devant une agence de voyage et sans réfléchir y entra et acheta un billet aller simple pour une destination lointaine. Quand il rentra, sa femme et ses enfants dormaient déjà. Il laissa sur la table de la cuisine un mot avec ce message « je pars, n'essayez pas de me retrouver ».

Parti depuis plus de trois ans, il voyagea dans beaucoup de pays et connut beaucoup d'aventures et de mésaventures. Il ne donna aucune nouvelle à sa famille mais, il y a trois semaines, il comprit enfin que ce qu'il recherchait, il ne le trouverait pas dans cette vie sans attache. Il avait déjà un trésor très précieux et c'était sa famille. Il envoya alors une lettre à sa femme pour lui dire à quel point il regrettait le mal qu'il avait pu lui faire ainsi qu'à leurs enfants ; il souhaitait rentrer à la maison mais il comprenait qu'elle puisse refuser de le revoir et de lui pardonner. Pour éviter toute scène douloureuse, il lui précisa alors qu'il prendrait l'autobus qui passait devant la maison et demanda à sa femme d'allumer une bougie à la fenêtre de la cuisine de la maison si elle acceptait qu'il revienne. Si la bougie n'était pas là, il resterait à bord de l'autobus et quitterait la ville de nouveau mais pour ne plus

y retourner et il ne les importunerait plus jamais, ni elle ni leurs deux enfants.

L'autobus approchait maintenant de sa rue et l'homme était de plus en plus anxieux et n'osait regarder par la fenêtre.

La vieille femme posa sa main sur celle de l'homme et lui proposa alors de fermer les yeux tandis qu'elle regarderait pour lui. L'autobus continuait son itinéraire et elle commença à apercevoir la maison, elle lui serra alors très fort la main et s'écria : « Ouvrez les yeux ! Ouvrez les yeux ! Il y a des bougies allumées à toutes les fenêtres de votre maison. »

Astronome mais déserteur

William Herschel, Hanovrien vivant en Angleterre au XVIIIème siècle, musicien de renom, fut aussi un célèbre astronome qui construisit un télescope par le moyen duquel il découvrit la planète Uranus. Quand le roi d'Angleterre, George III, qui s'intéressait aux questions scientifiques, l'apprit, l'astronome reçut l'ordre de se présenter au château de Windsor. Il s'y rendit avec son télescope.

Cependant, Herschel traînait derrière lui une grave faute qu'il croyait ignorée : il avait autrefois servi dans la garde royale, puis avait déserté. C'était, à l'époque, un crime passible de mort.

L'astronome fut introduit en présence du roi ; une foule nombreuse était réunie dans les salons du château. Le roi le salua brièvement : « Monsieur, avant que nous ne parlions d'astronomie, nous avons une petite affaire à liquider ».

Et il tendit à Herschel une lettre cachetée du sceau royal. A son extrême stupéfaction, le savant y trouva, écrite de la main du roi, une déclaration par laquelle il recevait plein pardon pour la faute qu'il avait commise. Aux yeux de la loi, il n'était plus coupable. Le roi l'acquittait. Son cas se trouvait définitivement réglé.

Les hommes portent le fardeau de leurs péchés. Au point de vue de la loi divine, ils sont condamnés. Mais le Fils de Dieu en a subi le châtement et Dieu acquitte entièrement celui qui le croit simplement.

Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, qui marchent, non selon la chair, mais selon l'esprit, Romains 8 : 1.

Le rocher de notre salut

Parlant d'un homme poli que, parce qu'il était sans vigueur, quelqu'un avait décrit devant Edouard Herriot (qui fut longtemps premier ministre et maire de Lyon) :

—Quelle moule !

—La moule, répondit Herriot, devrait être considérée comme le symbole de l'énergie. Lorsque tous les autres animaux ont abandonné le rocher battu par la tempête, elle tend d'autant plus la partie de la coquille qui la rattache au rocheret se cramponne ainsi au récif.

En effet, plus la tempête fait rage, plus elle s'y accroche. Certes, dans le vocabulaire ordinaire, comparer une personne à une moule n'a rien d'élogieux. Et pourtant, la moule nous donne une vivante illustration de la façon dont nous devons nous attacher, nous agripper au Seigneur, au plus fort de l'adversité.

N'est-il pas le rocher de notre salut ? Psaume 89 : 27.

Il n'y en a pas d'autre, Esaïe 44 : 8.

La certitude d'être sauvé

La reine Victoria venait d'assister à un service religieux dans la cathédrale Saint Paul à Londres. Après la prédication qu'elle avait suivie avec beaucoup d'attention, elle demanda à son aumônier si l'on pouvait être sûr d'être sauvé. L'homme lui répondit qu'il ne pouvait en aucune manière lui donner une telle certitude.

Cet entretien fut publié dans « Les Nouvelles de la Cour » et John Townsend, un évangéliste, en eut connaissance. Il envoya à la reine la lettre suivante :

« A sa majesté, notre bien-aimée Reine Victoria, Persuadé que nous pouvons avoir la certitude de la vie éternelle, d'une main tremblante mais avec un cœur rempli d'amour, j'aimerais prier Sa Majesté de lire les portions suivantes des Ecritures : Jean 3 : 16 et Romains 10 : 9. Ces passages montrent qu'il y a une pleine certitude du salut pour ceux qui croient au Seigneur Jésus et à son œuvre ».

Quinze jours plus tard, il reçut la réponse suivante :

« John Townsend,

J'ai bien reçu votre lettre et j'ai lu soigneusement les passages indiqués. Je crois à l'œuvre de Christ accomplie pour moi et j'ai confiance que, par la grâce de Dieu, je vous rencontrerai un jour dans la Maison du Père, là où le Seigneur est allé nous préparer une place.

Victoria Guelph. »

Car Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle, Jean 3 : 16.

Situ confesse de ta bouche le Seigneur Jésus, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé, Romains 10 : 9.

Le dernier juif de Rotterdam

Lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit, mon hôtesse, qui me cachait, ouvrit, ne se doutant pas que c'était la Gestapo venue pour m'arrêter. Trois hommes se précipitèrent à l'intérieur, revolvers aux poings. En me voyant, ils crièrent : « Haut les mains ! ». Puis ils me passèrent les menottes.

C'était le 1^{er} septembre 1944. Tous les Hollandais de 17 à 40 ans étaient forcés de travailler dans les usines de munitions allemandes. J'avais à ce moment-là 25 ans. C'était donc une bonne raison pour m'arrêter. Me regardant attentivement, un des hommes me demanda :

—Es-tu Juif ?

Puis il ajouta :

—La police le saura bientôt, en avant !

Aussitôt après mon arrestation, la famille qui me cachait disparut. Heureusement, car la police revint presque immédiatement. Ces amis risquaient la déportation ou la mort. J'ai su cela plus tard, à ma grande joie.

En arrivant au poste, l'interrogatoire commença :

— Es-tu le fils de l'horloger Katz ?

— Non, répondis-je. Je m'appelle Ernest Cassuto. Je suis fils du professeur Cassuto.

Sachant mes parents bien cachés quelque part dans le pays, je pus révéler ma véritable identité.

Les Nazis voulurent aussi connaître le nom des personnes qui m'avaient aidé à me procurer de fausses cartes d'identité et de rationnement. Je refusais obstinément de trahir mes bienfaiteurs non-Juifs. Si j'avais mentionné un seul nom, au moins deux cents personnes de la Résistance hollandaise auraient péri par les mains des Nazis.

— Très bien, dirent-ils. Tu vas passer cette nuit en prison, et demain tu seras expédié au quartier général nazi de Rotterdam, et là, dans la chambre de torture, ils obtiendront de toi tout ce qu'ils veulent savoir.

Je fus jeté dans un cachot, un trou noir dont la porte se referma. Le lendemain, je fus réveillé par trois hommes armés de fusils. Ils m'emmenèrent par train à Rotterdam. En arrivant, ils me mirent face au mur, jusqu'au moment où je fus introduit devant les interrogateurs. Ils voulurent avoir les noms des amis qui m'avaient aidé. Encore une fois, je refusai. Alors, ils donnèrent l'ordre de me conduire dans la chambre de torture.

En route, je priai le Dieu de mes Pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui garda Daniel dans la fosse aux lions et ses trois compagnons dans la fournaise ardente. Mes prières furent exaucées. Le nazi qui devait me

faire subir la torture venait de commencer son horrible travail quand je lui dis :

—Pourquoi vous donnez-vous tant de peine, et perdez-vous votre temps ? Tuez-moi plutôt. Je n'ai pas peur de mourir. Je crois en Dieu. Je suis racheté par le Messie qui est mort pour expier les péchés de tous les hommes, même les vôtres, si vous vous repentez.

Je disais la vérité, car, pendant que j'avais été caché, j'avais lu la Bible que mes bienfaiteurs, croyants non-Juifs, m'avaient donnée. En la lisant, mes yeux s'étaient ouverts pour reconnaître en Jésus Celui dont les prophètes ont parlé. Je n'avais pas pu m'empêcher de croire, de tomber sur ma face devant Lui, et de reconnaître que mes péchés avaient été expiés par Lui, comme le dit Esaïe au chapitre 53 :

Mais il était blessé pour nos péchés, brisé pour nos iniquités. Le châtement qui nous donne la paix est tombé sur Lui. Et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris, Esaïe 53 : 5.

Je m'étais senti plus blanc que neige, lavé dans le sang de Jésus, l'Agneau de Dieu. Oh ! Moments inoubliables !

L'Allemand fut tellement frappé d'entendre un Juif parler ainsi qu'au lieu de continuer sa besogne, il se mit à converser avec moi sur Hitler qu'il admirait. De mon côté, je cherchai à diriger son attention vers Dieu et son Oint.

Pendant la discussion, les aiguilles de l'horloge avaient tourné. La cloche sonna, indiquant que le temps de la torture était terminé. Nous descendîmes. Là, Dieu fit encore un autre miracle en voilant les yeux des interrogateurs. Ils ne remarquèrent pas que je ne portais aucune trace de torture. Ils m'envoyèrent en prison à Rotterdam, en attendant de me déporter à Auschwitz.

En fouillant mes poches, ils trouvèrent la photo de ma fiancée, une ravissante jeune fille. Elle avait trouvé, comme moi, en Jésus, le Messie d'Israël. Nous avions été cachés au même endroit pendant trois mois. Mais, pour des raisons de sécurité, nous avons été obligés de nous réfugier chacun de notre côté. Quelques mois après, un traître la signala à la Gestapo. Lorsque la nouvelle de son arrestation me parvint, je faillis perdre la foi en Dieu ! Mon avenir me parut sombre comme un abîme. Mais Dieu me consola par Sa Parole, au point que je pus dire, comme Job :

L'Eternel a donné; l'Eternel a ôté. Que le Nom de l'Eternel soit béni! Job 1 : 21

Je me souviens qu'en regardant la photo de ma fiancée, le nazi a dit:

— Je me rappelle très bien cette jeune fille. C'est celle qui a lu la Bible jusqu'à la dernière minute.

Ces paroles furent pour moi comme un message de Dieu, et une assurance qu'Il serait avec moi jusqu'à la dernière minute, comme Il avait été avec elle.

J'attendis donc sans frayeur, ma déportation et la fin de ma vie dans une chambre à gaz. La présence du Seigneur ne me quittait pas. Sa paix régnait dans mon cœur. Je ne craignais pas la mort. Je passais mon temps dans la prière et la méditation de la Parole de Dieu. Toute la Bible infusait en moi une vie puissante et pure. Comme Jésus l'avait dit autrefois :

Sondez les Ecritures, ce sont elles qui rendent témoignage de moi.

En lisant, je Le découvrais partout: dans les Psaumes, dans les Prophètes, dans la Loi. Il est vraiment la clef qui ouvre ces trésors divins, et la lampe qui éclaire ceux qui Le cherchent. Hitler pouvait me prendre tout, mais il ne pouvait pas fermer la fenêtre du ciel, ouverte sur moi, d'où la lumière jaillissait jusque dans mon cachot noir !

Quelques semaines après mon arrestation, le dernier convoi devait partir pour Auschwitz. Mais, cette nuit, une main mystérieuse enleva l'étoile jaune de dessus ma porte. Elle servait à indiquer les partants vers les camps d'extermination. Par ce miracle, je fus sauvé. Je fus le seul Juif resté en prison. Les Allemands me surnommèrent "Der letzte Jude Von Rotterdam" (le dernier Juif de Rotterdam).

Les troupes alliées, après avoir percé le front et pénétré en Allemagne, perdirent la bataille d'Arnhem, ce qui les empêcha de libérer la Hollande qui resta encore sous la cruelle botte nazie. Mais ils ne purent plus continuer la déportation des Juifs vers la mort. Restait cependant la possibilité de me fusiller. Mais l'Eternel veillait sur moi.

L'Ange de l'Eternel campe autour de ceux qui Le craignent et les arrache au danger, Psaumes 34 : 8.

Les jours, les semaines passèrent dans des conditions parfois insupportables. Les mauvaises pensées m'assaillaient par moments. Cela venait de Satan qui me poussait à la révolte contre Dieu : « Tu fais partie de la race élue. Belle affaire ! Elue pour quel but ? Pour être maudit ! Pourquoi tant souffrir uniquement parce que tu es Juif ? Et que veut dire être Juif ? »

Alors, je me souvins de ce que m'avait dit un chrétien : « Quel bonheur d'être Juif, d'appartenir à la race élue de Dieu d'où est sorti le Sauveur du monde ! » Je me rappelai également l'amour des non-Juifs qui risquaient leur vie pour nous sauver, nous Juifs, inventant toutes sortes de cachettes chez eux, partageant avec nous leurs dernières réserves de nourriture. Quel était le mobile de tant de dévouement, sinon le fait que nous étions des Juifs, le Peuple élu dont est issu le Sauveur qui les avait amenés à la foi dans le Dieu d'Israël ? Ce sont eux, aussi, qui mettaient

la Bible dans nos mains, pendant que nous étions cachés dans des trous, traqués par les nazis.

Quelques jours avant la libération, les nazis pensèrent qu'il valait mieux exterminer les prisonniers, plutôt que de les rendre vivants aux alliés. Mais un vrai chrétien, policier hollandais, appartenant à la Résistance, en fut informé, et sous prétexte de nous conduire aux bains municipaux, nous aida à nous évader.

Quand le gracié refuse la grâce

Un cas peu ordinaire se présenta aux Etats-Unis au 19^{ème} siècle. Un condamné à mort, nommé George Wilson, refusa la grâce qui lui était accordée. Ce voleur et criminel avait été condamné à la peine capitale. Or, ses amis intervinrent afin d'obtenir la grâce présidentielle en sa faveur. Bien qu'il eut lui-même avoué ses forfaits, ses amis obtinrent satisfaction.

Lorsque les huissiers vinrent annoncer l'heureuse nouvelle à George Wilson, il refusa tout net la grâce qui lui était accordée. Les magistrats n'avaient jamais rencontré ce cas. Un gracié peut-il être mis à mort ? Le Président des Etats-Unis décida de soumettre cette affaire à une commission de légistes, dont les conclusions, après délibérations, furent :

« Une grâce n'a de valeur que si elle est acceptée par la personne à qui elle est destinée ».

Puisqu'il en était ainsi, la sentence devait être exécutée. Et, malgré l'acte de grâce en sa faveur établie en bonne et due forme et signée par le Président, l'autorité suprême, George Wilson fut exécuté.

Incroyable,direz-vous. Mais ce récit vous concerne aussi. Car, alors que Jésus-Christ est mort sur la croix pour expier vos péchés, refuserez-vous sa grâce ? Il a, en quelque sorte, signé de son propre sang l'acte de grâce dont nous sommes bénéficiaires, à condition que nous l'acceptions. Refuser sa grâce, c'est inmanquablement demeurer dans la condamnation et aller vers la mort éternelle.

Voulez-vous accepter cette faveur imméritée qu'il vous offre ?

La Bible dit : *Comment échapperons-nous si nous négligeons un si grand salut ?* Hébreux 2 : 3.

Le Plongeur

Un jeune garçon qui avait grandi comme un athée, s'entraînait pour devenir champion Olympique de plongée. La seule influence de la religion dans sa vie, lui venait d'un ami sincère chrétien, qui témoignait souvent de sa foi. Le jeune plongeur, n'avais jamais vraiment prêté attention aux sermons de son ami, mais il les entendait souvent.

Un soir, le plongeur alla à la piscine du collègue qu'il fréquentait. Les lumières étaient toutes éteintes mais la piscine avait de grandes fenêtres, et comme la lune brillait, il y avait donc suffisamment de lumière pour s'entraîner. Le jeune homme grimpa sur le plus haut plongeoir et juste au moment où il se retournait en s'approchant du rebord de la planche et qu'il étendait ses bras, il vit son ombre sur le mur. L'ombre avait la forme d'une croix! Le jeune ressentit quelque chose d'étrange, comme si quelqu'un lui parlait. Au lieu de plonger, il s'agenouilla et demanda à Dieu d'entrer dans sa vie. Juste au moment où il se relevait, un homme de la maintenance arriva et fit les lumières.

La piscine avait été vidée pour des réparations !

Parlons-en autour de nous. Dieu est si bon que nous ne devons pas nous taire.

L'humilité, cette chose bizarre

Simple cordonnier, ayant reçu l'appel de Dieu pour aller évangéliser l'Inde, William Carey, qui débarqua à Calcutta en 1793, finit par conquérir dans ce pays surpeuplé une position des plus honorables à force de foi et de persévérance. En tant que messenger de l'Évangile, il entra peu à peu en relation avec des sommités de la science et de l'administration. Partout, il sut rester humble.

Un jour, étant à table chez le Gouverneur général à Calcutta, il entendit des convives demander assez haut si

Carey n'avait pas autrefois fabriqué des souliers. « Non ! répondit-il, je ne faisais que les raccommoder ».

La notoriété à laquelle il était parvenu comme missionnaire et comme linguiste (il parlait plus de trente langues de l'Inde), ne lui avait pas tourné la tête.

La véritable humilité n'a pas conscience d'elle-même. Humilité est une chose bizarre, a-t-on dit. Quand vous pensez l'avoir, vous ne l'avez plus.

Un autre auteur a dit : « Un homme parfaitement humble serait celui qui penserait toujours au Seigneur et jamais à lui-même ».

Si l'orgueil mène à la chute, l'humilité précède la gloire,
Proverbes 16 : 18 et 18 : 12.

Il a été l'un de nous

Quand on a célébré en Angleterre, à Newcastle, le centenaire de Stephenson, l'inventeur de la première locomotive à vapeur, un cortège impressionnant sillonna les rues de la ville, en sa mémoire et en son honneur.

Il se terminait par un petit groupe de modestes ouvriers qui portaient une bannière avec cette simple inscription :
IL A ÉTÉ L'UN DE NOUS.

Il a été l'un de nous. C'est aussi ce que peuvent dire avec joie et reconnaissance tous les véritables croyants qui ont

placé leur pleine confiance en Jésus-Christ ; Il est venu habiter parmi nous, né dans une étable, Il a connu le dur labeur du charpentier, Il a enseigné les foules et guéri les malades. Mais aussi, Il nous a aimés jusqu'au point de mourir pour nous sur la croix.

Il a été l'un de nous afin que nous soyons l'un des siens.

Histoire de cœur d'un papa et sa fille

Une belle petite fille de presque cinq ans, enjouée avec des boucles blondes, attendait avec sa maman près de la caisse d'un supermarché. Elle aperçut un collier de perles toutes brillantes en nacre dans une boîte en aluminium rose. —Oh! S'il-te-plaît, maman, est-ce que je peux les avoir? Maman, je t'en supplie, s'il-te-plaît?

Vivement, la maman regarda à l'arrière de la boîte rose et se tourna vers ces petits yeux bleus qui la suppliaient avec sa petite frimousse tournée vers le haut.

—14,95 euros. C'est presque 15 euros. Tu sais, si tu les veux vraiment, tu peux faire des choses extra à la maison et, en un rien de temps, tu auras assez d'argent pour les acheter toi-même. Et ton anniversaire est seulement dans une semaine, tu auras sûrement des sous de ta grand-mère aussi.

Dès que Jenny rentra à la maison, elle vida sa petite tirelire en forme de cochon... Elle calcula 1,85euros. Après le dîner, elle fit plus que demander pour aider à la maison,

et se rendit ensuite chez la voisine, Mme Durand, pour lui demander si elle pouvait arracher ses mauvaises herbes pour 4 euros. À son anniversaire, sa grand-mère lui donna un billet de 10 euros et, enfin, elle avait assez d'argent pour s'acheter le collier.

Jenny adorait ses perles. Ça lui faisait sentir qu'elle était une grande fille, presque une dame. Elle les portait partout, à l'église le dimanche, à la garderie, même au lit ! Les seules fois qu'elle les enlevait, c'était pour nager ou prendre un bain. Car sa maman lui avait dit que si elles étaient mouillées, la couleur tournerait peut-être un peu au vert.

Jenny avait un père qui l'aimait beaucoup et, chaque soir, quand il était temps de la mettre au lit, il arrêtait tout ce qu'il faisait pour aller lui raconter une belle histoire.

Un soir, après avoir terminé son histoire, il demanda à Jenny :

— Est-ce que tu m'aimes?

— Oh que oui papa, tu le sais que je t'aime !

— Alors, donne-moi tes perles.

— Oh, papa, pas mes perles. Mais tu peux avoir ma poupée Princesse, avec son cheval à bascule ou alors le cheval blanc de ma collection, celle avec la queue rose. Tu te souviens papa ? C'est toi qui me l'as offerte. C'est ma préférée.

— C'est ok, ma puce. Papa t'aime. Bonne nuit.

Et comme toujours lui effleura la joue avec un baiser.

Environ une semaine plus tard, après le conte du soir, le papa de Jenny lui demanda encore :

— Est-ce que tu m'aimes ?

— Papa, tu sais que je t'aime !

— Alors, donne-moi tes perles.

— Oh papa, pas mes perles. Mais, tu sais, tu peux avoir ma poupée, la nouvelle, la Barby, elle est toute neuve, celle que j'ai reçue pour mon anniversaire, elle est si belle et tu peux même avoir la petite couverture jaune qui est appareillée à ses souliers.

— C'est ok. Dors bien. Que Dieu te bénisse, ma puce. Papa t'aime.

Et comme toujours, il lui caressa la joue tendrement avec un baiser.

Quelques soirs passèrent, et un soir quand son papa entra dans la chambre, Jenny était assise les jambes croisées à l'indienne au pied du lit. Comme il s'approchait d'elle, il remarqua son petit menton tout tremblant et une larme silencieuse qui coulait sur sa petite joue.

— Mais qu'as-tu Jenny ? Qu'est-ce qui se passe ?

Jenny ne dit rien mais leva ses petites mains menues vers son papa. Et quand elle les ouvrit, le collier de perles y était. Avec une voix tremblante elle lui dit :

— Voilà papa, c'est pour toi.

Avec ses propres larmes qui coulaient sur son visage, le gentil papa de Jenny pris les fausses perles d'une main et de l'autre sortit de sa poche, un étui en velours bleu avec un collier en perles véritables et le lui donna.

Il les avait depuis le début. Il attendait seulement qu'elle lui donne les fausses perles pour qu'il puisse lui donner le vrai trésor.

Comme lui, Dieu attend de nous qu'on lui donne les choses fausses, ce à quoi on tient dans notre vie, pour les remplacer par un trésor magnifique.

Tenez-vous à quelque chose que Dieu veut que vous vous débarrassiez ? Avez-vous des compagnons qui ne sont pas nécessaires et vous font mal ? Des habitudes, des activités auxquelles vous êtes si habitué et attaché qu'il semble impossible de s'en débarrasser ?

Parfois, c'est difficile de voir ce que l'autre main retient, mais croyez en une chose.... Dieu ne prendra jamais une chose à laquelle vous tenez sans la remplacer par quelque chose de mieux !

Voir la vérité en face

Frédéric II de Prusse était très fier de son cheval de parade. Or on vint lui annoncer la maladie de sa monture favorite. Impossible ! Il ne voulut rien en croire, protesta et, d'un ton rageur, perdant la tête, donna cet avertissement :

« Avis à toute la cour ! Quiconque oserait insinuer le décès possible du noble animal sera pendu ! »

Quelques jours plus tard, le cheval mourut, malgré les soins dispensés. Les palefreniers étaient dans l'effroi. Il fallait cependant aller au rapport quotidien auprès du roi. Un jeune palefrenier de service se dévoua enfin :

—Comment va-t-il ? interrogea Frédéric II.

—Sire, le cheval est à sa place habituelle. Il est étendu. Il ne mange pas, il ne boit pas, il ne respire pas...

—Mais alors, il est... comme s'il était mort ?

—Votre Majesté ne se trompe jamais, et c'est elle, Sire, qui a bien voulu se charger d'annoncer la triste nouvelle.

Ainsi, le roi dut se soumettre à l'inévitable. Il faut avoir le courage de regarder la vérité en face, si déplaisante soit-elle.

Du reste, la Bible dit :

Le juste ne craint pas les mauvaises nouvelles, Psaume 112 : 7.

Une autre manière de voir les choses

Un prédicateur anglais du 17^{ème} siècle, Matthew Henry, fut attaqué par des malfaiteurs qui lui dérobèrent sa bourse. Dans son journal, il nota l'incident en y ajoutant ceci : « Je suis reconnaissant envers Dieu de n'avoir pas été volé plus tôt et de ce qu'ils m'ont pris la bourse mais pas la vie, car

bien que ce fût toute ma fortune, ce n'était pas grand-chose : et je suis surtout reconnaissant d'être le volé et non pas le voleur ».

Etrange déclaration de perte, vous avouerez ! Voilà un homme qui avait l'esprit positif et qui savait relativiser les choses ! Mais, nous voulons y voir surtout l'attitude d'un chrétien qui vivait ce qu'il prêchait aux autres et qui a mis en pratique cet enseignement biblique : être reconnaissant dans chacune des circonstances, favorables ou contraires.

Notons bien qu'il n'a pas remercié Dieu pour avoir été victime d'un vol, mais dans cet épisode fâcheux qu'il a vécu, il a trouvé des motifs pour être reconnaissant. Ce n'est ni du stoïcisme, ni du masochisme. C'est reconnaître les manifestations de la tendresse de notre Dieu. Tout en permettant des contrariétés dans notre vie, Il nous montre qu'Il les mesure et reste un Dieu de grâce.

« La foi voit un gain dans chaque perte, une joie dans chaque douleur », a écrit Charles Spurgeon. Chrétiens, si tel est notre regard sur les épreuves que Dieu permet dans notre vie, alors la paix remplacera l'amertume et nous serons capables de le louer dans toutes les circonstances de notre vie.

*Rendez grâce en toutes choses, car c'est à votre égard la volonté de Dieu en Jésus-Christ, 1 Thessaloniens 5 : 18.
Nous savons, du reste, que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, Romains 8 : 28.*

Nuages bienfaisants

Un vieillard se faisait remarquer tout autour de lui par sa joie sereine. Et cependant, tous ceux qui le connaissaient, savaient qu'il avait été marqué et était encore assailli par de lourdes épreuves. Ses ressources étaient à peine suffisantes et sa femme, fort affaiblie, ne sortait plus depuis un certain temps. Malgré tout cela, il était toujours joyeux.

—Vous avez l'air d'être heureux en tout temps. Comment cela est-il possible avec tout ce qui vous arrive, lui demanda un voisin. Depuis quand êtes-vous si heureux ?

—Oh ! Depuis des années. C'est au moment où j'ai donné mon cœur à mon Sauveur Jésus-Christ.

—Mais, par la suite, n'y a-t-il aucun nuage qui ne soit passé dans votre ciel ?

—Un nuage, et le vieillard regarda en direction de sa femme alitée. Oui, en réalité, nous avons beaucoup de nuages. Mais s'il n'y avait pas les nuages, d'où viendraient donc les pluies bienfaisantes ?

La mise à l'épreuve de votre foi produit la patience [...] Heureux l'homme qui supporte patiemment la tentation, car après avoir été éprouvé il recevra la couronne de vie que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment, Jacques 1 : 3 et 12.

Martin Luther et Frédéric Myconius

On raconte que Martin Luther, père de la Réforme protestante, avait un ami et assistant très cher du nom de Frédéric Myconius. En 1540, Frédéric Myconius fut l'un des premiers à suivre les enseignements de Martin Luther. Comme Luther, Myconius fut moine romain catholique, puis prêtre mais se détourna de l'église pour retourner aux sources du christianisme, c'est-à-dire aux textes bibliques, en se débarrassant de tout ce que l'église romaine catholique avait pu amasser comme traditions qu'il considérait contraires à la foi.

Myconius tomba malade et l'on pensa qu'il n'allait pas tarder à mourir. Sur son lit de mort il écrivit une gentille lettre d'adieu à Luther. Quand Luther lut le message, il envoya immédiatement une réponse :

« Je vous commande, dans le Nom de Dieu de vivre, parce que j'ai encore besoin de vous dans cette œuvre de la réforme de l'église. Le Seigneur ne me laissera jamais entendre que vous êtes mort, mais il permettra que vous me surviviez. Je prie pour cela, c'est là ma volonté, et puisse ma volonté s'accomplir, car je ne cherche qu'à glorifier le Nom de Dieu ».

Bien que ces mots puissent sembler audacieux et effrontés, le fait est que, Myconius, qui avait déjà perdu l'usage de la parole quand la réponse de Luther lui fut

parvenue, se rétablissait déjà de sa maladie, et vécut encore six ans de plus. En fait, il mourut deux mois après Luther.

N'est-ce pas là un témoignage étonnant de la puissance de la prière ? N'aimeriez-vous pas être capable de prier comme ça ?

La foi d'une mère

Dans des écrits sur la vie de Beate Paulus, la femme d'un serviteur de Dieu allemand, qui vivait en bordure de la Forêt Noire, on trouve plusieurs « incidents » illustrant la puissance d'une foi vivante, et la providence d'un Dieu qui entend les prières.

Malgré une santé médiocre, Beate désirait fermement élever ses enfants, dont cinq de ses fils qui allaient à l'école. Elle se débattait, priait, et travaillait avec peine, non seulement à la maison, mais au dehors, afin de pourvoir à leur nécessaire.

Un jour, peu avant la moisson, les champs étaient fournis, et le blé et le froment étaient serrés. Notre mère avait déjà calculé que leur produit couvrirait tous nos besoins pendant une année entière.

Elle se tenait à la fenêtre, calculant mentalement nos dépenses futures, avec une grande satisfaction, quand soudain, son attention fut attirée par quelques gros nuages noirs se déplaçant et dérivant à toute vitesse dans le ciel d'été...

« C'est une tempête de grêle » s'exclama-t-elle avec épouvante. Et sautant rapidement par la fenêtre, elle sortit. Ses yeux étaient fixés sur une effrayante masse de nuages annonçant une tempête qui approchait furieusement et extrêmement rapidement vers elle, encouvrant tout l'horizon à l'Ouest.

« Oh ! Dieu, s'écria-t-elle, voici qu'une horrible tempête arrive. Que va devenir mon blé ? ».

La masse noire roulait de plus en plus près dans le ciel tandis qu'un mouvement menaçant (qui précède toujours une tempête) commençait à se balancer dans l'air étouffant, et que de terribles grêlons tombaient avec une violence inouïe.

Se tournant pour regarder les champs de blé à l'Est, au fond de la vallée, elle leva les mains vers le ciel, avec anxiété, et s'écria : « Cher Père dans le ciel, que fais-Tu ? Tu sais que je ne peux pas payer la pension de mes fils à l'école, si je n'ai pas le produit de ces champs ! Oh ! Père, étends Ta main toute puissante, et ne laisse pas la grêle ruiner mes espoirs ».

Néanmoins, à peine ces mots sortaient-t-ils de ses lèvres, qu'elle entendit, semble-t-il, comme une voix qui murmurait à son oreille : « Mon bras est-il trop court qu'il ne puisse t'aider dans ces circonstances ? »

Décontenancée, elle alla se retirer dans un coin tranquille de la maison, et là, supplia Dieu de lui pardonner son manque de foi.

Pendant ce temps, la tempête était passée et différents voisins criaient, hurlaient que toute la vallée était recouverte d'un épais tapis de grêlons énormes, jusqu'à la bordure de nos propres champs, qui avaient été totalement épargnés.

La tempête avait atteint la limite des champs, et soudain, elle avait pris une autre direction, dans la vallée voisine. Bien plus tard, tout le village émerveillé, s'exclamait que Dieu avait fait un miracle pour sauver notre mère, car Il l'aimait. Elle, écoutait, silencieuse, adorant la bonté du Seigneur, et faisant vœu d'avoir davantage confiance en Lui seul, désormais.

Une autre fois, elle se trouva dans l'incapacité de payer la scolarité de ses enfants. Par ailleurs, son mari lui faisait des reproches en la rendant responsable de cette situation. Il lui disait que le déshonneur d'être endettés était la conséquence de son entêtement, ce qui rendait encore plus pénibles ces soucis financiers. Néanmoins, elle proclamait avec une confiance invariable que le Seigneur allait bientôt intervenir et les libérer.

La réponse de son mari était : « Nous verrons, nous verrons plus tard, le temps nous le montrera! »

Au milieu de ces circonstances très éprouvantes, alors qu'un jour, son mari était à son bureau absorbé dans ses méditations, le facteur apporta trois lettres, postées des différentes villes où les garçons étaient à l'école. Ces lettres

disaient qu'à moins que les dettes ne fussent promptement payées, les garçons seraient renvoyés! Leur père lut ces lettres avec un énervement grandissant, et les jetant par-dessus la table devant sa femme qui rentrait dans la pièce, il s'écria :

« Tiens, regarde-moi cela ! et paie donc tes dettes avec ta foi ! Moi, je n'ai pas d'argent, et je ne sais où en trouver ! »

Se saisissant des lettres, ma mère jeta rapidement un coup d'œil dessus, avec un visage grave, mais elle répondit fermement à son mari : « Tout va bien, la cause est entendue, car Celui qui a dit l'or et l'argent m'appartiennent, va trouver facilement une solution pour nous. Après avoir dit cela, elle sortit hâtivement de la pièce. »

Notre père pensa immédiatement qu'elle allait, comme elle l'avait déjà fait, voir un ami qui nous avait aidés auparavant; mais il se trompait car, cette fois-ci, ses pas la conduisirent dans une autre direction.

Nous avions, à la cure, une petite pièce tout en haut, fermée par une porte-trappe.

Derrière cette porte, elle savait qu'elle pouvait se mettre à genoux et commencer à s'entretenir avec Celui en qui elle pourrait trouver la force d'élever ses enfants.

Elle étala devant Lui les fameuses lettres, et Lui parla des moqueries de son mari. Elle Lui rappela aussi comment sa vie avait été rachetée des portes de l'enfer et de la mort, afin de sauver et élever ses enfants. Elle déclara ensuite

qu'elle ne pouvait pas croire qu'Il l'avait abandonnée dans ces circonstances; elle ne pouvait se résoudre à croire que Dieu, pour la première fois, se détournerait d'elle.

Pendant ce temps son mari l'attendait au pied des escaliers. La nuit vint, et elle n'apparaissait toujours pas!

Sa fille aînée, dont le prénom était Béate, monta les marches quatre à quatre et l'appela, mais sa mère lui répondit : « Soupez sans moi; pour ma part, j'ai autre chose à faire... ».

Plus tard encore, dans la soirée, la messagère remonta pour l'appeler mais revint avec cette réponse : « Allez tous au lit; ce n'est toujours pas le moment de me reposer... ».

Une troisième fois, le lendemain pour le petit déjeuner, ils appelèrent à nouveau leur mère qui leur répondit : « Mais laissez-moi tranquille; je n'ai pas besoin de déjeuner. Quand je serai prête, je descendrai ! »

Les heures passèrent ainsi, et bientôt en bas des escaliers, son mari, les enfants, tous commençaient à s'effrayer, n'osant pas toutefois la déranger davantage encore. A la fin, la porte s'ouvrit, et elle sortit, le visage resplendissant d'une merveilleuse lumière; la plus petite de ses filles pensa que quelque chose d'extraordinaire était arrivé; courant se jeter dans les bras de sa mère, elle s'écria :

— Maman, que s'est-t-il passé? Est-ce que les anges ont apporté l'argent ?...

— Non, mon enfant, répondit sa mère avec un sourire, mais maintenant, je suis absolument certaine que la fin de notre souci d'argent est proche.

A peine termina-t-elle sa phrase que soudain, une dame vêtue comme une paysanne entra et dit :

— Le maître de l'Auberge des Tilleuls m'envoie pour demander à la femme du pasteur de lui accorder un moment pour venir le voir rapidement...

— Ah ! répondit notre mère, je sais ce qu'il veut ! Saluez-le de ma part, Madame, et dites-lui que je viens tout de suite.

Là-dessus elle partit, et l'hôtelier qui regardait par sa fenêtre la vit arriver de loin. Il alla au-devant d'elle avec ces mots : « Chère Madame comme je suis content que vous soyez venue ! ».

Puis il la conduisit dans son bureau, à l'arrière, et il lui dit :

— Je n'en connais pas la raison, mais la nuit dernière, je ne pus dormir en pensant à vous. Depuis quelques temps, j'ai plusieurs centaines de pièces d'or dans mon vieux coffre, et toute la nuit, j'ai été hanté par l'idée que vous aviez besoin de cet argent, et que je devais rapidement vous le donner ! C'était impératif ! Si c'est bien le cas, le voici, prenez-le; ne vous en faites pas pour la question du remboursement. Si vous en avez la possibilité un jour, alors ce sera bien, mais sinon cela n'a aucune importance.

Sur ce, ma mère dit :

— J'en ai effectivement besoin; toute la nuit dernière, moi aussi je suis restée éveillée, criant à Dieu afin qu'Il m'aide. Car, hier, j'ai reçu trois lettres des trois écoles dans lesquelles sont mes fils, disant que si l'argent de leur scolarité n'arrivait pas immédiatement, ils seraient renvoyés.

— Oh, vraiment, dit l'hôtelier, qui était un homme au cœur noble, et un bon chrétien, comme tout cela est étrange et merveilleux; maintenant, je suis doublement heureux de vous avoir demandé de venir vite !

Puis, ouvrant son coffre, il sortit trois lourds paquets, et les lui donna, en priant que Dieu veuille bien bénir ce don pour notre famille. Notre mère accepta, avec ces simples mots :

— Puisse Dieu vous récompenser de votre geste de compassion, digne d'un chrétien, car vous avez agi comme le serviteur de Celui qui a fait la promesse de nous récompenser du don le plus petit, ne serait-ce qu'un verre d'eau fraîche.

Mari et enfants étaient à la maison, attendant notre mère avec impatience ! Ces trois terribles lettres étaient encore étalées sur la table au moment où notre mère, qui avait brusquement quitté le bureau la veille, surgit en se précipitant vers son mari, resplendissante de joie. Sur

chacune des lettres, elle posa un rouleau d'argent et s'écria :

— Regarde cela! Et maintenant, crois que mettre sa confiance en Dieu n'est ni une folie, ni une idée en l'air.

Profiter de la victoire

En 245 avant Jésus-Christ, Hannibal, le célèbre général et homme d'État de Carthage (Afrique du Nord), partit d'Espagne, franchit les Pyrénées, traversa le Rhône, malgré l'opposition de l'armée romaine, passa les Alpes avec ses cavaliers et ses vingt-et-un éléphants, au début de l'hiver, puis il descendit en l'Italie, toujours en engageant le combat.

Finalement, il surprit les Romains en traversant des marais infranchissables et leur infligea, à un contre deux, une terrible défaite. Un de ses officiers, s'étonnant du fait qu'il ne marchait pas sur Rome, lui dit : « Tu sais vaincre, ô Hannibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire ! »

N'est-ce pas là le drame de tant de chrétiens ? Ils ne savent pas profiter de la victoire...de Jésus. Ils vivent dans une médiocrité spirituelle, sont ébranlés dans leur foi dès que survient une épreuve et ne savent pas mettre à profit les promesses de victoire contenues dans la Bible :

Grâces soient rendues à Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ, 1 Corinthiens 15 : 57.

Grâces soient rendues à Dieu, qui nous fait toujours triompher en Christ, 2 Corinthiens 2 : 14.

Ils l'ont vaincu à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage, Apocalypse 12 : 11.

Jésus est vainqueur, et, par lui, nous sommes plus que vainqueurs !

Un enfant les conduira

Marie était une gentille fille d'une douzaine d'années, agréable à vivre et aimant le Seigneur. Le foyer de ses parents n'allait pas très bien par contre, et il y avait souvent des discussions entre les époux. Un jour, le père quitta la maison les laissant seules. Marie souffrait beaucoup de cette situation, elle s'enfermait souvent dans sa chambre, priant le Seigneur, pour le retour de son père.

Le temps s'écoulait ainsi et toujours rien ! Un jour, elle tomba malade et la maman appela le docteur qui, après l'avoir consultée, déclara à la mère : « Madame, c'est très grave. Soyez forte, je ne peux plus rien faire pour elle, votre enfant est perdue ! »

Consternée et en pleurs, elle demanda à sa petite fille ce qu'elle voudrait : un beau jouet, une poupée, un jeu quelconque ?

—Non, dit-elle.

—Que veux-tu alors ?

—Je voudrais revoir Papa !

La maman alla attendre son mari à la porte de l'usine. Celui-ci en la voyant lui dit durement :

—Que viens-tu faire ici ? Va-t-en !

—Je ne viens pas pour moi mais pour Marie qui te demande, car elle se meurt et voudrait te revoir !

Blême, le père dit :

—Allons vite, ne perdons pas de temps.

Arrivés dans la chambre, ils se mirent à genoux aux pieds du lit et Marie, le visage déjà marqué par la mort, leur prenant les mains, posa les siennes sur les leurs en disant d'une voix faible : « Papa, maman, restez unis ».

Et ayant dit cela avec un léger sourire, elle rendit son âme à Dieu ! Elle avait accompli sa mission !

Nul enfant n'est trop petit pour la route étroite. Quand le Seigneur l'y conduit marchant à sa droite. Même le plus jeune cœur peut être un temple au Seigneur.

Donne gloire à ton Dieu

Eric Liddell est né en Chine en 1902. Sa famille était chrétienne et missionnaire. Il resta en Chine jusqu'à l'âge de 5 ans. Ensuite il revint en Ecosse alors que ses parents continuaient à servir le Seigneur en Chine. Très tôt, Eric s'était donné au Seigneur.

Comme beaucoup de jeunes écossais de son époque, Eric avait grandi dans un pensionnat. Il était très sportif et il avait commencé à jouer dans l'équipe de rugby de son école, puis dans l'équipe d'Ecosse.

Bien qu'il excellât dans l'équipe de rugby, très vite, il réalisa que la course était le sport pour lequel il était fait. Dans les milieux protestants de l'époque, on ne concevait pas trop le fait que l'on pût être un sportif de haut niveau et en même temps servir le Seigneur. Un chrétien se devait d'être missionnaire ou pasteur. D'ailleurs à sa future femme, qui lui reprochait de perdre son temps à s'entraîner, il répondit : « Mais Dieu m'a créé rapide et tant que je peux Le servir ainsi, je le ferai ».

Il n'était pas question pour lui « d'enterrer ce talent » - référence à l'Évangile de Matthieu 25 où Jésus raconte la parabole des talents— que Dieu lui avait donné.

Il faisait tout, au contraire, pour faire fructifier ce talent, en s'entraînant avec sérieux, et en donnant le meilleur de lui-même. L'issue était dans les mains de Dieu et en quelque sorte, cela ne le regardait pas. Sa prière

était : « Que je gagne ou que je perde, Seigneur, sois glorifié, et quoi que je fasse, que je puisse le faire de tout mon cœur ».

De victoire, en victoire, il avait finalement été remarqué. Et l'équipe d'Angleterre l'avait sélectionné pour participer aux Jeux Olympiques de Paris en 1924. Il allait marquer les Jeux Olympiques, non seulement comme un athlète de haut niveau qui avait battu un record, mais aussi comme un homme craignant Dieu qui n'acceptait aucun compromis.

Voici son histoire.

Le 5 juillet 1924 débutaient les Jeux Olympiques de Paris au stade de Colombes.

Soixante mille spectateurs accueillait les athlètes des 45 pays représentés. L'ambiance était à la fête. Les spectateurs manifestaient leur joie par des acclamations et en agitant des mouchoirs. Soudain, les Queen's Cameron Highlanders d'Ecosse entrèrent dans le stade. Ils étaient impressionnants, vêtus de leurs jupes écossaises et coiffés de leurs bonnets à fourrure. Ils paraient tout en sonnant la cornemuse et en jouant du tambour. Le bruit était assourdissant. Pendant quelques instants, la foule semblait fascinée. Puis, l'équipe d'Angleterre pénétra dans le stade derrière les joueurs de cornemuse. Les cris redoublèrent.

En 1924, la flamme Olympique n'existait pas encore. Pour déclarer l'ouverture des Jeux, des milliers de pigeons furent lâchés dans les airs.

Un athlète proclama le serment Olympique, puis les quatre mille athlètes quittèrent le stade sous une vive ovation. Les huitièmes Jeux Olympiques étaient ouverts dans le pays de leur fondateur, le Baron Pierre de Coubertin. C'était une façon de l'honorer.

Eric Liddell faisait partie de l'équipe d'Angleterre. Il trouvait bien difficile de se tenir pour son Seigneur. Quelques temps auparavant il avait déclaré qu'il ne courrait pas le dimanche. Et la course de 100 mètres (qui était son point fort) avait été programmée un dimanche. Il avait donc refusé de courir. Cela était incompréhensible pour le reste du monde, surtout à Paris. Paris était la ville lumière, la ville de toutes les folies. Les années folles battaient leur plein. Les parisiens ne pensaient qu'à s'amuser. Et surtout personne ne tenait à se remettre en question. Alors qu'un hurluberlu vienne proclamer sa foi, au point de ne pas vouloir courir un dimanche, c'était incompréhensible ! Non, Paris n'avait pas de place pour Dieu.

La France sortait d'une guerre atroce, elle était en train de se reconstruire, et les parisiens voulaient rattraper le temps perdu et vivre à cent à l'heure.

La pression montait, les moqueries aussi. Le Prince de Galles lui-même essayait de raisonner Eric Liddell. « Mais Dieu ne peut pas être contre le fait que vous courriez le

dimanche, de toute façon vous vous devez d'obéir à votre Prince ».

Eric avait répliqué que, bien qu'il reconnût et respectât son prince et souverain, il se devait d'obéir au Roi des Rois.

Le prince de Galles ne pouvait plus rien répondre. Eric n'était pas bien vu pour d'autres raisons, il refusait de participer aux festivités organisées pour les athlètes. Il préférait rester dans sa chambre à lire la Bible et à chercher le Seigneur. Cela aussi le Prince de Galles le lui avait reproché. Mais rien ne pouvait ébranler la détermination de l'athlète : Dieu d'abord.

Voyant que rien ne pouvait le faire changer d'avis, Harold Abrahams fut désigné pour courir le 100 mètres. C'était le seul espoir pour l'Angleterre de gagner une médaille. Abrahams était un étudiant de l'Université de Cambridge. Il était de confession israélite. Pour lui le sabbat c'était le samedi, donc courir le dimanche ne lui posait aucun problème. Eric respectait cela. Il rendit visite à Abrahams avant la course et lui souhaita bonne chance.

Le dimanche, Abrahams se plaça sur la ligne de départ des préliminaires des 100 mètres. Pendant ce temps Eric prêchait dans l'Eglise Ecossaise, Scott Kirk, à l'autre bout de Paris.

Harold se qualifia lors des deux épreuves préliminaires. Le lendemain il était prêt pour la finale. Eric Liddell était dans les gradins et l'encourageait. Abrahams remporta les

100 mètres en 10,6 secondes sous un tonnerre d'applaudissements. Jamais un européen n'avait gagné une médaille d'or pour les cent mètres. Il faudrait attendre 56 ans pour qu'un européen réussisse à nouveau cet exploit. Eric partageait la joie d'Abrahams, même s'il avait peut-être ressenti un petit pincement au cœur puisque le 100 mètres était SA course.

Mais en même temps il ressentait la joie du Seigneur, parce qu'il avait obéi. Le Seigneur le récompensait en lui faisant ressentir Son approbation. Se sentir approuvé par le Seigneur valait toutes les médailles d'or du monde. C'est pour cela qu'il avait pu partager pleinement la joie d'Abrahams. Cette attitude étonnait beaucoup. Eric était sous les feux des projecteurs. Il était observé par tout le monde. S'il avait montré le moindre signe de faiblesse, ou de déception ou d'envie, ni la presse, ni le public ne l'auraient raté. Il était chrétien, et à cause de cela on ne lui passait rien. Peut-être qu'au fond certains étaient confrontés par son attitude ?

Le mardi avaient lieu les épreuves éliminatoires du 200 mètres. Harold Abrahams et Eric Liddell se qualifièrent tous deux pour la finale qui avait lieu le mercredi.

Il faisait très chaud ce mercredi de juillet sur le stade de la Courneuve. Le stade était bondé. Tout le monde voulait voir ce phénomène qui avait bravé la sacro-sainte loi olympique et l'autorité de son Prince pour obéir au Roi des

Rois et se soumettre à cette loi supérieure qu'est la Loi de Dieu. Eric avait chaud. Il s'agenouilla sur la ligne de départ à côté de quatre américains et d'Harold Abrahams.

Dans son cœur, il priait. Il était en paix. Ce qui comptait ce n'était pas qu'il gagne mais que Dieu soit glorifié. Il voulait donner gloire à son Dieu.

Le signal donné, les athlètes s'élançèrent. Abrahams et Liddell prirent un bon départ mais ils furent vite devancés par deux américains qui finirent respectivement premier et deuxième. Eric termina troisième et Abrahams sixième et dernier. Même si les résultats semblaient désastreux, pour Eric Liddell ce fut un succès. L'Ecosse n'avait jamais gagné une médaille de bronze pour le 200 mètres, et l'Angleterre n'avait jamais réussi à faire mieux qu'une troisième place.

Le jeudi eurent lieu les épreuves de qualification pour le 400 mètres. Eric ne fit pas de prouesses, bien qu'il réussît à améliorer son temps à chaque épreuve préliminaire. Lors des demi-finales, il améliora encore son temps mais il ne termina pas premier. La veille, Imbach, athlète suisse, avait battu le record mondial du 400 mètres en 48 secondes seulement.

Le jour de la finale, sur la ligne de départ, il y avait deux américains, un canadien et deux britanniques : Guy Butler et Eric Liddell. Bien que la tension fût à son comble, Eric ne changea pas ses habitudes, il serra la main de chaque finaliste et leur souhaita bonne chance. Le Comité

Olympique trouvait cela bien étrange. Que des concurrents et adversaires puissent se souhaiter bonne chance c'était étonnant ! L'enjeu était de taille, c'était ni plus ni moins la médaille Olympique, gloire pour le pays et renommée pour l'athlète ! Comment est-ce que cet athlète trouvait le moyen de féliciter et d'encourager ses adversaires alors qu'il était sous une telle pression ?

Bien sûr, ils ne pouvaient pas comprendre ce qui animait Eric. Eric était animé par le Seigneur, et il ne voulait pas céder à cet esprit de compétition. Au contraire il voulait porter le cœur du Seigneur et aimer et respecter ses adversaires.

Eric était maintenant sur la ligne de départ. Il s'échauffait avec les autres athlètes. Tout à coup, un bruit de tonnerre éclata dans le stade. C'étaient les cornemuses et les tambours du Queen's Cameron Highlanders qui se mirent à jouer un air bien connu des Ecossais. Sir Philipp Christison, responsable de l'équipe britannique avait ressenti que les supporters britanniques étaient un peu découragés. Il pensait sans doute que cette musique énergique leur redonnerait du courage. Et qui sait peut-être qu'Eric Liddell, aussi, serait stimulé ! Peut-être que cette musique réveillerait sa fibre écossaise et que la cornemuse lui donnerait un coup de fouet, une poussée d'adrénaline qui le ferait remporter la victoire !

Mais ce n'était pas le son des cornemuses et des tambours qui donnerait la victoire à Eric !

Soudain, le silence remplit le stade jusqu'à ce que le coup de pistolet vienne le rompre. Eric s'élança. Dès le début il distança ses concurrents de trois mètres. Il n'avait aucune élégance quand il courait. Il ressemblait à un mauvais nageur qui se noie et qui se débat pour reprendre son souffle. Il lançait ses bras dans toutes les directions !

Le stade retint son souffle, tout le monde savait qu'il ne pouvait maintenir ce rythme. La foule était fascinée. Tout-à-coup contre toute attente, Fitch, coureur américain dépassa Butler et s'approcha dangereusement d'Eric ! Eric monta en puissance ! Il s'approcha de la ligne d'arrivée. Il avait rejeté sa tête en arrière et il fixait le ciel. La foule en délire arborait des petits drapeaux britanniques. Soudain dans un tonnerre d'applaudissement la foule acclama Eric Liddell.

Il venait de remporter la victoire ! Après ces quelques secondes qui paraissaient interminables, Eric Liddell avait gagné la médaille d'or ! Le 400 mètres n'était pas son point fort. Il avait accepté de courir le 400 mètres puisqu'il n'avait pas pu courir le 100 mètres. Là encore il s'en était remis au Seigneur. Et le Seigneur l'avait honoré ! Eric avait devancé Fitch de 5 mètres au moins, Butler courait pour remporter la médaille de bronze, en dépit d'une blessure.

La foule était en délire. Soudain une voix annonça qu'Eric Liddell avait battu le nouveau record des 400 mètres : 47,6 secondes. Les hurlements de la foule étaient tellement forts, qu'ils avaient sans doute ébranlé Paris et les

cris de joie avaient certainement traversé la Manche et étaient parvenus en Grande Bretagne. Sir Philip Christison avait cru que c'était ses cornemuses et ses tambours qui avaient poussé Liddell, âgé de 22 ans, vers la victoire.

Mais Eric savait à qui il devait sa victoire. Quelques heures avant la course, le Seigneur Lui-même l'avait encouragé. Le masseur de l'équipe britannique avait glissé un petit mot dans le creux de sa main alors qu'il quittait l'hôtel pour se rendre au stade. Ce masseur avait appris à connaître Eric, et il l'admirait. Il avait vu les fruits de sa relation avec le Seigneur et il admirait cet homme paisible en toutes circonstances.

Quand il eut un moment, quelques temps avant la course, Eric déplia le papier que le masseur lui avait glissé. Il lut : « Dans l'Ancien Testament, il est écrit que le Seigneur honore celui qui l'honore, je te souhaite bonne chance ! » Le Seigneur Lui-même lui promettait Son appui !

Et comme à son habitude, Jésus avait fait au-delà de tout ce qu'on pouvait imaginer et penser !

Dieu avait honoré Eric Liddell parce qu'Eric avait cherché à donner Gloire à son Dieu en toutes circonstances. Il avait accompli la devise des Jeux Olympiques -Citius, Althius, Fortius. Plus rapide, plus haut, plus fort.

Après les Jeux, au lieu de céder à la tentation de la gloire, Eric repartit en Chine comme missionnaire. Là, il servit le Seigneur de tout son cœur jusqu'en 1945 où emprisonné par des japonais, il mourut d'une tumeur au cerveau dans un camp japonais.

Le Moujik Pakhôm

Un paysan russe, le moujik Pakhôm vivait sur ses terres. —Le seul malheur, disait-il, c'est d'en avoir trop peu. Si j'avais de la terre à volonté, je n'aurais peur de personne.

Un voisin vint à mourir. Il voulut acheter sa terre. Il paya la moitié comptant, quant au reste, il s'engageait à le payer en deux ans. Ainsi vivait Pakhôm dans le bonheur.

Mais voici qu'un marchand vint à passer et lui dit :

—Pour mille roubles, chez les Baschkin, nomades asiatiques, au-delà de l'Oural, j'ai eu de la terre à ne pas pouvoir en faire le tour en marchant pendant un jour !

Pakhôm vendit sa terre et sa maison et partit. Il arriva chez les Baschkin, leur paya à boire et leur donna des présents. Il s'entendit avec eux.

—Notre prix est unique, lui dirent-ils. Mille roubles pour une journée.

— Mais, dit Pakhôm, on peut en une journée, faire le tour de beaucoup de terre !

— Oui dirent-ils, tout sera à toi ! Choisis la part qui te convient le mieux.

Les yeux de Pakhôm étincelèrent. Toute la terre était riche et grasse.

—Amis reviens assez tôt, car si le soleil est couché, tu perdras tes milles roubles et tu n’auras rien.

On fit coucher Pakhôm sur un matelas de plumes. Le lendemain, dès l’aube, il se leva. Les Baschkin l’attendaient sur la colline. Le moujik partit d’un pas régulier, fit un verste (ancienne mesure de longueur utilisée en Russie, valant 1 066,8 mètres), posa un jalon puis accéléra la marche. Vers 8 heures, il ôta son habit et déjeuna. Puis il pensa : « Il faut tourner maintenant ». Il marcha, marcha. L’herbe était haute et il faisait chaud. Pakhôm commençait à se fatiguer. Il était temps de dîner. Puis il repartit. « Une heure à souffrir, pensait-il, mais un siècle à bien vivre. »

Il allait tourner à gauche lorsqu’il aperçut un frais vallon. « C’est dommage, pensa-t-il de le laisser de côté » ; et il engloba le vallon. Puis il regarda le soleil. Il était proche de son déclin et les gens sur la colline se distinguaient à peine. Pakhôm aurait voulu se reposer, mais le soleil n’attend pas. Il se mit à courir. Ses pieds étaient écorchés jusqu’au sang. Il arriva au pied de la colline. Elle était déjà dans l’ombre. Mais les Baschkin lui criaient : « Cours ! Cours ! Ici, le soleil n’est pas couché ! »

Il reprit haleine, fit un faux pas et tomba extenué en touchant le piquet d'arrivé. « Bravo ! Lui cria-t-on. Tu as gagné beaucoup de terres ! »

Son domestique accourut. Il voulut le soulever, mais le sang coulait dans sa bouche. Il était mort. Le domestique resta seul. Il creusa pour Pakhôm une fosse de trois archines et il l'enterra.

Heureux plutôt ceux qui obéissent à la voix de la foi et cherchent un héritage qui ne peut se corrompre, ni souiller, ni flétrir.

Montez ! Mais le Duc refusa

Jean-François Gravelet (1824-1897), plus connu sous le nom de Blondin, était un équilibriste et acrobate très connu. Il s'est surtout rendu célèbre pour ses nombreuses traversées au-dessus des chutes du Niagara. Il accomplissait cet exploit sur une corde de 335 mètres de long, tendue à 50 mètres de haut au-dessus des chutes. Des foules venaient l'admirer. Il commençait d'une façon relativement simple en se servant d'une perche qui l'aidait à se tenir en équilibre. Puis il jetait sa perche et commençait à stupéfier son public.

Un jour, en 1860, des membres de la famille royale d'Angleterre vinrent avec des invités pour admirer ses

prouesses. Il traversa une première fois la corde sur des échasses. Ensuite, il recommença les yeux bandés. Puis il s'arrêta au milieu de la corde et se fit une omelette qu'il mangea. Enfin, il traversa avec une brouette sous les applaudissements de la foule. Il recommença avec un sac de pommes de terre dans la brouette sous les cris délirants de la même foule. Après tout cela, il s'approcha de la famille royale et posa cette question au Duc de Newcastle.

—Pensez-vous que je sois capable de faire traverser un homme dans cette brouette ?

—Oui, dit le Duc.

—Montez, répliqua Blondin.

La foule se fit soudain silencieuse. Mais le Duc refusa de relever le défi.

—Y a-t-il quelqu'un ici qui pense que je sois capable de le faire ? reprit Blondin.

Personne ne se porta volontaire. Finalement, on vit une vieille dame s'avancer et s'installer dans la brouette.

Blondin lui fit faire un aller-retour au-dessus des chutes. Cette vieille dame, c'était sa mère, la seule personne qui avait bien voulu remettre sa vie entre ses mains.

Eh bien, il en va ainsi de la foi qui ne se limite pas à une démarche intellectuelle mais qui implique aussi un engagement concret, celui de nous en remettre à Jésus, en toute confiance. La Parole de Dieu nous dit que :

La foi est une ferme assurance des choses qu'on espère [...] et une démonstration des choses que nous ne voyons pas,
Hébreux 11 : 1.

Temps gaspillé

Un Européen disait un jour à un homme du désert, un caravanier :

—J'ai franchi en trois heures, par avion, la distance que ta caravane met un mois à parcourir. Avoue que c'est tout de même un progrès !

En guise de réponse, l'homme se contenta de lui poser cette question :

—Mais alors, le reste du temps, qu'est-ce que tu fais ?

Les progrès de la science et de la technique nous permettent de gagner un temps considérable dans des besognes qui mobilisaient nos devanciers des heures, des jours, des semaines...Mais que faisons-nous du temps ainsi gagné ? Dans les générations passées, on avait du temps pour lire la Bible, suivre les offices de sa religion, s'aider les uns les autres. Et pourtant, il fallait des heures, et bien de la peine, pour faire la lessive à la main, par exemple.

Sachons mettre à profit le temps « gagné » pour nous livrer de façon prioritaire à la lecture et la méditation de la Bible, la prière, la fréquentation des réunions de nos communautés. Faisons bon usage de notre temps, selon le conseil biblique :

Soyez vraiment attentifs à votre manière de vivre [...] Mettez à profit le temps présent, car les jours sont mauvais,
Ephésiens 5 : 16-17.

Dieu est fidèle envers son peuple

En 1973, lors de la guerre surprise de Yom Kippour, le Shabbat ayant arrêté l'activité hebdomadaire des enfants d'Israël, six nations ennemies -l'Iraq, la Jordanie, le Liban, la Syrie, et l'Egypte et l'Iran- en profitèrent pour agresser Israël, sans aucune déclaration de guerre préalable.

La nation entière célébrait le Jour du Grand Pardon ou fête des expiations. Les sirènes retentissant dans tout le pays laissèrent un laps de temps de quelques heures aux réservistes et actifs de Tsahal pour préparer leur défense, face à l'opposition de voisins hostiles. Le point stratégique du plateau du Golan était la clé de la victoire, pour la survie du peuple hébreu, face aux blindés de divisions ennemies, composées principalement de chars syriens.

Trois chars d'un poste avancé d'Israël devaient tenir tête, sur le Golan, aux impressionnantes divisions des chars syriens leur étant opposés ! Et ceci jusqu'à l'arrivée de renforts. Les tankistes israéliens étaient conscients du fait qu'ils ne tiendraient pas longtemps face à l'armada déployée contre eux.

Puis, la stupeur submergea l'avant-poste israélien ! Ce dernier vit toute l'armée ennemie stopper net son avancée.

Ce temps fut mis à profit par les renforts et l'aviation israélienne pour détruire en moins de deux heures les chars de tous leurs ennemis et remporter une victoire fulgurante. Dieu déploya ses anges guerriers.

Parmi les prisonniers de Tsahal se trouvait un général syrien ; quand les services spéciaux israéliens l'interrogèrent, ils restèrent pantois devant les déclarations de ce général.

A la question posée :« pourquoi avez-vous arrêté votre progression, face à nos soldats ? », la réponse du Syrien fut :« J'aurais bien voulu vous voir à ma place ! Nous avons aperçu soudain sur le plateau du Golan des centaines de guerriers vêtus de blanc, venant de je ne sais où ! Puis, une main immense est apparue au travers des nuages nous intimant de stopper. »

Dieu intervient pour sauver son oint !

Cependant les voisins d'Israël, aveuglés par leurs haines, ne comprennent toujours pas que combattre l'Etat hébreux revient à lancer un défi à l'Eternel, qui, le moment opportun, engagera son combat personnel d'où aucun ennemi ne sortira vainqueur.

Quelle place pour Israël dans l'Église ?

Au début du nazisme, en Allemagne, un Juif entra dans une église et écouta le sermon. Le prêtre, qui le connaissait, l'apostropha : « Sortez. Monsieur ! Il n'y a pas de place pour les Juifs ici ! »

Le Juif se leva pour sortir, mais, passant près d'un crucifix, il s'écria à l'égard du Christ qui était censé y être représenté : « Alors, descends et sors avec moi. Ils ne veulent pas de Juifs ici ! »

La réplique était vigoureuse. N'y a-t-il pas encore des personnes qui se réclament du Christ et qui méprisent les Juifs ?

Le pasteur Richard Wurmbrand a écrit : « La plus ancienne référence à Israël en dehors de la Bible se trouve sur la fameuse stèle de Méneptah, successeur du Pharaon Ramsès II. La stèle raconte les exploits militaires de Méneptah et ce dernier se vante de ce que “la descendance d'Israël ne soit plus”. Pendant trois mille trois cents ans, le monde a répété : “Israël est détruit, il a cessé d'exister”. Sur l'Arc de Triomphe de Titus à Rome, construit après la destruction de l'État Juif par les Romains, figure cette inscription : “c'en est fini de la Judée”. Aujourd'hui, les Juifs de Rome prennent plaisir à se promener près de l'Arc de Triomphe. Quant à l'Empire Romain, c'en est fini ! »

Depuis 1948, Israël est à la une de l'actualité. Aimons Israël et prions pour Israël. L'apôtre Paul écrivait :

Le vœu de mon cœur et ma prière à Dieu pour les Juifs, c'est qu'ils soient sauvés, Romains 10 : 1.

Chargée de l'infirmité de son fils

À Stoke-On-Trent, ville d'Angleterre célèbre pour ses poteries, un bébé était né sans oreilles. Ses parents en étaient frappés de douleur et beaucoup de personnes ressentait une vive compassion pour l'enfant infirme. Quand il alla à l'école, les moqueries de ses camarades le firent souffrir et développèrent en lui un sentiment d'infériorité, de timidité, de crainte. Bientôt, ce fardeau fut trop lourd pour la mère qui se demandait avec angoisse quel serait l'avenir de son fils. On apprit un jour la disparition du jeune homme. Personne ne savait ce qu'il était devenu. Or, quelques jours plus tard, il sortit de l'hôpital où on lui avait greffé deux belles oreilles.

Mais hélas, quand sa mère que l'on n'avait pas vue depuis des semaines, parut à nouveau en public, on eut la clé de l'énigme. Spectacle étrange et douloureux : elle n'avait plus d'oreilles. Dans son amour maternel intense, elle avait pris sur elle l'infirmité de son fils.

N'est-ce pas là une faible illustration de ce qu'a accompli Jésus en mourant pour nous sur la croix :

Il a pris nos infirmités, et il s'est chargé de nos maladies,
Matthieu 8 : 17.

Portrait réellement conforme

Vélasquez, peintre attaché à la cour du roi d'Espagne Philippe IV, regardait sa dernière œuvre à peine achevée, le portrait de l'amiral Pulido Pareja. Son atelier, où il était seul, était installé à l'Alcazar dans une pièce contiguë aux appartements royaux. Le roi entra et dit :

—Encore ici, Amiral ? Comment se fait-il que vous ne soyez pas parti ?

—L'amiral est parti, Sire. Vous êtes en train de parler à son portrait !

— Je m'y suis trompé mais on m'a dit que toute votre habileté consiste à faire des portraits qui semblent être en chair et en os.

—Vous me faites une faveur, Sire, en le croyant, car je ne connais personne qui saurait faire des portraits qui trompent le roi lui-même.

Ce trait, rapporté par le peintre Gambus, peut inspirer notre réflexion.

Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Christ,
écrit l'apôtre Paul (1 Corinthiens 4 : 16).

Nous ne possédons pas de portrait physique de Jésus et ignorons quel était sa physionomie. Mais tout au moins, nous avons, par l'Évangile, son portrait moral et spirituel. Et c'est à ce portrait que nous sommes appelés à ressembler. Le Saint-Esprit voudrait faire de nous des copies conformes de notre Maître, mais nous sommes une toile rugueuse, bosselée, parfois tellement tailladée que nous ne lui donnons pas la possibilité de reproduire réellement son image en nous. Qu'au moins on puisse dire de nous ce que disaient des premiers chrétiens dans le livre des Actes des Apôtres :

On les reconnaissait pour avoir été avec Jésus, Actes 4 : 13.

Tout a été payé mais que de regrets

Un jeune homme s'apprêtait à obtenir son diplôme de chirurgien. Pendant plusieurs mois, il avait admiré une belle voiture de sport exposée dans le hall d'un concessionnaire automobile. Sachant que son père pouvait aisément la lui offrir, il lui fit part de son choix de cadeau pour l'obtention de son diplôme.

Comme le jour de la remise des diplômes approchait, le jeune homme s'attendait à voir des signes que son père lui avait bien acheté cette voiture de sport.

Finalement, au grand matin du jour J, son père l'appela dans son bureau et lui dit combien il était fier d'avoir un

filz aussi intelligent et formidable, mais aussi combien il l'aimait. Le père tendit à son fils une boîte dans un emballage cadeau.

Curieux mais aussi déçu, le jeune homme ouvrit la boîte et découvrit une belle Bible, avec une couverture de cuir noir. Très furieux, le jeune homme éleva la voix et dit à son père :

—Avec tout ton argent, tu ne m'offres qu'une Bible ?

Claquant la porte, il sortit de la maison, laissant derrière lui la Sainte Bible.

Plusieurs années passèrent, et le jeune homme connut bien des tourments, il ouvrit une clinique qui fit rapidement faillite, puis ouvrit une seconde et là il se fit avoir par des associés sans scrupules. Ecœuré, découragé il se disait : « Si j'avais pu avoir le conseil de mon père, jamais je ne me serais mis dans une telle situation... ».

Tous ses biens furent vendus aux enchères et il lui restait plusieurs millions de dettes à rembourser. Sa femme le quitta et il devint un misérable clochard.

Puis, il se souvint de son père, qui était devenu très vieux, et se dit qu'il devait aller le voir, ne l'ayant pas revu depuis le jour où il avait obtenu son diplôme. Juste avant de partir, il reçut un télégramme lui disant que son vieux père venait de mourir et qu'il avait cédé tous ses biens à son fils.

Il devait donc partir immédiatement pour s'occuper, de son héritage.

Quand il arriva dans la maison de son père, son cœur fut rempli de tristesse et de regrets. Se mettant à fouiller dans les dossiers importants de son père, il tomba sur cette Bible, à l'endroit même où il l'avait laissée, il y a plusieurs années... Il éclata en sanglots, ouvrit la Bible et se mit à tourner les pages. Et, comme il lisait, une clef de voiture tomba d'une enveloppe qui était collée au dos de la Bible. La clef avait une étiquette avec le nom du concessionnaire, le même qui vendait la belle voiture de sport qu'il avait tant désiré avoir, et sur l'étiquette figurait la date du jour de la remise de son diplôme, et ces mots : « Tout a été payé ».

Dieu n'est pas tel que nous nous le représentons, mais il est tel qu'il s'est présenté à nous, tel qu'il veut se présenter à toi. Il a tout payé sur la croix.

Réflexions près d'une fourmilière

Un naturaliste reconnaissait volontiers la signature du Créateur dans tout ce que son microscope lui faisait découvrir. Mais une chose le tourmentait : « Comment le Dieu qui avait créé les merveilles de l'univers avait-il pu se faire connaître à l'humanité ? »

Un jour, alors qu'il se promenait à la campagne, il s'arrêta devant une fourmilière ; elle était couverte d'une nuée de fourmis qui se montraient très agitées dès que son

ombre les recouvrait. « Si ces fourmis savaient combien je m'intéresse à elles, pensa-t-il, elles ne se tourmenteraient pas de ma présence. »

Poursuivant le cours de ses pensées, il se demanda si l'homme pouvait communiquer ses sentiments à des fourmis. Non, décida-t-il, car, pour le faire, il faudrait que l'homme devînt une fourmi. Soudain une idée lui traversa l'esprit comme un éclair : « C'est ce qui s'est passé pour nous. Le Dieu qui a créé ce monde devait devenir un homme pour que les hommes puissent le connaître et partager ses sentiments et ses pensées ! »

En effet, Dieu s'est fait homme. Jésus Christ, le Fils de Dieu, a pris notre nature pour traduire dans notre langage ce qui autrement serait resté incommunicable.

Celui qui m'a vu, a vu le Père, disait-il, Jean 14 : 9.

Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler, Matthieu 11 : 27.

Le signe de Jérusalem

Au 2^{ème} siècle de notre ère, Rabbi Aquiba était l'un des grands docteurs de la synagogue juive. En l'an 135, le Temple

de Jérusalem avait été détruit par les Romains qui, déjà sous Titus, avaient incendié toute la ville.

Alors qu'il passait un jour près des ruines du Temple, Rabbi Aquiba se mit à danser et à chanter dans une explosion de joie. Ses disciples s'en affligèrent, pensant qu'il était devenu fou. Mais il leur dit : « Ne soyez pas tristes. Si je chante et si je danse, c'est qu'il est écrit dans la Torah (l'Ancien Testament) que Jérusalem sera détruite, mais aussi qu'elle ressuscitera ».

L'histoire contemporaine démontre qu'Aquiba avait raison. La Bible a annoncé des choses extraordinaires au sujet de Jérusalem et d'Israël. Entre autres :

Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations, jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis, Luc 21 : 24.

La proclamation de l'État d'Israël en 1948 et la réunification de Jérusalem en 1967 sont des signes sans équivoque de la proximité du retour de Christ.

Il vient bientôt : préparons-nous !

À vous aussi, Il peut, et veut vous parler

Voici quelques années, au cours d'une conférence qu'il donnait à Nantes, Richard Wurmbrand, pasteur roumain

ayant passé 14 ans dans les prisons communistes à cause de sa foi, relatait cet épisode de la vie religieuse en U.R.S.S. (actuellement La Russie).

La police avait fait une descente, un soir, dans un village où des chrétiens résidaient et tenaient des réunions spirituelles. Après une perquisition effectuée dans toutes les maisons, les policiers avaient entassé sur la place publique toutes les Bibles qu'ils avaient saisies et y avaient mis le feu. Le vent soufflait fort, attisant les flammes et éparpillant les cendres. Dans l'ombre, à l'écart, un homme assistait à la scène. Il n'avait jamais eu, ni vu de Bible, mais il cherchait Dieu. Il vit passer devant ses yeux un fragment de papier calciné qui tomba à ses pieds. Il se baissa, le ramassa et, à la lueur du brasier, réussit à lire ces seuls mots épargnés par le feu : « La Parole de l'Éternel fut adressée à Jérémie... »

L'homme se dit en lui-même : « Je ne sais pas qui est Jérémie, mais ce qui est sûr, c'est que Dieu lui a parlé... Pourquoi ne me parlerait-il pas, à moi ? »

À partir de ce moment, fort de cette conviction, sa détermination l'amena à se procurer une Bible et à lire avidement. Peu après, il trouva Jésus-Christ, l'accepta comme Sauveur et devint, au péril de sa liberté et de sa vie, un ardent témoin du Seigneur.

Elle a semé dans les larmes

Augustin est né il y a très longtemps, au 4^{ème} siècle après Jésus Christ. Il est né dans ce qui est l'actuel Algérie mais qui était autrefois l'Empire Romain. Sa mère s'appelait Monique. C'était une femme pieuse, qui aimait le Seigneur. Elle avait passé beaucoup de temps à l'éduquer et à l'enseigner dans les voies du Seigneur. Non seulement elle l'instruisait dans la Parole de Dieu mais aussi par son exemple de vie livrée, sobre et remplie de douceur et de sobriété, elle espérait l'attirer au Seigneur. Sans doute priait-elle pour qu'il devînt un serviteur de Dieu.

Mais Augustin était un garçon difficile, rebelle et n'acceptant pas les choses comme allant de soi. Même si nous n'étions pas là, nous pouvons facilement imaginer qu'il devait étourdir sa mère de questions. Peut-être même la provoquer et encore pire se moquer d'elle. Il ressemblerait à beaucoup de jeunes de notre époque. Il faut aussi se rappeler que l'Empire Romain ressemblait beaucoup à notre époque. Rome était en pleine décadence et la société était en pleine déliquescence.

Mais revenons à Augustin. Vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'il avait finalement quitté la foi. Comme beaucoup de jeunes chrétiens qui ont connu le Seigneur et qui l'ont quitté du jour au lendemain. Non seulement il abandonna Jésus, mais il devint carrément hérétique, c'est-à-dire qu'il avait commencé à croire à de fausses doctrines,

loin de la saine doctrine de Christ. Comme Augustin était un être entier il ne faisait rien à moitié. Il était premier à l'école, il devint le premier dans l'immoralité. Il se donna à cœur joie dans la débauche. Sa vie ne fut qu'une suite de fêtes et de beuveries.

Voilà ce qu'il écrivit bien des années plus tard :

« Je ne faisais aucune distinction entre la lumière de l'affection et les ténèbres de la luxure. [...]. Je ne pouvais demeurer dans le royaume de lumière, où l'amitié unit les âmes [...]. Aussi, ai-je pollué le ruisseau de l'amitié avec les souillures de la luxure.

Je suis devenu sourd à force d'entendre le bruit de la chaîne de la mortalité, le châtement de l'orgueil de mon âme, et je me suis éloigné davantage de Toi, et Tu m'as abandonné, et j'ai été ballotté, et décharné, et déréglé, et tout cela a débouché sur la fornication, et Tu as gardé le silence, Ô Toi ma joie tardive ! [...] »

Nous pêchons tous, d'une manière ou d'une autre. Parfois nous déclarons que notre péché est socialement acceptable, « ce n'est pas bien grave après tout ». Parfois nos péchés sont plus graves et nous en subissons les conséquences toute notre vie parce que ce péché n'est pas acceptable par la société. Peut-être même que nous perdrons nos amis, ou que nous serons rejetés par nos familles. C'est pour cela que nous pouvons nous identifier à son histoire :

« Il y a toujours une perte de la foi quand les sens s'éveillent. A ce stade critique, quand la nature nous réclame à son service, la conscience des choses spirituelles est, dans la plupart des cas, soit éclipsée soit totalement détruite. Ce n'est pas la raison qui détourne le jeune homme de Dieu : c'est la chair. Le scepticisme ne fait que lui fournir les excuses pour la nouvelle vie qu'il mène. »

Pendant ce temps, Monique continuait à prier. Pendant qu'Augustin menait sa vie débridée, Monique priait. Pendant qu'il s'enfonçait toujours davantage dans l'hérésie, Monique priait. Pendant qu'Augustin luttait avec Dieu, Monique priait. Augustin le savait.

« Il s'est écoulé près de neuf ans, au cours desquels je me suis vautré dans la fange de cette fosse profonde, et les ténèbres du mensonge [...]. Pendant tout ce temps, cette veuve chaste, pieuse et sobre [...] ne cessait pendant toute la durée de ses cultes de pleurer pour moi devant Toi. Et ses prières sont entrées en Ta présence ; et pourtant Tu [as permis que] je m'enfonce encore davantage dans ces ténèbres. »

Durant toutes ces années, la vie de Monique était dure. C'est la même chose pour toutes les mères qui ont des enfants qui sont perdus dans les ténèbres, séduits par les pièges du monde. Monique souffrait.

Un jour n'en pouvant plus, elle alla voir l'évêque. C'était un homme pieux, versé dans la Parole de Dieu.

Monique lui demanda de parler à Augustin et de réfuter ses erreurs. L'évêque lui dit non. Augustin avait la réputation de quelqu'un qui savait parler, qui savait argumenter et aucun raisonnement ne pouvait tenir devant lui. L'évêque se contenta de consoler Monique en lui disant qu'un esprit aussi brillant qu'Augustin finirait bien par comprendre qu'il s'était trompé. L'évêque lui rappela sa propre expérience. Il avait été manichéen. Le manichéisme est une religion du IIIème siècle après Jésus qui a des doctrines particulières.

Malheureusement les paroles de l'évêque ne consolèrent pas Monique. Elle le supplia encore et encore d'aller parler à son fils. Finalement l'évêque se fatigua, et lui dit : « Allez-vous en, je ne peux rien faire. Continuez de prier et de pleurer, Dieu vous entend et il ne vous laissera pas tomber. »

Pendant que Monique priait et pleurait, son fils s'enfonçait de plus en plus dans les ténèbres. Et il fuyait sa mère, et ce pendant des années.

Un jour Augustin rencontra Ambroise, l'évêque de Milan. Un homme connu pour sa foi et sa connaissance de la Parole. Augustin était épuisé, après tant d'années de fuite, et de lutte avec Dieu. Devant la prédication, Augustin fut convaincu de péché. Brisé et dégoûté par sa vie de péché, il plia le genou devant Jésus et se donna à Lui corps, âme et esprit.

Augustin était devenu l'homme de foi. Augustin... C'est un des hommes qui a le plus influencé, non seulement l'histoire de l'Occident mais aussi la pensée de l'Occident. Il a été lu, et étudié plus que tout autre écrivain chrétien.

Aujourd'hui encore il nous parle. Il parle encore aux jeunes. Parce qu'il a vécu à une époque qui ressemble à la nôtre. Parce qu'un jeune reste un jeune et que l'appel de la chair est tellement puissante dans cette période de la vie. La jeunesse est aussi la période des questionnements, des doutes, des révoltes contre ceux qui sont établis.

La réponse à la prière de cette mère éplorée est allée au-delà de la conversion d'un homme. Certains pensent que les écrits d'Augustin ont été utilisés par Dieu pour continuer à faire briller la lumière de l'Évangile dans le monde Romain. Dieu a répondu au-delà de la prière de cette mère. Si elle a prié que son fils devienne un serviteur de Dieu, elle ne pensait pas qu'il influencerait le monde. Et jusqu'à nos jours ses écrits provoquent la réflexion.

Quand son fils prodigue rentra à la maison, sa mère lui dit qu'elle n'avait plus de raison de vivre. Elle avait accompli ce pour quoi elle avait été appelée. Et maintenant elle voulait rentrer à la maison auprès de son Père. Neuf jours après elle mourut.

Le père du fils prodigue dans l'Évangile de Luc avait les yeux fixés sur l'horizon. Tous les jours il espérait voir son

filz revenir. Et un jour, alors « qu'il était encore loin, » il le vit. Pour Monique c'était la même chose. Elle l'avait suivi là où il fuyait, elle le reprenait dans sa rébellion. Elle a « vraiment semé dans les larmes »

A cause de cette prière incessante, Augustin, comme tant de filz et de filles prodigues a appris que «La seule façon de se perdre, c'est de te (le Père) quitter; et si on te quitte, où va-t-on? On ne peut que fuir ton plaisir pour ta colère. ».

Dieu ne veut pas que nous soyons sous le coup de sa colère. Il veut que nous venions à Lui parce qu'il nous aime. Le Père du filz prodigue a organisé une fête en l'honneur de son filz. De même quand un pêcheur revient c'est une joie dans le ciel.

C'est difficile de voir un filz ou une fille chercher sa propre voie, mais c'est le seul moyen pour lui de choisir réellement le Seigneur. Il nous faut espérer, et prier pour eux et même pleurer pour eux et attendre, en regardant la route. Et un jour ce filz ou cette fille reviendra. Et ce qu'on aura semé dans les larmes, nous le récolteront dans l'allégresse

Applaudissez des deux mains

Peut-être la génération d'aujourd'hui ne sait-elle pas qui est Jimmy Durante. Et vous, le connaissez-vous ?

Il s'agit d'un des grands artistes de la génération précédente. A cette époque, tout le monde le connaissait ou avait entendu parler de lui. Et on raconte à son sujet une histoire merveilleuse.

Bien sûr, quand on est un artiste de talent comme lui, tous ceux qui organisent des galas, concerts ou émissions de radio ou de télévision, souhaitent ardemment le faire venir chez eux. Mais c'était un homme très occupé et très demandé !

On lui proposa un jour de participer à une émission pour les vétérans de la Seconde Guerre mondiale. Il répondit que son emploi du temps était très chargé et qu'il ne pourrait y consacrer que quelques minutes, mais il était prêt à venir pour une très courte présentation. Il avait besoin ensuite de repartir très vite. Comme on peut l'imaginer, le directeur de l'émission accepta, déjà très reconnaissant de l'avoir pour quelques instants.

Mais lorsque Jimmy arriva sur scène, les choses ne se passèrent pas comme prévu ce qui fut, en fait, positif et intéressant. Il fit donc sa courte présentation, mais alors qu'on s'attendait à le voir partir, il resta sur place un bon moment.

Les applaudissements se succédèrent et il était toujours là ! Quinze, vingt, puis trente minutes passèrent. A la fin de ces trente minutes pourtant, il fit une grande révérence et partit. A sa sortie, quelqu'un l'arrêta en lui demandant :

—Nous avons compris que vous deviez partir très vite. Que s'est-il passé?

Jimmy répondit :

—Effectivement c'est ce qui était prévu. Mais j'ai assisté, devant moi, à un incident qui m'a interpellé et m'a amené à rester un peu plus. Vous pourrez comprendre vous-même si vous regardez la première rangée. Dans cette rangée, il y avait deux hommes, deux vétérans de la dernière guerre. Chacun avait perdu un bras à la guerre. L'un avait perdu le bras droit, l'autre le bras gauche. Et je les ai vus, ensemble, chacun avec son bras valide, applaudir bruyamment et joyeusement. Quel spectacle ! Je ne pouvais vraiment pas partir à toute vitesse. On ne voit pas cela tous les jours !

Partageons l'Évangile en toute occasion

Un soir après une campagne d'évangélisation particulièrement fructueuse, l'évangéliste John Wesley rentrait chez lui. Il fut agressé par un voleur qui lui prit tout ce qu'il avait. Ce n'était d'ailleurs pas grand-chose, un peu d'argent et quelques tracts chrétiens. Comme le bandit s'en allait, Wesley lui cria :

—Stop, j'ai quelque chose de plus à vous donner.

Surpris, le voleur s'arrêta.

—Mon ami, continua Wesley, peut-être qu'un jour vous regretterez la vie que vous menez ! Alors, souvenez-vous

de cette parole : le sang de Jésus Christ, nous purifie de tout péché.

Le voleur s'enfuit. Et Wesley pria le Seigneur pour son agresseur. Bien des années plus tard, Wesley prêchait à une nombreuse assistance. A la fin du service, un des auditeurs vint lui parler.

Quelle surprise pour Wesley d'apprendre que son interlocuteur, maintenant un croyant, n'était autre que celui qui l'avait volé, quelques années auparavant.

—Je vous dois tout, lui dit l'ancien voleur.

—Oh non, lui dit Wesley, c'est à Dieu que vous devez tout.

John Wesley avait vraiment donné quelque chose à ce voleur, cette nuit-là. Il lui avait ouvert une porte d'espérance.

Chrétiens, souvenons-nous que nous avons aussi à témoigner de notre foi à celui que nous rencontrons, que nous l'estimions bon ou mauvais.

Dieu veut que tous les hommes soient sauvés,

1Timothée 2 : 4.

Que notre don d'une parole d'espérance soit pour tous. Imitons le courage de John Wesley.

Venir vers notre Père

Lors de la Guerre de Sécession aux États-Unis, entre 1861 et 1865, la Maison Blanche, résidence du Président Lincoln, était chaque jour assaillie de gens qui désiraient le voir.

C'étaient surtout des représentants du gouvernement, des parlementaires, mais aussi tout un monde anxieux d'avoir une entrevue. Ils espéraient obtenir une faveur pour eux, pour un parent ou un ami.

Un secrétaire prenait leur nom et revenait, en disant :
—Il vous faut attendre un moment, le Président ne peut pas vous recevoir tout de suite.

Au milieu de cette foule, un petit garçon s'était faufilé, passant en courant devant la sentinelle, faisant un signe de la main aux secrétaires. Il passa devant eux et, ayant tourné le bouton de la porte, il entra, sans frapper, dans le bureau du président Lincoln.

Les gens qui attendaient manifestèrent leur mauvaise humeur, en voyant cet enfant qui entrait ainsi, sans façon, au lieu d'attendre son tour, comme eux.

Mais un des secrétaires leur dit :
—Mais c'est Ted, le fils du Président. Et son père a donné la consigne : n'empêchez jamais Ted de venir vers moi !

Nous-mêmes, nous avons le privilège d'avoir un libre accès auprès de notre Père céleste, notre Dieu, par le fait que Jésus a versé son sang pour nous.

Par lui, nous avons, les uns et les autres, accès auprès du Père, Ephésiens 2 : 18.

La Bible et les lunettes

Un chrétien qui rendait visite à une dame âgée fut amené à lui demander si elle possédait une Bible.

—Oh, Monsieur, lui dit-elle, comment pouvez-vous me poser une telle question ? Nous ne vivons pas en païens, sachez-le !

Puis, s'adressant à sa fille :

—Va me chercher ma Bible, veux-tu ?

Le visiteur s'excusait :

—Non, ne prenez pas cette peine, Madame, je vous crois bien volontiers !

Mais la Bible arrivait, soigneusement enveloppée d'un papier. La vieille dame déplia respectueusement le paquet, prit le volume mais n'eut pas à l'ouvrir, car il s'ouvrit de lui-même à l'endroit où une paire de lunettes se trouvait emprisonnée.

—Oh ! Mes lunettes, s'exclama-t-elle. Voilà des mois que je les cherche ! Et elles auraient pu rester encore longtemps

introuvables ! Que je suis contente, Monsieur, que vous m'ayez parlé de la Bible. Comme vous le voyez, j'en ai bien une !

Et voilà tout le prix qu'avait, en fait, pour elle le plus riche des trésors. Elle était satisfaite d'avoir une Bible, pensant que le fait de la posséder faisait d'elle une chrétienne !

N'est-il pas à craindre que, dans une mesure plus ou moins grande, il en soit ainsi de beaucoup de gens qui trouveraient offensant de ne pas être traités en chrétien ?

—Avez-vous la Bible ?

—Oh, oui ! répond-on

—La lisez-vous ?

Là, la question reste souvent sans réponse.

La Bible n'est pas un porte-bonheur. En avoir une ne fait pas de son propriétaire un chrétien. Elle doit être lue, reçue comme étant la Parole de Dieu et être mise en pratique. Celui qui possède une Bible sans l'ouvrir ressemble à un malade qui possède une ordonnance médicale bien rangée dans un tiroir et ne fait pas la démarche de se procurer les médicaments prescrits.

Cher ami, sachez que si vous possédez la Bible et que vous ne la lisez pas, vous en êtes responsable. La Bible est la Parole de Dieu qui nous dit que :

L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, Deutéronome 8 : 3, Matthieu 4 : 4.

La Genèse de tout

Un garçon demanda à être admis dans un club biblique pour enfants. Le pasteur qui dirigeait ce club voulut savoir à qui il avait affaire. Il lui offrit une Bible et lui demanda d'en lire la toute première phrase. D'une voix assurée, l'enfant lut :

— Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, Genèse 1 : 1

—Arrête-toi ici. Dis-moi : au commencement de quoi Dieu a-t-il créé le ciel et la terre ?

Après un temps de réflexion, le garçon, dont le regard s'illumina, s'exclama :

—Mais, Monsieur, au commencement de tout... excepté de Dieu !

Il n'était certes pas théologien, mais donnait la bonne réponse. Dieu est au commencement de toutes choses, de tout ce qui existe, de tout ce qu'Il a créé...

Et pourquoi ne lui donnerions-nous pas la place qui doit lui revenir ; au commencement de nos journées, de nos

pensées, de nos initiatives et, tout d'abord, la première place dans notre vie ?

« Messire Dieu premier servi », dirait Jeanne d'Arc.

La vraie richesse

Au cours du XVI^e siècle, Yvan dit le terrible était tsar de toutes les Russies. Il avait l'habitude de s'habiller en mendiant et de se mêler au peuple pour en connaître la vie.

Un jour, il parla avec une femme âgée et pauvre. Il en vient à lui parler de Jésus-Christ et lui offrit une Bible en disant : « Tu y trouveras des trésors inépuisables ».

Un mois plus tard, Yvan retrouva la vieille femme. Il était en somptueux vêtements, suivi de ses ministres. La femme reconnut alors le tsar. « Comment, lui dit-il, tu es toujours aussi pauvre, et qu'as-tu fait de la Bible que je t'ai donnée ? »

La femme avoua ne pas même l'avoir ouverte. Après avoir récupéré le Saint Livre, Yvan l'ouvrit à la page où il avait souligné le verset : « Demandez et vous recevrez » ! Et à cette page, il retrouva le billet qu'il avait rédigé : « Tout porteur de ce billet pourra se présenter au palais où il lui sera donné tout ce dont il a besoin. Signé Yvan, tsar de toutes les Russies ».

Il y a effectivement de grandes richesses dans la Bible, mais il faut la lire, y puiser ce qui peut transformer toute

une vie. Celle-ci qui était pauvre et monotone devient riche et excitante, on devient rassasié. Pourquoi hésiter plus longtemps ?

Demandez, et l'on vous donnera, Matthieu 7 : 7.

Un mauvais livre ?

Un missionnaire avait donné un Nouveau Testament à un Indien. Celui-ci avait commencé à le lire avec un grand intérêt. Cependant, quelques jours plus tard, il revint vers le missionnaire et lui rendit le livre :

—Je ne veux pas le garder. C'est un mauvais livre.

—Un mauvais livre ? Le Nouveau Testament ! Mais pourquoi ?

—C'est un mauvais livre. Il raconte une merveilleuse histoire, donne une espérance formidable. Mais ça finit par la mort et le malheur.

—Montre-moi donc ce que tu as lu ?

L'Indien tourna les pages jusqu'au récit de la crucifixion de Jésus.

—Et tu t'es arrêté là ?

—Oui, j'ai fermé le livre, parce que tout est fini : Jésus est mort !

—Eh bien ! Reprends ton Nouveau Testament et lis-le jusqu'au bout.

C'est ce qu'il fit, et en lisant, il découvrit sans tarder que Jésus avait triomphé de la mort, qu'Il était revenu à la vie le troisième jour après avoir été déposé dans le tombeau, et qu'Il était toujours vivant.

Cet événement de Pâques est le signe même de la victoire éternelle de notre Seigneur :

Si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés [...] Mais maintenant, Christ est ressuscité d'entre les morts en donnant la garantie que ceux qui sont morts ressusciteront également, 1 Corinthiens 15 : 17-20.

Ce que j'étais auparavant

Savez-vous que la phrénologie est l'étude du caractère et des fonctions intellectuelles de l'homme, fondée sur la conformation du crâne ? Un phrénologue, au cours d'une conférence publique, se déclara capable de dire la nature et le caractère d'un homme d'après sa tête.

Un des assistants à l'air très sérieux monta sur l'estrade. Après un examen des plus minutieux, le conférencier le décrivit comme étant un homme dur, froid ayant plusieurs gros défauts.

Les auditeurs se mirent à rire, car chacun le connaissait comme un homme bon, généreux, aimable. On accusa vite

le phrénologue d'être un charlatan, se vantant de connaissances qu'il ne possédait pas.

Mais l'homme, devenant grave, se tourna vers l'auditoire et dit : « Amis, le conférencier a raison. Vous venez d'entendre de sa bouche tous les défauts, tous les traits de mon caractère naturel avant que je ne vienne habiter dans votre ville et que Jésus-Christ ait transformé ma vie. Si vous avez constaté en moi quelques qualités, c'est à Jésus seul qu'en reviennent l'honneur et la gloire. »

Seul le Christ peut transformer une vie de fond en comble. C'est ce que dit la Bible :

Si quelqu'un est en Christ (c'est-à-dire vit uni à lui par la foi), il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées. Voici, toutes choses sont devenues nouvelles, 2 Corinthiens 5 : 17.

Vous pouvez, vous aussi, en faire la magnifique expérience.

Le sûr chemin

En 1802, Bonaparte, alors premier Consul, eut l'occasion de passer par Meung-sur-Loire, dans le Loiret.

Sous réserve d'une autorisation, une route devait y être

mise en chantier. Les habitants lui présentèrent alors cette pétition aussi éloquente que brève :

« Citoyen Consul, tu as bien fait ton chemin. Aide-nous à faire le nôtre ! »

Amusé par la formulation de la requête, Napoléon Bonaparte donna aussitôt l'autorisation.

On ne peut pas dire que Jésus ait « fait son chemin ». Mais Il est le seul au monde à avoir pu affirmer :

Je suis le chemin, la vérité et la vie, Jean 14 : 6.

Et, parce qu'Il est le chemin, l'unique chemin qui mène à Dieu, le sûr chemin, Il trace la voie en toute sécurité à tous ceux qui se confient exclusivement en lui.

Cela vaut la peine de prendre le temps d'y réfléchir !

La piste indienne

Un voyageur avait pris un guide indien pour traverser une région de l'Amérique du Nord particulièrement difficile. On était en hiver. La neige était tombée avec abondance et recouvrait le sol. Soudain, le voyageur aperçut sur la neige des traces de pas très nettes.

Quelqu'un a donc pu passer par là tout seul ! dit-il à son guide. Qui a pu s'aventurer ainsi dans cette solitude ?

—Oh, répliqua l'indien, détrompe-toi, homme blanc, toute une troupe est passée par là.

—Mais, répondit le voyageur stupéfait, ce n'est pas possible ! Je ne vois là que les traces d'un seul homme ! »

Le guide sourit de l'étonnement de son client.
—Homme blanc, tu ignores que, quand les indiens se déplacent, ils vont les uns derrière les autres. Le chef prend la tête. Le second met ses pieds dans l'empreinte laissée par le chef, le troisième fait de même, et ainsi de suite jusqu'au dernier, de sorte qu'on ne voit qu'une seule empreinte de pas, là où toute une tribu a passé.

Ne croyez-vous pas que la piste indienne devrait être le modèle de ce qu'on pourrait appeler le « piste chrétienne » ? Christ, le Chef, a laissé ses traces sur la terre, et chaque chrétien devrait veiller à mettre toujours ses pieds dans l'empreinte de ceux de son divin Modèle.

Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces, lui qui n'a point commis de péché, et dans la bouche duquel il ne s'est point trouvé de fraude ; lui qui, injurié, ne rendait point d'injures, maltraité, ne faisait point de menaces, mais s'en remettait à Celui qui juge justement, 1 Pierre 2 : 21-23.

Mets tes pieds dans ses traces !

Son calme était sa force

Le 26 juin 1979, la presse relatait :

Lorsque le feu a éclaté à quatre heures du matin dans un grand hôtel de Bournemouth (Angleterre), le prestigieux violoniste Henry Szeryng, qui logeait là lors d'une de ses tournées, a eu un réflexe inspiré.

Voyant que la clientèle était en proie à la panique, il se saisit de son Stradivarius et, vêtu de son seul pyjama, descendit tranquillement le grand escalier en jouant avec son instrument plusieurs morceaux apaisants.

Les autres clients, médusés et aussi peu vêtus que lui, l'entourèrent sur la pelouse de l'hôtel et écoutèrent dans le calme son récital nocturne et impromptu. L'hôtel ne souffrit pas trop de l'incendie.

Notre monde contemporain est semblable à un immense brasier. C'est avec raison que Billy Graham a intitulé l'un de ses ouvrages : « Un monde en flammes ».

Mais Jésus, tel ce violoniste talentueux, peut entraîner à sa suite dans un calme miraculeux, les hommes et les femmes qui s'engagent à le suivre et qui autrement, pris de panique, périssent. Lui, qui a apaisé la mer en furie, a vaincu sur la croix tous les fléaux qui devaient fondre sur nous.

Courage ! Faisons lui confiance. C'est dans le retour à Dieu et dans le repos que sera votre salut. C'est dans le calme et la confiance que sera votre force, Esaïe 30 : 15.

Plus le temps de penser

Maximin Isnard était un député du Var, président de la Convention, sous la Révolution, membre du parti girondin quand, en juin 1793, ses amis furent arrêtés et guillotins. Il réussit à s'échapper.

Mis hors la loi, il dut se cacher pendant toute la terreur dans une cave du faubourg Saint-Antoine à Paris.

Treize mois plus tard, la chute de Robespierre le sauva mais pendant ce temps d'angoisse, il avait réfléchi et s'était abandonné à la grâce de Dieu pour un plus grand salut que celui de sa vie terrestre. « Si je n'avais pas été proscrit, disait-il, je serais mort sans avoir vécu. Mon malheur m'a fait faire une pause décisive dans le chemin de la vie. »

Dans le monde agité où nous vivons, l'homme n'a plus le temps de penser. C'est peut-être là une des victoires les plus importantes de l'ennemi.

Pourtant les avertissements que Dieu donne ne manquent pas, mais l'homme ferme ses oreilles et surtout son cœur. Et les jours s'ajoutent aux jours jusqu'à ce que viennent les années dont on dit :

Je n'y prends point de plaisir, Ecclésiaste 12 : 1.

On a laissé passer le temps favorable. Ce que vous écoutez vient de la part de Dieu.

Quel est le plus grand bonheur : conserver ou donner ?

L'un de nos jeux préférés, pendant les récréations à l'école, était un certain jeu de billes que nous appelions « au triangle ». Comme j'étais parmi les bons joueurs, je gagnais beaucoup de billes et, en rentrant à la maison, je vidais mes poches de mes richesses dans une grande boîte cachée dans un placard, et les billes ne cessaient d'augmenter. Il arriva après nombre de mes exploits que la boîte fût pleine, à ma grande fierté. Mais, un jour, une idée peu commune s'empara de moi :

« Non ! Je ne conserverai pas tout cela égoïstement pour moi. »

Un matin décisif, j'emportai tout mon trésor à l'école et, à la récréation, j'ouvris ma grande boîte et je jetai à pleines mains toutes mes billes dans la cour.

Tous mes copains, surpris d'abord, puis fous de joie, se ruèrent pour les ramasser. Je n'oublierai jamais cette scène joyeuse. Mais avez-vous trouvé bien sûr celui qui fut le plus heureux ?

Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, Actes 20 : 35.

Arrêtez-vous chers amis. Faites une pause ! Elle peut être décisive aussi pour vous. Jésus vous attend. Il veut vous sauver. Il a payé lui-même le prix de votre salut.

Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, Actes 16 : 31.

Les fontaines Wallace

Philanthrope et collectionneur anglais, sir Richard Wallace, né à Londres en 1818, s'éteignit à Paris en 1890. À la fin du second Empire, il vit à Paris un miséreux entrer dans un cabaret des faubourgs et avaler coup sur coup deux grands verres de vin. Il lui demanda :

—Pourquoi buvez-vous ainsi ?

—Parce que j'ai soif et qu'il n'y a pas de fontaine dans le quartier, répondit l'homme.

De cette brève rencontre naquirent ces fontaines d'eau potable longtemps familières aux Parisiens, qui furent appelées Fontaines Wallace.

La guerre de 1870, puis la Commune, en retardèrent l'installation. Elles furent inaugurées en 1872. Accroché à une chaîne, un gobelet permettait au passant de s'y désaltérer.

Jésus a fait plus que Wallace. Car il offre toujours à qui le désire un breuvage plus précieux que ce que le monde entier peut offrir. Lui-même nous en assure :

Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle,

Jean 4 : 14.

Êtes-vous venus à lui pour être désaltérés ?

Pour effacer totalement

Un homme d'affaires aimait à dire :

—Moi, j'ai fait fortune grâce aux erreurs des autres.

—Vous êtes avocat ?, interrogea quelqu'un.

—Non, je fabrique des gommes à effacer !

Nous avons tous été et sommes peut-être encore des utilisateurs de ces petits blocs de caoutchouc ou d'élastomère servant à effacer. Un bon moyen pour réparer des fautes d'orthographe, pour faire disparaître des ratures ou des taches d'encre.

Mais il est des erreurs, des taches, des ratures que les gommes de la meilleure qualité ne pourront jamais effacer : celles que nous avons faites tout au long de notre vie, celles que la Bible appelle : transgressions, iniquités, fautes, péchés, crimes...

Que personne ne dise : « Tout cela fait partie de moi-même. C'est ineffaçable... »

Dieu ordonne :

Repentez-vous afin que vos péchés soient effacés, Actes 3 : 19, et dit encore :

J'efface tes transgressions comme un nuage. Reviens à moi, car je t'ai racheté, Esaïe 44 : 22.

Adoption filiale

L'explorateur Stanley a raconté comment lui, pauvre orphelin, fuyant l'Angleterre et ses bagnes d'enfants, jeté, sans ressources, sur la terre américaine, reçut tout ce qu'il avait espéré et même au-delà en trouvant un père.

Dans la rue, j'accostai un monsieur, le suppliant de m'aider, en lui disant :

—N'auriez-vous pas besoin d'un petit garçon ?

Cet inconnu devint mon protecteur, puis mon ami. Au point qu'un jour, il me dit :

— Je me charge de ton avenir. Désormais, tu porteras mon nom : Henry Stanley.

Puis il m'embrassa tendrement. J'eus une impression de vertige. Enfin, j'éclatai en sanglots, car c'était le premier mouvement d'affection dont j'étais l'objet. Sortir ainsi des abîmes de l'isolement, ce fut bien là le plus extraordinaire miracle.

Dieu accomplit un miracle encore plus grand en faisant, de véritables croyants, ses enfants adoptifs :

Vous n'avez pas reçu un esprit de servitude pour être encore dans la crainte, mais vous avez reçu un esprit d'adoption par lequel nous crions : Père ! Romains 8 : 15.

Stanley raconte aussi que, malgré son immense gratitude, il se rebellait parfois contre les exigences de son père adoptif, devenu son éducateur. Elles lui paraissaient excessives, tyranniques, jusqu'à ce qu'un mouvement de repentir le ramenât à son bienfaiteur.

Nous-mêmes, revenons, repentants, à notre Père céleste. Ses exigences à notre égard n'ont en vue que notre bien.

La force de l'exemple

Le vendeur de téléphones portables était à bout d'arguments. Il n'arrivait pas à convaincre son interlocuteur sur les diverses possibilités de ce smartphone, dernier cri. L'homme en face ne semblait pas du tout intéressé. Il avait beau donner les arguments les plus séduisants, cela n'intéressait absolument pas le client potentiel. Finalement à bout d'argument, le vendeur tira ledit smartphone de sa poche, le montra au client et lui dit : « J'ai le même, et je l'utilise tout le temps ».

Le visage du client se dérida. Il sourit. Et il acheta l'appareil tout de suite.

L'exemple est le meilleur argument, n'est-ce pas vrai ? Quand quelqu'un vit ce qu'il dit, cela nous convainc bien plus que tous les discours. Et au contraire lorsque nous surprenons quelqu'un qui vit le contraire de ce qu'il dit,

cela nous déçoit terriblement. C'est la même chose pour l'Évangile. Si nous annonçons que Jésus-Christ donne la paix et la joie du cœur, et que notre expression, et notre vie en général, disent exactement le contraire, cela n'attirera pas beaucoup de monde. Si nous faisons de merveilleux discours sur la confiance en Dieu et que dès la moindre difficulté, notre visage se ferme et que nous paniquons, nous ne convaincrions pas grand monde. Si nous parlons du péché en disant que c'est mal et que quelqu'un nous surprend en train de faire le mal, cela desservira plutôt la cause de l'Évangile. Combien de fois n'avons-nous pas entendu des personnes dire : « s'il était chrétien, il ne ferait pas ça, ou il ne dirait pas, ou il ne réagirait pas comme ça ».

Si nous connaissons réellement Jésus, ne soyons pas juste des chrétiens du dimanche. Le dimanche nous portons notre masque de sainteté et à partir du lundi, nous jurons, nous paniquons, nous sommes contrariés pour un oui ou un non.

Notre témoignage n'a plus aucune valeur. Contrairement à ce que nous croyons, ceux qui nous entourent, nous voient vivre. Alors donnons le bon exemple. Laissons Christ vivre sa vie en nous. Et nos paroles auront du poids. Parce que ceux qui nous entourent, de plus en plus, verront Christ.

Nos voisins et nos collègues de travail ne liront sans doute jamais la Bible, mais en nous voyons vivre, ils pourront être interpellés. Paul n'a-t-il pas dit que nous sommes une lettre ouverte, le sceau de son apostolat ? Dieu n'a-t-il pas dit qu'Il écrirait sa Loi dans nos cœurs ? Alors par notre style de vie, soyons cette lettre ouverte. Malgré nos faiblesses et nos manquements, que ceux qui nous entourent voient Christ briller à travers nous. Alors ils seront interpellés, peut-être même nous poseront-ils des questions.

Que cet évangile soit lisible dans notre vie et que cela attire ceux qui sont encore loin du Sauveur. Seigneur, que chaque jour, je sois cette lettre ouverte, qui parle de ton amour, de ton humilité. Que ma vie t'honore, et que par ma vie, Tu puisses attirer à toi, tous ceux que tu as appelés Enseigne-moi à vivre en ton honneur, où que je sois. Jusqu'au bout du chemin, par ton pouvoir divin, que je reste dans ta main, Ô mon Sauveur !

Le Créateur a dû payer

L'Opéra de Paris, œuvre de l'architecte Charles Garnier, fut solennellement inauguré en janvier 1875, en présence de Mac-Mahon, chef du pouvoir exécutif de la France, du roi d'Espagne et d'autres personnalités.

Par malheur, dans l'affolement général, on oublia de réserver la place de l'infortuné Garnier qui, de ce fait, dut la payer cent vingt francs or. Et au marché noir, plus est !

C'était là un comble !

Être l'auteur d'un chef-d'œuvre et se trouver obligé de payer sa place pour participer à son inauguration ! Il y a bien pire. Le créateur de la terre et des cieux, qui généreusement a tout mis à la disposition des hommes, a dû payer un prix inimaginable pour les sauver, alors qu'ils se sont rendus esclaves de Satan.

Il a dû payer de la vie de son propre Fils, Jésus-Christ, pour les sauver. Nous-mêmes, en avons-nous conscience ?

Vous avez été rachetés à un grand prix, Glorifiez donc Dieu dans votre corps et votre esprit qui appartiennent à Dieu, 1 Corinthiens 6 : 20.

Le remède universel

Un malade téléphona un certain jour à son médecin.
—Docteur, je vais venir vous voir afin que vous me prescriviez exactement le même remède qu'à mon ami Dubourg.

— Impossible ! Il est diabétique, et vous vous êtes cardiaque.

— Peu importe ! Son remède, en tout cas, lui a réussi.

Il est évident qu'un médecin ne peut soigner de la même façon des patients qui sont atteints de maux différents. On n'a pas encore trouvé la panacée par laquelle on pourrait guérir toute maladie, et il est à peu près certain qu'on ne la trouvera jamais. Il est insensé de désirer un médicament qui a pu être efficace pour quelqu'un qui souffrait d'autres symptômes que l'on ressent.

Cependant, en ce qui concerne la purification de nos péchés et la guérison des maux spirituels qui en résultent, le seul remède, c'est Jésus-Christ lui-même :

Il est le seul nom par lequel nous puissions être sauvés, Actes 4 : 12.

Le Sauveur

Au cœur de l'Afrique, Livingstone rencontra des caravanes d'esclaves enchaînés les uns aux autres, qu'un marchand menait vers la côte pour les vendre. Le missionnaire frémissait d'indignation devant cet odieux

trafic, mais ne pouvait s'y opposer. Voyant un jour dans la triste colonne un homme plus pitoyable que les autres, il interpella le marchand :

—Combien veux-tu de celui-là ? Je te l'achète.

Le marché conclu, on délia le malheureux qui restait là, persuadé qu'il avait simplement changé de maître.

—Mais non, lui dit Livingstone, tu es libre, je t'ai racheté.

Alors, l'autre s'écria :

—Je veux rester avec toi, et te servir librement, puisque tu as eu pitié de moi.

Ce que Livingstone a fait pour cet esclave, Jésus l'a fait pour nous tous ; il a payé notre rachat de son sang. C'est pourquoi nous le servons, non plus dans un esprit de servitude, mais librement, par amour et par reconnaissance.

Tu as racheté pour Dieu par ton sang des hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation,
Apocalypse 5 : 8 à 10.

Il avait l'air d'un juste

Maxime Gorki, le célèbre écrivain russe, a écrit :
« Quand j'allais en Sibérie par étapes, voici ce qu'un forçat m'a raconté.

C'était un voleur et il avait avec lui toute une bande : cinq personnes. L'un d'eux déclara un jour :

—Cessons de voler, mes amis. De toute façon, ça ne mène à rien. On n'est pas heureux !

À cause de cela, ils l'étranglèrent un jour qu'il s'était endormi, après une de leurs beuveries. Le forçat faisait grand éloge de sa victime :

—J'en ai tué trois autres après sans regret. Mais celui-là, je le regrette ; c'était un bon camarade, intelligent, gai, une âme pure...

—Alors, pourquoi l'avez-vous tué ? Vous craigniez qu'il vous dénonce ?

Le forçat fut froissé.

— Non, ni pour de l'argent ni pour rien au monde, il ne nous aurait dénoncés. Mais comme ami, ce n'était plus ça. Nous sommes tous des pécheurs, et lui, il avait l'air d'un juste ; ça n'allait plus !

N'est-ce pas là ce qui explique en partie la mort de Jésus ? On l'a arrêté, condamné à mort et crucifié parce qu'« il avait l'air d'un juste ». Mieux encore, il était le seul juste, le seul qui n'ait jamais commis de péché.

Il a souffert, lui, juste, pour des injustes, 1 Pierre 3 : 18.

Les grottes de Qumran

En 1947, un jeune berger arabe, gardant son troupeau dans la région de la mer Morte, cherche une chèvre égarée. Dans les falaises proches de Qumran, il découvre l'entrée

d'une grotte. Avec beaucoup d'hésitation, il entre en rampant et trouve une grande quantité de cruches d'argile contenant chacune un rouleau de parchemin.

Aux premiers siècles, on avait ainsi caché de précieux parchemins pour les protéger des pillards et des faits de guerre.

Le jeune berger va vendre l'un de ces documents sans en connaître l'importance. Il n'imagine pas que ces documents sont forts recherchés par les savants et les érudits. Leur découverte a donné lieu à une chasse sauvage des Arabes avides d'argent et des savants avides de savoir. Ces rouleaux qui atteindront des prix considérables constituent la plus grande découverte d'écrits sacrés et sont aujourd'hui conservés sous haute protection dans la Bibliothèque de l'université de Jérusalem.

Ils contiennent, entre autres, la totalité du livre du prophète Ésaïe, et, grâce au carbone 14, on a pu établir que ce rouleau d'Ésaïe, pourtant déjà une copie, date de bien avant notre ère et est donc l'un des plus anciens jamais découverts.

Nous avons ainsi la preuve que nous avons raison de nous fier au texte de la Bible dont nous disposons.

Dieu, qui en a inspiré les auteurs, a veillé aussi à nous la faire parvenir sans altération.

Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point, a dit Jésus, Matthieu 24 : 35.

Entouré par les prières de son père

Spener, le célèbre initiateur du Piétisme allemand, qui préconisait un renouveau de la piété personnelle dans la foi luthérienne au 17ème siècle, avait un fils très doué mais terriblement dissipé.

Il semblait que toute l'affection et la sollicitude de ses parents aboutissaient à un échec. Le jeune homme tomba très gravement malade.

Il restait silencieux sur son lit, mais on pouvait s'apercevoir qu'un combat intérieur se livrait en lui. Un jour, il se redressa et s'écria :

« Les prières de mon père m'entourent comme des montagnes ! »

Si nous avons un fardeau de prière en faveur d'un être cher en vue de sa conversion, persévérons. Dieu a le pouvoir de faire en sorte que nos prières soient comme des montagnes qui entourent cet être cher, et Il nous exaucera au temps qui lui sera convenable.

Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus qui crient à lui jour et nuit et tardera-t-il à leur égard ? Je vous le dis, Il leur fera promptement justice, Luc 18 : 7-8.

Saisissez la corde

Sur les côtes du Nord, un jeune sportif recueillait les œufs des oiseaux de mer qui nichent dans les fentes des falaises abruptes. Il s'était laissé descendre au moyen d'une corde pour atteindre une corniche, mais au moment où il prenait pied, la corde lui échappa. Il réalisa en une seconde l'horreur de la situation ; loin de tout secours humain, il n'avait, comme alternative, que de mourir de faim ou de tomber dans le précipice qui était à ses pieds. Il regardait la corde qui, comme un balancier de pendule, s'approchait et s'éloignait alternativement de lui, et, avec angoisse, constatait que les oscillations devenaient de plus en plus courtes. Une pensée rapide comme l'éclair lui traversa l'esprit.

« Cette corde, se dit-il, est mon unique moyen de salut, et dans un instant, elle sera trop éloignée de moi pour que je puisse l'atteindre. C'est maintenant ou jamais ! »

Et d'un bond, il s'élança dans le vide, saisit la corde et fut sauvé.

Qui ne frémirait pas en pensant à la position de ce garçon ?

Eh bien ! Pensez à la vôtre : à vos pieds s'étend le gouffre de l'éternité dans lequel vous n'osez plonger le regard...

Le temps s'écoule... Chaque minute a sa valeur, et vous n'avez aucun secours humain à attendre. Le salut est à votre portée. La corde qui seule peut vous sauver est là. Jamais peut-être elle ne sera plus près de vous que

maintenant. Saisissez-la tout de suite : Jésus est l'unique moyen de salut.

Quand tout a été essayé

Tout accès de colère, d'irritation, de fâcherie, de brouille, de mécontente ne doit pas avoir cours chez le vrai chrétien. Et si nous y avons cédé, demandons pardon à Dieu et à la personne contre laquelle nous nous sommes irrités.

La réconciliation et la paix que Dieu veut mettre en notre cœur sont à ce prix. Comme aussi l'authenticité de notre témoignage chrétien.

Après le terrible accident du coureur finlandais Ari Vatanen en 1985, son médecin déclara que ses blessures étaient si graves, que n'importe lesquelles auraient pu lui être fatales. Il annonça à Rita, sa femme, que selon sa probabilité, Ari conserverait les facultés d'un enfant de 3 ans jusqu'à la fin de ses jours.

— Nous avons tout essayé, dit le docteur, il est humainement impossible d'en faire plus.

Dans ce cas, il n'y a plus que le médecin d'en haut pour nous venir en aide. Elle demanda à un pasteur luthérien, ami de la famille, de venir à l'hôpital et tous deux se mirent à prier au chevet du blessé. Ni Rita, ni les médecins ne purent expliquer ce qui se passa ensuite :

—Soudain, raconte la jeune femme, Ari m'a reconnue et m'a appelée par mon nom, quelques minutes plus tard il bavardait en souriant.

Plusieurs mois après, Ari confia :

—C'est agréable de gagner les rallyes mais ce n'est pas tout, maintenant, je sais qu'il existe autre chose. Je sais que le coureur a retenu la leçon que Dieu lui a donnée.

En tout cas, elle est aussi pour nous, comme Marthe dans l'Évangile, nous nous tourmentons à propos de beaucoup de choses qu'il est bien inutile d'énumérer ici tant elles sont nombreuses et variées, il n'est besoin que d'une chose : écouter la parole de Dieu d'abord pour y trouver le salut de notre âme et ensuite apprendre comment un chrétien doit se conduire sur la terre.

Un amour qui se multiplie en se partageant

De tout temps, les naïves réflexions d'enfant ont prêté à sourire, comme le prouve ce dialogue, relevé dans un journal du siècle dernier :

—Dis ! Tu m'aimes bien, papa ?

—Mais oui, chère enfant.

—Pas tant que je t'aime, pourtant.

—Et pourquoi cela ?

—Bien voilà ! Avec mon petit frère et ma petite sœur, ça te fait trois enfants à aimer, tandis que moi, je n'ai qu'un seul papa.

Et nous, aurions-nous la candeur de croire que nous aimons Dieu plus qu'il nous aime en tenant ce raisonnement simpliste : il a près de six milliards d'êtres humains à aimer, tandis que nous, nous n'avons qu'un seul Père : notre Père qui est aux cieux à aimer.

Converti en 386, Augustin (connu généralement sous le nom de Saint-Augustin) a dit : « Dieu aime chacun de nous comme s'Il n'avait que nous à aimer ».

Dieu est amour, affirme la Bible (Jean 4 : 8) et Il est amour dans toutes ses actions, même quand nous ne le comprenons pas.

La plus belle illustration qu'on puisse donner sur la terre d'un amour qui se multiplie est celui d'une mère.

« Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier », a écrit Victor Hugo. Aussi est-ce l'image que Dieu emploie pour nous donner une idée de son amour :

Comme un homme que sa mère console, ainsi je vous consolerai, dit l'Éternel, Esaïe 66 : 13.

Treize à table

Victor Hugo était invité à dîner. Un invité, malade, s'excusa au dernier moment. L'un des convives étant superstitieux, il fallut de toute urgence chercher un quatorzième convive pour ne pas être treize à table. Cela demanda un certain temps. Un des invités s'approcha de Victor Hugo :

— Savez-vous pourquoi on nous fait attendre le dîner ? grommela-t-il. Tout simplement parce qu'un imbécile superstitieux craint que nous soyons treize !

— Je sais, dit le poète : l'imbécile, c'est moi !

L'écrivain contemporain Gilbert Cesbron racontait :

« Je suis né à Paris le 13 janvier 1913. Que de 13 ! » Et il ajoutait : « Il faut choisir dans la vie : être superstitieux ou être chrétien... Je crois qu'on connaît mon choix ! »

En effet, il avait choisi d'être chrétien.

On ne peut se dire chrétien tant que l'on conserve une croyance superstitieuse si insignifiante puisse-t-elle paraître, ou si l'on s'adonne à des pratiques occultes comme l'astrologie, les horoscopes, la divination...

Ne nous laissons pas séduire par les artifices de Satan qui « *se déguise en ange de lumière* », 2 Corinthiens 11 : 14-15.

Celui qui devait venir

Le plombier avait reçu maints appels téléphoniques d'un pasteur qui lui avait demandé de venir réparer un robinet qui ne fermait plus. Il ne voulait pas se déranger pour si peu et attendait d'avoir une réparation à faire dans le même quartier.

Au bout de deux mois, il reçut une enveloppe qui contenait seulement une feuille de papier à en-tête du pasteur avec pour unique mention, celle d'une référence biblique : Matthieu 11 : 3, et la signature.

Il est facile de deviner qu'il fût particulièrement intrigué. Sans tarder, il chercha dans sa Bible le verset indiqué : Évangile de Matthieu, chapitre 11, verset 3, et il lut :
Es-tu celui qui devait venir ou devons-nous en attendre un autre ?

Le jour même, le robinet du pasteur fut réparé.

La question posée dans le verset est celle que Jean-Baptiste, emprisonné, adressa à Jésus par le moyen de ses disciples. La réponse de Jésus se fit par des actes concrets : Il guérit des malades, des infirmes, chassa des démons et démontra de la sorte qu'il était bien celui qui devait venir. Il est aussi celui qui doit revenir : « Je reviendrai », a-t-il promis. Il tiendra parole. Nous n'avons pas à en attendre un autre.

Sa venue est aussi certaine que celle de l'aurore, Jean 14 : 3
et Osée 6 : 3.

Le sermon de papa

Un pasteur, occupé à étudier, préparait son sermon pour le dimanche suivant. Il tendit le bras pour saisir un Livre sur la tablette et se rappela soudainement qu'il l'avait laissé dans une autre pièce. Sa petite fille jouait dans sa chambre. Après l'avoir appelée, celle-ci arriva en courant, empressée et ravie de pouvoir aider son papa. Il lui expliqua où se trouvait le livre désiré et la jeune enfant partit heureuse et revint un moment plus tard avec le livre. Malheureusement, le pasteur remarqua rapidement que ce n'était pas le bon. Ayant à peine regardé le livre, il le déposa sur la table et se préoccupa davantage de la figure débordante d'enthousiasme de sa petite fille dont le sourire rayonnait de tous ses feux. La serrant très fort contre son cœur, il l'embrassa et lui dit : « Merci chérie. »

Lorsqu'elle s'en fut retournée à son jeu, heureuse et satisfaite, silencieusement, il alla chercher le livre dont il avait besoin.

Je crois que j'aimerais écouter les sermons de cet homme !

On ne me nourrit pas de ces fables

Dans un cimetière parisien, il y a quelques décennies :

—Ne refusez pas, Madame, c'est ce qu'il vous faut.

—Merci. Je sais ce que c'est. J'ai déjà vu ces petits livres. C'est un outrage au bon sens.

—L'Évangile ! Un outrage au bon sens ! Vous le dites sans doute parce que vous l'avez entendu dire. Mais le jour où vous le lirez, vous vous convaincrez du contraire.

—Je me garderai bien de le lire.

—Et pourquoi, Madame ? Si justement ce petit livre vous donnait ce dont vous avez tant besoin devant...devant cette tombe que vous contemplez avec tant de douleur.

—La tombe de mon enfant, Monsieur...de mon unique enfant : six ans.

— Et si ce livre vous donnait la certitude que votre enfant vit, que Dieu l'a recueilli, qu'il peut vous être rendu un jour ?

—Ah ! Ne me parlez pas de Dieu ! S'il existait, je le haïrais.

—Pourquoi, Madame ?

—S'il existait, aurait-il laissé mourir mon enfant, tandis qu'il pouvait le guérir ?

—Tout ne finit pas à la tombe. Si vous étiez sûre de retrouver votre enfant, votre douleur n'en serait-elle pas allégée ?

—Vous me prenez pour un esprit simple ! J'appartiens au personnel enseignant de Paris ! On ne me nourrit pas de ces fables !

—Et de quoi vous nourrissez-vous, Madame ? De rien ! Vous mourez de désespoir.

—Oh ! Si je pouvais mourir, mais non. Je ne veux pas mourir. Que deviendrait mon pauvre mari ?

—Vous avez raison. Il faut vivre. Mais pour vivre, il faut espérer.

—Moi, je ne fais que désespérer.

—Croyez-moi, Madame. Lisez l'Évangile. De toute manière, ça ne vous engage à rien. Je puis même, si vous le désirez, venir le lire chez vous, avec vous et votre mari.

—Non je ne veux pas de croyant chez moi.

—Oh, Madame, je suis un homme comme tant d'autres. Mon désir est seulement de me placer sur la route de mes semblables pour les conduire à Jésus-Christ.

—Vous tenez donc à ce qu'on aille à Jésus-Christ.

—Oui, surtout les cœurs meurtris, pour qui Christ eut une immense compassion et que Lui seul peut consoler.

—Eh bien... donnez, je verrai.

Moins d'un an après. Voici ce qu'elle écrivait à son inspecteur :

« Je proteste contre l'accusation de ne pas respecter la laïcité à l'école et de m'y livrer à la propagande religieuse. Jamais je n'y parle de religion ; mais en dehors de l'école, dans mes visites aux familles, n'ai-je pas le droit de parler de l'espérance qui remplit mon cœur et m'aide à vivre,

comme autrefois je parlais de mon incrédulité et de mon désespoir ?

Si on voulait m'en empêcher, il ne me resterait qu'à me retirer de mon école que j'aime tant et de l'enseignement public que je crois avoir servi avec tout le dévouement dont je suis capable. Je ne pourrai pas me taire et ne pas dire aux mères où se trouve la consolation.

Vous, M. l'inspecteur, qui m'avez connue désolée jusqu'à ne plus pouvoir vivre et qui m'avez vue capable de reprendre ma tâche grâce à la force qui m'est venue du Christ consolateur, vous ne permettrez pas que l'on m'oblige à choisir entre ma carrière et le libre exercice de ma foi. »

La maladie quelques années plus tard, vint frapper à sa porte. Un mal subit, que soulagea, sans guérir, une opération, la condamna au repos.

Sa chambre de malade devint bientôt un vrai lieu de pèlerinage pour ses élèves.

Un jour, juste une semaine avant sa mort, elle remit à chacune un exemplaire de l'Évangile qu'elle avait eu tant de peine à accepter jadis :

« Lisez-le, leur dit-elle. Croyez à ce qu'il promet. Et si l'on vous dit que votre maîtresse est morte, vous saurez qu'elle vit, auprès de *Celui qui est la Vie, la Vie Éternelle.* »

L'Évangile, c'est une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit, Romains 1 : 16.

Voir Dieu

Un jeune homme cherchait Dieu désespérément. Il questionna à ce sujet un vieil homme sage qui vivait dans une maison construite sur la plage, non loin de chez lui:

—Homme sage, comment puis-je voir Dieu ?

Le vieil homme, dont la connaissance de Dieu était profonde et peu commune, réfléchit longuement à la question. Finalement, il répondit doucement:

—Jeune homme, je ne suis pas certain d'être en mesure de t'aider puisque mon problème est tout autre : il m'est impossible de ne pas Le voir.

Monsieur Roth

Un jour, un homme âgé frappa à la porte arrière de la maison que nous louions. Après avoir entrouvert avec précaution la porte de quelques centimètres, nous avons vite remarqué les yeux vitreux et la figure ridée et scintillante, garnie d'une barbe argentée, de notre visiteur.

Cramponné à son panier en osier qui contenait quelques légumes peu appétissants, il nous salua et nous offrit ses produits. Passablement mal à l'aise, nous avons effectué un achat rapide pour apaiser, à la fois, notre pitié et notre peur.

À notre grande déception, il revint la semaine suivante. Il se présenta alors comme M. Roth, celui qui habitait la cabane, plus loin sur la route. A mesure que nos craintes se dissipaient, nous nous sommes approchés de lui suffisamment pour comprendre que des cataractes, et non l'alcool, marbraient ses yeux. Lors de visites suivantes, il entra en traînant les pieds, chaussé de deux souliers droits mal assortis, et sortit son harmonica. Avec les yeux vitreux fixés sur une gloire future, il entrecoupait ses commentaires au sujet des légumes et de la religion, de vieux airs de musique gospel.

Lors d'une de ses visites, il s'exclama :

—Le Seigneur est tellement bon ! Ce matin, en sortant de ma cabane, j'ai trouvé un sac rempli de souliers et de vêtements sur mon porche.

—C'est merveilleux, Monsieur Roth. Nous sommes tellement heureux pour vous.

—Mais savez-vous ce qui est encore plus merveilleux ? Hier, j'ai rencontré des gens qui en avaient grandement besoin.

Une idée encore meilleure

Un industriel américain qui s'était enrichi par des spéculations plus que douteuses disait à Mark Twain :

—J'ai une idée sensationnelle. J'irai en Terre Sainte ; je monterai en haut du Mont Sinaï et là, je lirai à haute voix les dix commandements.

—J'ai une idée encore meilleure, repartit Twain. Restez donc à New-York, et, ces dix commandements, mettez-les en pratique.

Nous sommes appelés à être, non des pratiquants religieux mais des pratiquants de la parole de Dieu. C'est se bercer d'illusions que de croire qu'il suffit de la connaître, d'en réciter des passages par cœur ou même d'en comprendre le sens général.

Si nous ne la mettons pas en pratique, nous déshonorons Celui en qui nous prétendons croire. Ce ne sont pas de belles paroles que le Seigneur attend de nous, mais la mise en pratique de Sa parole.

Heureux ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la gardent ! dit Jésus Luc 11 : 28.

La porte était marquée de sang

Au cours d'une guerre cruelle et sanglante, un commandant fit en présence de ses hommes le vœu de massacrer la population entière d'une certaine ville. Bientôt des brutes assoiffées de sang furent lâchées sur la population sans défense.

Or, il advint qu'un fuyard épia un groupe de soldats, alors qu'ils pénétraient dans une maison dont ils passèrent les occupants au fil de l'épée. En sortant, l'un d'eux trempa

un chiffon dans une flaque de sang et en éclaboussa la porte, témoignant ainsi à quiconque le suivrait de ce qui s'était passé à l'intérieur.

Aussi vite que ses jambes pouvaient le porter, le fugitif courut vers une grande maison au milieu de la ville où un certain nombre de ses amis se cachaient, et, sans reprendre haleine, leur raconta ce qu'il avait vu.

Comme dans un éclair, il leur apparut ce qu'il fallait faire. Un bouc était dans la cour. On le tua immédiatement, et l'on éclaboussa la porte de son sang. À peine l'avaient-ils refermée qu'un groupe de soldats se précipita dans la rue. Quand ils arrivèrent à la porte marquée de sang, ils ne tentèrent pas d'entrer dans la maison. La mort, pensaient-ils, y était déjà entrée et avait fait son œuvre. Ainsi, tandis que tout autour d'eux le massacre continuait, ceux qui étaient à l'abri de la porte marquée de sang furent sauvés. N'y a-t-il pas là un rappel de ce qui s'est passé il y a bien longtemps ?

Quand je verrai le sang, je passerai par-dessus vous, avait dit le Seigneur Dieu à son peuple.

Oui, Christ, notre Pâque, a été sacrifié pour nous. Son sang versé a retenu l'épée du jugement divin loin de quiconque, par la foi, cherche son refuge en lui.

Trop tard

Madame Anna Braun, de Détroit, était une grand-mère âgée de soixante ans quand elle émigra d'Allemagne aux Etats-Unis. Elle pensa alors que c'était inutile pour elle de faire l'effort d'apprendre une nouvelle langue à son âge. Elle ne se doutait guère alors qu'elle aurait à passer plus de quarante ans dans son nouveau pays d'adoption. Et quand on a célébré son cent-et-unième anniversaire, tout ce qu'elle savait dire dans la langue de sa nouvelle patrie, c'était : O.K. ! (Tout va bien).

Nombre de personnes pensent être trop âgées pour se donner à Dieu, ou pour se mettre à lire et à écouter la Bible. Et pourtant, aussi longtemps qu'on peut dire : aujourd'hui, (Hébreux 3 : 13), il est encore temps de se convertir à Jésus-Christ.

J'ai connu un pasteur français qui a baptisé un homme qui venait d'entrer dans sa centième année et qui avait été guéri miraculeusement d'une fracture de la hanche.

Il n'y a que notre incrédulité qui puisse nous amener à dire : *C'est trop tard*, Hébreux 4 : 1.

Mentionné dans la Bible

Bien avant que fût supprimé l'Apartheid, au début de notre siècle, un colon hollandais de l'Afrique du Sud disait à un pauvre Hottentot qui lisait la Bible :

- Ce livre n'est pas pour les gens de ton espèce.
- Au contraire, repartit l'Africain, puisque j'y suis mentionné.
- Comment ! Il est donc parlé de toi dans ce livre ?
- Parfaitement ! Regardez donc ici :

Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs dont je suis, moi, le premier, 1Timothée 1 : 15.

Chacun doit découvrir, s'il ne l'a pas encore fait, que la Bible parle de lui à travers des versets-clés de l'Écriture :

Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé, Romains 10 : 13.

Quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais, Jean 11 : 26.

Exerçons-nous personnellement à rechercher les versets par le moyen desquels Dieu s'adresse à des gens de notre espèce.

Plus fort que la mort !

Beaucoup pensent que la Bible n'est qu'un texte très ancien qui ne parle que du passé, comme un livre d'histoire, un album souvenir. Mais en réalité, c'est une parole actuelle, vivante. 1 Timothée 3 : 16 nous dit :

Toute l'écriture a été rédigée sous l'inspiration de Dieu.

C'est pourquoi elle est utile pour nous enseigner la vérité et nous en persuader, pour nous apprendre à nous connaître et à nous convaincre de péché... (Parole Vivante)

Le témoignage qui suit, comme beaucoup d'autres, est là pour nous en convaincre. Une femme est passée très près de la mort et n'y a échappé que grâce à une Bible. Il s'agit de Brigitte May et l'histoire se passe en 1984. Brigitte est particulièrement intelligente, largement au-dessus de la moyenne. Elle est professeur de français dans un lycée parisien et se prépare à continuer des études plus poussées. Quand elle parle de sa conversion, elle dit :

« L'Esprit-Saint m'a rattrapée in extremis par le petit bout de ma queue-de-cheval que j'avais laissée sur mon crâne rasé ! »

Au lycée, le directeur accepte sa marginalité car il a compris sa détresse intérieure et le vide qui est en elle. Il voit que, comme beaucoup d'autres jeunes de son âge, elle cherche le bonheur mais dans la mauvaise direction. Brigitte suit alors des chemins dangereux. Elle a tellement soif d'amour, d'amour pur et vrai, soif d'une vie remplie et qui vaille la peine. Mais plus elle cherche et plus cette vie-là semble lui échapper. Dans son désespoir, et ne voyant aucune issue, elle décide de se suicider. Elle commence par donner tout ce qu'elle possède autour d'elle: sa chaîne hi-fi, sa voiture de sport, ses livres, ses deux chats et ses deux chiens. Mais au dernier moment, juste avant l'acte fatal, le miracle se produit : elle rencontre une jeune Libanaise qui

prépare une thèse. Elles se lient d'amitié et du coup, Brigitte lui fait part de ses intentions de se donner la mort. C'est alors que la jeune fille lui offre une Bible. Et le 26 février 1984, à 22 heures, alors qu'elle est seule, elle décide de passer à l'acte. Mais avant cela elle ouvre la Bible au hasard et tombe sur le début de l'évangile de Jean :

Et le fils s'est fait chair et il a habité parmi nous, Jean 1 : 14.

Et tout à coup, en un instant, comme l'apôtre Paul sur le chemin de Damas, elle entend Jésus Christ en personne lui dire : « Brigitte, je suis là et à partir d'aujourd'hui, tu ne me quitteras plus, je fais de toi mon enfant. »

Depuis cet instant, sa vie est remplie de joie et de bonheur, elle connaît véritablement l'amour comme elle le souhaitait. Elle vit au Liban au service de jeunes Libanais pour leur dire que Jésus est vainqueur et qu'il a anéanti le diable et la mort.

C'est dire la force de la Bible, la parole de Dieu !

Heureux celui à qui la transgression est remise, Psaume 32 : 1.

L'homme qui fut tenté

Un homme qui avait de grosses responsabilités et à qui on avait confié d'énormes sommes d'argent eut un jour la tentation d'en soustraire une partie pour son propre compte, sachant qu'il se passerait un temps très long avant qu'on puisse découvrir le vol.

Il résista à cette tentation mais éprouva le besoin de confier à quelqu'un le tourment d'esprit par lequel il était passé. Il décida donc d'aller trouver son prédécesseur dans le même emploi, et lui raconta comment la tentation lui était venue et comment il avait failli y succomber.

À sa surprise, l'homme ne le blâma pas, mais mit sa main sur son épaule comme un père : « Je sais exactement ce que vous avez ressenti, lui dit-il, je suis passé par tout cela lorsque j'occupais votre place. »

Comme il est bienfaisant de se dire que nous connaissons quelqu'un qui a été tenté en toutes choses comme nous le sommes, sans commettre de péché.

Il a souffert lui-même et [...] Il peut secourir ceux qui sont tentés, Hébreux 2 : 18.

On peut s'y fier

On demandait à Madame Einstein, l'épouse de l'illustre savant, si elle comprenait quelque chose à la relativité dont la théorie fut mise en lumière par son mari en 1905.

« Pas du tout, répondit-elle, mais je connais mon mari, et je sais qu'on peut s'y fier. »

Si on me demande si je comprends quelque chose à l'éternité comme aussi aux mystères que nous révèle au moins en partie la Bible, je ne puis guère répondre qu'en parodiant Madame Einstein :

« Pas du tout, mais je connais celui qui est le Seigneur du ciel et de la terre, et je sais qu'on peut s'y fier. »

Cependant, je n'irai pas jusqu'à souscrire à la parole prononcée par le savant Louis Pasteur à la fin de sa vie, avec son habituelle modestie :

« N'ayant pas eu le temps d'étudier l'existence de Dieu, j'ai préféré croire, tout simplement. »

À la lecture de la Bible, j'ai découvert l'amour que Dieu m'a témoigné en Jésus-Christ. Mais ce n'est pas sans une quête personnelle de la vérité que j'en suis arrivé à pouvoir affirmer avec l'apôtre Paul :

Je sais en qui j'ai cru, 2 Timothée 1 : 12.

Perdu et retrouvé

Il y a bien longtemps, une veuve élevait péniblement sa nombreuse famille et apprenait à chacun le respect de Dieu et des hommes. Elle eut beaucoup de chagrin quand son fils

Pierre se laissa entraîner par de mauvais camarades et s'enfuit à l'étranger. A son départ, sa mère le supplia d'emporter un Nouveau Testament, dans lequel elle avait inscrit son nom et son adresse. Elle lui dit :

—Si tu m'aimes, lis la Parole de Dieu, Il ne met jamais dehors celui qui vient à lui.

Après des années sans nouvelles, elle apprend enfin que le bateau dans lequel son fils s'est embarqué a fait naufrage. La douleur et l'espérance en Dieu se mêlent alors dans son cœur.

Bien plus tard, un marin frappe à sa porte, il est le bienvenu, et au cours de la conversation les souvenirs se bousculent :

—Lorsque nous avons fait naufrage sur une île, un de mes camarades est mort au bout de huit jours. Il lisait souvent un petit livre que sa mère lui avait donné. C'était sa consolation, il priait, et ne parlait que de ce livre et de sa mère. A la fin, il me l'a donné en disant :

—Prends-le, et lis-le, tu y rencontreras le Sauveur, comme moi je l'ai trouvé. Il te donnera la paix.

—Vous avez ce livre ? demande la mère. Le sortant de sa poche, il lui le montra. Quelle émotion ! Oui, c'est bien son nom et sa propre écriture. C'est bien le Nouveau Testament de son fils Pierre.

Une voix, comme venue du ciel, lui dit :

—Ton fils est vivant pour toujours.

Mon fils [...] était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé, Luc 15 : 24.

Dieu est fidèle, 1 Corinthiens 10 : 13.

Celui qui ne prie jamais

Un paysan avait été invité à un banquet en présence de personnes très distinguées. Avant le début du repas, personne ne manifesta l'intention de remercier Dieu. Seul, le paysan ferma les yeux et rendit grâce en silence. Très sûr de lui, un citadin le prit à partie avec ironie.

—Mon ami, chez vous, à la campagne, vous avez sûrement tous gardé l'habitude de prier.

—Non, répondit le paysan ; je ne puis dire cela.

—Ah ! dit l'autre d'un ton goguenard, sans doute les vieux et les retardés.

—Non, voyez-vous. Dans mon étable, j'ai une truie et sept porcelets : eh bien ! Ils ne prient pas. Mais le bétail mis à part, chacun, chez nous, remercie Dieu tout naturellement pour la nourriture et la boisson.

Inutile de dire que le citadin en eut la bouche fermée.

Parlant de la nourriture, l'apôtre Paul dit :

Tout ce que Dieu a créé est bon, et rien n'est à rejeter si on le prend avec actions de grâces, en remerciant le Seigneur, 1 Timothée 4 : 4.

La main de la charité. Alexandre le Grand

Un peintre de l'Antiquité ayant été chargé de faire un portrait très ressemblant d'Alexandre le Grand se trouva dans un cruel embarras.

Pendant une de ses guerres, Alexandre avait reçu au front un coup d'épée et en avait conservé une longue cicatrice.

L'artiste se dit : « Si je représente la cicatrice, j'offenserai les admirateurs du monarque ; si je l'ometts, la ressemblance ne sera plus exacte. Que faut-il faire ? »

Il imagina finalement une heureuse solution et représenta le grand roi, le front appuyé sur sa main, cachant ainsi la cicatrice.

Ne devrions-nous pas nous représenter ainsi les uns les autres, en posant la main de la charité sur les cicatrices, au lieu d'en faire ressortir toute la profondeur ?

Il couvrira une multitude de péchés, Jacques 5 : 20.

Ce n'est pas un canard !

Savez-vous pourquoi on dit d'une nouvelle, fausse ou invraisemblable qu'il s'agit là d'un « canard » ? Voici bien

des années, pour renchérir sur les nouvelles parfois ridicules que lui apportaient chaque matin les journaux français, un journaliste belge publia une expérience intéressante qu'il venait de faire pour montrer l'étonnante voracité des canards.

Vingt de ces volatiles étant réunis, on hacha l'un d'entre eux avec ses plumes ; on le servit aux autres qui le dévorèrent gloutonnement.

On tua le deuxième qui eut le même sort, puis le troisième, et ainsi de suite tous les canards, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus qu'un seul : il se trouva ainsi avoir dévoré les dix-neuf autres, dans un temps très court.

Cette galéjade belge, racontée avec vivacité et humour, eut un succès que l'auteur était loin d'attendre. Elle fut rapportée dans tous les journaux d'Europe et d'Amérique. On en rit beaucoup, et le mot « canard » subsiste pour désigner des nouvelles douteuses ou invraisemblables qu'on offre chaque jour à la curiosité des lecteurs.

Au risque de paraître irrévérencieux, je dois dire que si cette appellation « canard » avait existé au temps des Évangiles, c'est ainsi qu'aurait été désignée par les apôtres éberlués la nouvelle de la résurrection du Christ. Mais vite, leurs doutes se changèrent en certitude.

Ils purent dire :

Le Seigneur est réellement ressuscité, Luc 24 : 34.

C'est là le message authentique de Pâques. Alors s'accomplit aussi la promesse que leur avait faite Jésus :

Parce que je vis, vous vivrez aussi, Jean 14 : 19.

Courage, je viens bientôt

En Belgique, vers 1900, dans une mine de charbon, quarante mineurs furent ensevelis à six cents mètres sous terre. Le plafond de la galerie principale s'étant effondré, toute délivrance paraissait impossible. Les lampes s'éteignaient les unes après les autres. Effrayés par le spectre de la mort, les emmurés commencèrent à jurer, à maudire Dieu et se quereller pour un croûton de pain.

Mais un galibot, un jeune apprenti, plus entêté et plus agile que les autres, partit à tâtons. Il chercha un trou d'aération, long tuyau vertical trop étroit pour laisser passer un homme. Il rampa, s'écorcha les genoux, s'égara, s'arrêta, repartit. Et il arriva à un endroit qu'il supposa être le bon. Il appella en direction d'en-haut, cria, pria... et attendit.

Le miracle se produisit. La voix de l'ingénieur lui parvint : « Courage ! dit la voix. J'ai envoyé une équipe de sauvetage pour vous tracer une route. Ce sera long, mais : courage ! Je viens bientôt. J'arriverai à temps. Ne désespérez pas ! »

Après des heures d'effort, le galibot rejoignit ses camarades et leur transmit le message « Courage : je viens bientôt ! »

Mais quelle déception ! Tous se moquèrent de lui. C'est la faim qui les rendait fous.

Quand l'ingénieur réussit enfin à se trouver un passage, il se trouva au milieu de cadavres. Seul le jeune galibot et trois de ses camarades qui avaient été soutenus par ses paroles étaient demeurés en vie...

Jésus, dans ce monde où toutes les valeurs s'effondrent et où tant de gens sont comme emmurés, dit à tous ceux qui veulent bien espérer en lui : courage ! Je viens bientôt.

Il veut intervenir en leur faveur, les sauver de toute détresse, quelle qu'elle soit, maintenant.

La toute dernière parole qu'il nous adresse dans la Bible c'est qu'il va venir prendre avec lui pour les introduire dans le Ciel, tous ceux qui se préparent en vue de son retour (Apocalypse 22 : 12 et 20).

L'enchère finale

Le Baron X était un homme extrêmement riche. Il avait un seul fils. Il l'aimait par-dessus tout. Ce garçon était le centre de toutes les préoccupations de la famille. Le jeune homme grandit entouré d'amour, et extrêmement gâté par sa famille et par la vie en général.

A l'adolescence, sa mère mourut des suites d'une longue maladie. Le père resta seul avec le fils. X pleura sa femme, mais à partir de là il se donna entièrement à son rôle de père. Malheureusement, le fils tomba gravement malade et mourut aussi. Il avait à peine dix-huit ans. Le Baron s'enrichit extrêmement parce que ses biens fonciers prirent énormément de valeur. Le Baron X était un grand connaisseur d'art, et lors de ses nombreux voyages, grâce à ses gains dans l'immobilier, il avait acquis de grandes quantités d'œuvres d'art.

Des années après, le Baron X, mourut à son tour, il avait atteint un âge avancé. Mais avant de mourir, il avait soigneusement rédigé son testament. Il avait donné des instructions très précises. Il voulait que ses œuvres d'art soient vendues aux enchères. Les enchères devaient être organisées dans la grande salle de réception de son château. Beaucoup était intéressés par cette enchère. La collection du Baron était connue dans toute l'Angleterre. Il y en avait pour tous les goûts : des livres, des peintures de la Renaissance italienne, des vases de grands orfèvres. Le montant des œuvres était évalué à des milliards de livres. Le jour des enchères, des hommes et des femmes se pressaient de toute l'Angleterre. Le conservateur du prestigieux British Museum avait fait le déplacement.

Les œuvres d'arts étaient exposées dans tous les salons. Une décoratrice était spécialement venue de Londres pour présenter les œuvres d'art de la meilleure manière que ce

soit. Parmi elles se trouvait une jolie peinture, certes, mais pas très significative. C'était une petite aquarelle peinte par un petit artiste local. C'était le portrait du fils bien-aimé du Baron X.

Au moment de l'enchère, le commissaire-priseur frappa le marteau. Le silence se fit dans la salle. L'avocat lut l'extrait du testament. Le Baron X avait précisé que la première œuvre à être présentée devait être le portrait du fils bien-aimé.

Personne ne regarda l'œuvre. Bien sûr tout le monde attendait avec impatience le reste des enchères. L'excitation était à son comble. Pourtant un vieux serviteur se leva. Il avait connu le fils, il l'avait aimé et servi. Et pour ces raisons il acheta la peinture pour moins d'une livre.

A la surprise générale, le commissaire-priseur arrêta l'enchère. Il demanda à l'avocat de lire un autre extrait du testament. Un grand silence régna dans la salle. L'avocat lut :

« Quiconque achètera la peinture de mon fils recevra toute ma collection. »

L'amour en pratique ou le voleur de planches

Il y a plusieurs années, après avoir assisté à une réunion très éloignée de notre maison, je rentrai chez moi : c'était

bientôt le matin. Nous avions alors une entreprise en bâtiment et des tas de planches se trouvaient empilés dans la cour. Ce matin-là, je vis, en arrivant à la maison, trois hommes en train de charger des planches sur une charrette.

Ah ! Mon cœur fit un bond, car j'y tenais, à mes planches ! Avant de m'approcher, je demandai à Dieu de me remplir de Son amour : je ne voulais pas toujours prêcher sur l'amour mais le mettre en pratique ; je me dirigeai donc vers les voleurs et leur demandai si je pouvais les aider à charger.

Ils acceptèrent en me déclarant que, les propriétaires étant chrétiens, il n'y avait pas à se gêner. La charrette fut vite remplie et ils m'assurèrent qu'ils en avaient suffisamment, mais je leur remis encore sept de mes belles planches. Après quoi, voyant qu'ils avaient chaud, je leur demandai s'ils acceptaient de boire du cidre, car je savais où on le tenait, leur dis-je. Je revins donc avec une bouteille et des verres.

Voyant cela, ils ne purent s'empêcher d'ajouter :

« Tu es un rude coquin de savoir même où est le cidre ! »

Alors, je leur expliquai que le propriétaire des planches, c'était moi, que j'habitais cette maison et qu'il me serait facile de les dénoncer à la police mais que je ne le ferai pas car le Seigneur avait changé mon cœur. Dès qu'ils m'entendirent, ils se mirent à trembler...

Je leur parlai de Jésus, de la repentance et du pardon des péchés. Puis, ils partirent à vive allure. Je les avais invités aux réunions que nous avons toutes les semaines dans notre maison, mais je ne les vis jamais. Ce n'est que seize ans après cet événement que l'un des voleurs se convertit.

Une âme ne vaut-elle pas plus que quelques planches ? Nous voudrions parfois que les cœurs se donnent à Dieu immédiatement et trop souvent nous croyons que notre travail est vain, si nous ne voyons pas de résultats. Mais le Seigneur travaille : ce qu'il faut, c'est rester fidèle en toutes circonstances.

La parole de Dieu nous dit : *Ne crains pas ce que tu vas souffrir*, Apocalypse 2 : 10.

Une semence dans la boue

Un jardinier plaça la semence d'un lis dans un trou boueux. Perdre une semence si précieuse ! Que peut-on espérer d'une boue sale, gluante ?

Mais le jardinier savait ce qu'il faisait ; il attendit patiemment et, un jour, du vilain trou boueux, une tendre pousse verte s'élança, se transforma en tige qui se mit à porter des feuilles et des boutons. Puis, un matin le bouton s'ouvrit et une magnifique fleur de lis apparut. La pureté et la blancheur de cette fleur provenaient de la minuscule

semence placée en terre. Les caractéristiques du lis avaient été ainsi cachées dans la boue.

Il en est de même de la semence que le Seigneur a jetée dans notre cœur souillé par le péché. Sa parole a germé, grandi et le sang du Sauveur a apporté la pureté en purifiant notre vie. Je pense aussi à tous ceux qui cherchent à évangéliser des personnes qui, plus que d'autres encore, se sont enfoncées dans la boue du péché.

Qu'ils persévèrent et ne se découragent pas ! S'ils prient et se tiennent dans la foi devant le Seigneur, la semence germera et produira son fruit, Galates 6 : 9.

Devenir un autre homme

Cette fois-ci, ma décision est prise.

— À partir d'aujourd'hui, je ne boirai plus. Je serai un autre homme, dit Gontrand à sa femme, de façon péremptoire.

Elle prend note. Seulement, le soir même, Gontrand rentre, comme d'habitude, en titubant légèrement.

— Et alors, lui dit sa femme, tes bonnes intentions ? Tu voulais devenir un autre homme.

— Pas de chance, répond Gontrand ; l'autre homme lui aussi, il aime boire !

Ce ne sont pas nos bonnes intentions ou nos solennelles déclarations qui peuvent nous libérer de nos passions, de nos travers. Il nous faut bien reconnaître que nous ne pouvons aucunement nous en délivrer par nous-mêmes. Le seul moyen pour devenir un homme nouveau, Jésus l'a indiqué :

Il faut que vous naissiez de nouveau, Jean 3 : 7.

Et cela ne concerne pas seulement les ivrognes, mais tout homme, toute femme qui se reconnaît coupable et misérable devant Dieu, incapable par soi-même de faire le bien et entraîné sans cesse dans l'engrenage du péché.

Il suffit d'avouer à Dieu notre misère et de recevoir la vie nouvelle qu'il nous donne en Jésus-Christ, par le Saint-Esprit.

Éveiller les besoins

Le pasteur Bernard de Perrot eut l'occasion de rencontrer Hudson Taylor, le vaillant missionnaire de la Chine, lors d'un voyage en Ecosse, et le questionna :

— Les païens que vous rencontrez, ont-ils soif de l'Évangile ? Cherchent-ils le pardon ?

— Non, lui répondit Taylor. Ils n'ont pas conscience de leurs besoins. C'est à nous qu'il appartient de les éveiller, avant de les satisfaire.

Tout témoin de Christ doit être, lui aussi, un « éveilleur » des besoins spirituels des personnes qu'il rencontre ou de celles qui l'approchent.

Vous êtes le sel de la terre, dit Jésus Matthieu 5 : 13

L'une des caractéristiques du sel, c'est de donner soif !

Prions Dieu pour qu'il envoie des missionnaires en terres lointaines et qu'il les aide à éveiller les besoins spirituels de leurs habitants.

L'artiste

Lorsque Léonard de Vinci eut terminé son immortel tableau, La dernière scène, il s'enquit de l'opinion de l'un de ses amis. Ce dernier fit l'éloge du chef-d'œuvre et surtout de la coupe de vin placée près de la main du Seigneur. Alors Léonard décida de masquer la coupe: « Rien ne devrait distraire l'attention de quiconque, portée au Seigneur. »

Je veux être son ami

Lincoln, l'inoubliable président des États-Unis, recevait journellement d'innombrables pétitions de soldats qui avaient enfreint la discipline d'une manière ou d'une autre, et chaque pétition était accompagnée de lettres de gens plus

ou moins influents. Un jour, une pétition fut reçue sans aucune lettre à l'appui.

—Alors, dit Lincoln, cet homme n'aurait pas d'amis influents ?

—Il ne le semble pas, en effet, Monsieur le Président.

— Eh bien ! Je veux être son ami.

Réplique magnanime, qui valut à l'auteur de cette dernière pétition la grâce présidentielle !

Jésus est venu pour devenir l'ami de tous les solitaires, les exclus, les malades, les victimes de rejet. Il ne veut rien de moins que de devenir aussi l'ami de chacun de nous, quel que soit notre passé déplorable ou quel que soit notre sentiment d'indignité, quelles que soient les circonstances par lesquelles nous passons. Mais cette amitié appelle la réciprocité. Aimons-le à notre tour, obéissons à ce qu'il nous ordonne. Aimons aussi ceux qu'il aime.

Voici son commandement :

Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande, Jean 15 : 12 à 14.

Comment s'appelait le bon samaritain

Par une nuit froide d'hiver, le pasteur Oberlin avait été recueilli tout transi dans la voiture d'un charretier compatissant. Avant de le quitter, le pasteur plein de reconnaissance voulut lui demander son nom, avec l'intention de lui faire parvenir un petit cadeau.

—Connaissez-vous le nom du Bon Samaritain ? lui répondit le paysan.

—Non, non...

—Si Dieu n'a pas voulu vous l'apprendre, il n'est pas non plus nécessaire de connaître le mien.

Que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta main droite, Matthieu 6 : 3.

Savoir s'en servir

Le parapluie venait d'être inventé. Un homme aisé avait lu dans le journal une réclame vantant les mérites de cet objet encore rare et inusité jusqu'alors, capable de protéger de la pluie. Par lettre, il passa commande à un magasin et reçut le lendemain, un long paquet bien ficelé qu'il s'empressa d'ouvrir. Il faisait justement un temps incertain ce jour-là. Aussi se hâta-t-il de sortir fièrement avec son parapluie bien enroulé dans son fourreau de soie. Quand la pluie commença à tomber, il le serra sous son bras en se disant : « Je n'ai rien à craindre : ce parapluie va m'empêcher de me mouiller. »

Hélas ! Il fut bien déçu : le soi-disant objet magique ne fit pas le moindre effet. Il alla se plaindre au magasin et cria son indignation au vendeur, lequel ne put réprimer un éclat de rire : il se saisit du parapluie de son client, le fit sortir de son fourreau, l'ouvrit et expliqua qu'il ne suffisait pas de posséder un parapluie. Encore fallait-il s'en servir de la bonne façon...

Il ne manque pas de personnes qui nous disent : « J'ai la foi, mais les épreuves me tombent dessus et je ne sais comment faire. »

Il ne suffit pas d'avoir la foi. Il faut savoir en faire bon usage. Il est nécessaire de la fonder sur la Parole de Dieu et sur l'œuvre accomplie par Jésus pour nous sur la croix : *Par lui, vous croyez en Dieu, qui l'a ressuscité des morts et lui a donné la gloire, en sorte que votre foi et votre espérance reposent sur Dieu, 1 Pierre 1 : 21.*

Ennemis changés en amis

Aux temps anciens, un empereur chinois, ayant appris qu'une insurrection avait éclaté dans ses provinces, ordonna à ses officiers de le suivre afin de réduire les rebelles au silence. À son arrivée, les insurgés se soumièrent immédiatement. Tous les grands de l'empire et tout le peuple s'attendaient à ce que l'empereur exerçât un jugement exemplaire. À la surprise de tous, il traita les

prisonniers avec la plus grande bonté. Le premier ministre s'en offusqua et dit à l'empereur :

—C'est ainsi que vous tenez parole. Vous aviez promis de les détruire, et maintenant, vous leur pardonnez !

—En effet, répondit le souverain, j'avais dit que je détruirais mes ennemis, et j'ai accompli mes promesses puisque je n'ai plus d'ennemis, étant donné que j'en ai fait des amis.

Il avait utilisé la bonne méthode pour être libéré d'un climat continu d'hostilité et de haine. N'est-ce pas aussi ce que Jésus a voulu dire à l'égard de ceux qui croiraient en lui :

Mais moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent, Matthieu 5 : 44.

Rien d'impossible

Quelqu'un a dit qu'il y avait généralement trois stades dans l'œuvre du Seigneur : « Impossible. Difficile. Accompli ».

Le fondateur de l'Armée du Salut, William Booth, déclara : « Dieu affectionne d'un amour tout particulier l'homme qui a une passion pour l'impossible. »

On demandait un jour à Goethe, le grand écrivain allemand :

—Quels sont les hommes qui ont votre sympathie ?

—J'aime avant tout, répondit-il, ceux qui ne désirent que l'impossible.

Nous avons souvent établi dans nos pensées deux catégories : l'impossible et le possible, et nous nous sommes bornés à demander au Seigneur ce qui nous apparaissait possible. Nous avons ainsi mis des bornes au Saint d'Israël, comme jadis les Israélites, Psaume 78 : 41 dans une version ancienne.

Jésus dit : *Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne, transporte-toi d'ici là, et elle se transporterait. Rien ne vous serait impossible, Matthieu 17 : 20.*

Geste d'amour

Un petit garçon avait passé une journée passionnante au centre de loisirs avec ses camarades et il se réjouissait à l'avance de retrouver son papa qui devait venir le chercher en voiture après son travail: il avait tant de choses à lui raconter qu'il se demandait par où il allait commencer...A peine installé dans la voiture il se lança dans un :

—Tu sais, papa, c'était génial ! Il faut que je dise tout ce qui s'est passé, tu vas vraiment trouver ça très bien !

Mais le papa, après avoir écouté quelques phrases d'une oreille distraite, repensa à sa journée de travail, alluma la

radio pour écouter les dernières informations, puis son téléphone portable sonna, bref, il expliqua à l'enfant très déçu qu'il écouterait la suite à la maison.

Hélas ! À la maison, ses grands frères monopolisèrent l'attention du papa; le volume de leur voix couvrant la sienne, l'enfant se dit qu'ils avaient sûrement des choses bien plus importantes à raconter. Au dîner, il fit une dernière tentative, mais cette fois le papa fut accaparé par la maman qui voulait lui parler de la machine à laver qui était tombée en panne, et ainsi de suite...L'heure du coucher arriva.

Comme chaque soir son papa vint lui souhaiter une bonne nuit et l'embrasser. Quelle ne fut pas sa perplexité en entendant son fils lui dire d'une petite voix inquiète:

—Est-ce que tu m'aimes vraiment, même si tu ne prends pas le temps de m'écouter lorsque j'ai envie de te parler?

Nous aussi, à l'image de ce père, avons-nous tellement de mal à écouter notre père Céleste qui désire nous parler et nous conduire ?

Peur de vous coucher ?

En juin 1936, le célèbre explorateur Charcot préparait une nouvelle expédition vers l'Islande et le Groenland. Il devait porter un matériel scientifique à l'expédition Paul-Emile Victor qui hivernait cent kilomètres plus au Nord :

—Mon bateau se fait vieux, et moi aussi, se plaignait-il en gémissant ! Nous sommes fatigués : c'est notre dernier voyage.

Ce devait être le dernier, en effet. Peut-être, espérait-il ne pas revenir ? Une dame lui dit naïvement, peu avant son départ :

—N'avez-vous pas peur, sur la mer. Commandant ?

—Pardon, Madame. Où votre père est-il mort ? Oh ! Dans son lit. Et votre grand-père ?

—Lui aussi, commandant !

—Et vous n'avez pas peur quand vous allez vous coucher ?

Elle n'avait jamais pensé à cela. On n'entreprendrait jamais rien si l'on réfléchissait à tous les risques que l'on peut encourir. On ne prendrait jamais la voiture, le train, l'avion, et encore moins la moto, le vélo qui ne présentent aucune protection, ou alors, on vivrait continuellement dans la peur, ce qui serait invivable.

La Bible dit :

Dieu a départi à chacun une mesure de foi, Romains 12 : 3.

À chacun de nous d'en faire le meilleur usage, en plaçant toute notre confiance en Jésus-Christ, le garant de notre vie.

Chercheurs de diamants

Le missionnaire François Coillard se trouvait un jour dans les mines de diamant de Kimberley, en Afrique du Sud. On lui faisait admirer les machines, les installations, et surtout les diamants découverts.

L'un des directeurs de la mine, sachant que Coillard allait s'enfoncer dans le désert africain pour y découvrir une tribu non-civilisée et pour l'évangéliser au prix de souffrances prévisibles, lui dit, avec un sourire narquois :

—Un homme comme vous, intelligent et bien doué, qui va chez les « sauvages » alors qu'il pourrait gagner sa vie dans ce pays-ci ! Regardez ces diamants. Cela ne vous fait-il pas réfléchir ?

Coillard lui fit cette réponse, à la fois simple et magnifique :

—Je cherche des diamants noirs pour la couronne de mon Roi.

Il voulait faire comprendre qu'il désirait le salut des membres de cette tribu pour que le règne de Christ s'étende au milieu d'eux.

Dieu a dit : *Si vous écoutez ma voix et si vous gardez mon alliance, vous m'appartiendrez entre tous les peuples, car toute la terre est à moi*, Exode 19 : 5.

Dieu a besoin de « chercheurs de diamants » pour les peuples qui ne sont pas encore touchés par l'Évangile.

La vie commence à quatre-vingts ans

J'ai de bonnes nouvelles pour vous. Les quatre-vingts premières années sont les plus difficiles, les quatre-vingts suivantes ne constituent qu'une succession rapide de célébrations d'anniversaires.

Dès que vous atteignez quatre-vingts ans, tous s'empressent de vous aider à transporter vos bagages et à monter l'escalier. Si vous oubliez votre nom ou celui de quelqu'un d'autre, un rendez-vous ou votre propre numéro de téléphone, promettez d'être à trois endroits différents à la même heure ou oubliez le nombre de vos petits-enfants, il vous suffit de mentionner votre âge.

Il est préférable d'avoir quatre-vingts ans et non soixante-dix. À soixante-dix ans, vous soulevez le rire de tous, pour tout et pour rien. À quatre-vingts ans, vous êtes toujours excusé quoi que vous fassiez. Vous agissez un peu bêtement ? On fait état d'un retour à l'enfance. De toute façon, tous cherchent quelques signes avant-coureurs d'un ralentissement cérébral.

Avoir soixante-dix ans est tout à fait désagréable. À cet âge, tous s'attendent à ce que vous les quittiez pour la Floride afin de ne pas vous entendre vous plaindre de votre arthrite. Pendant ce temps, vous demandez à tout le monde de cesser de marmonner parce que vous ne parvenez plus à les comprendre. À vrai dire, vous ne pouvez compter que sur 50 pour 100 environ de votre ouïe.

Si vous survivez, jusqu'à quatre-vingts ans, tous seront étonnés de vous voir atteindre un tel plateau. Cet exploit vous attirera, à lui seul, leur respect. En fait, ils semblent même surpris de vous voir marcher avec fermeté et parler avec lucidité.

Alors, s'il vous plaît, essayez de vivre jusqu'à quatre-vingts ans. Vous jouerez alors des meilleurs moments que la vie peut offrir. Les gens vous pardonneront tout ! Vous voulez mon avis? La vie commence à quatre-vingts ans !

John Wesley

Vous connaissez sans doute John Wesley. Né le 17 juin 1703, John Wesley est le quinzième enfant du révérend Samuel Wesley, recteur de la paroisse anglicane en Angleterre, et Suzanna Wesley, une mère pieuse, mais exigeante. Ses deux parents venaient de familles non conformistes (c'est-à-dire ayant rompu avec l'Église d'Angleterre). En 1720, il s'inscrit à l'Université d'Oxford, où il refuse de suivre la vie de fête des étudiants. Il forme le « Club des Saints » (Holy Club) avec d'autres étudiants, dont son frère Charles, pour prier à des moments précis dans la journée, ce qui leur a valu le qualificatif de méthodistes, « à cause de la régularité et l'esprit de

méthode » apportés par ses membres dans leurs pratiques religieuses. Diplômé en 1724, il est ordonné prêtre anglican en 1728

Influencé par les Frères Moraves et le Mouvement du Réveil, Wesley vit, en 1738, une expérience de conversion. Annonçant la Bonne Nouvelle du salut offert à tous les hommes, par la foi, il rencontre bientôt une vive opposition de la part de l'Église établie.

Il préconisait une expérience personnelle avec Dieu. Sa préoccupation sociale chrétienne a démarré en visitant les mines de charbon et en écrivant des traités de médecine populaire.

Sa théologie se retrouve dans ses sermons, au nombre de 100.

Wesley s'entoure de prédicateurs laïcs. Il n'hésite pas à sillonner la Grande-Bretagne, préparant ses sermons, lisant et écrivant à cheval – pour aller à la rencontre de ses paroissiens. Prédicateur infatigable, il parcourt plus de 400 000 km, la plupart du temps à cheval, et prononce plus de 40 000 sermons.

« Le monde est ma paroisse », déclara-t-il.

Il contribua à la création d'écoles et d'organismes sociaux pour lutter contre l'ignorance et la pauvreté, il sera l'un des premiers à s'élever contre l'esclavage.

À sa mort, en 1791, on comptait environ 70 000 méthodistes en Grande-Bretagne et 60 000 aux États-Unis.

Voici une de ses aventures qui a marqué sa vie :

John Wesley Le tison

A minuit, le ciel était illuminé par le reflet sombre des flammes qui dévoraient avec voracité la maison du pasteur Samuel Wesley. Dans la rue, les gens criaient : au feu ! Au feu ! Cependant, à l'intérieur, la famille du pasteur continuait à dormir tranquillement, jusqu'à ce que quelques décombres en flammes tombent sur le lit de Betty, l'une des filles du pasteur. L'enfant se réveilla en sursaut et courut vers la chambre de son père. Sans rien pouvoir sauver des flammes, la famille dut sortir de la maison en vêtements de nuit, par une température glaciale.

La gouvernante, éveillée par l'alerte, sortit rapidement de son berceau le plus jeune des enfants, Charles. Elle appela les autres, insistant pour qu'ils la suivent et descendit les escaliers; mais John, qui n'avait que cinq ans et demi, continua à dormir.

A trois reprises, la mère, Susan Wesley, qui était malade, tenta en vain de monter les escaliers. Le père essaya deux fois, sans y parvenir, de traverser les flammes en courant. Conscient du danger imminent, il rassembla toute sa famille dans le jardin et tous s'agenouillèrent pour supplier Dieu de sauver John resté prisonnier de l'incendie.

Pendant que la famille priait dans le jardin, John se réveilla et après avoir essayé en vain de descendre par les

escaliers, il grimpa sur une malle qui se trouvait devant une fenêtre, où l'un des voisins l'aperçut. Celui-ci appela d'autres personnes et ils décidèrent de faire la courte échelle pour atteindre l'enfant.

C'est ainsi que John échappa à la mort dans la maison en flammes, sauvé à peine quelques instants avant que le toit ne s'effondre avec fracas.

Les courageux voisins qui l'avaient sauvé, amenèrent le petit garçon à son père : « Venez, mes amis, s'écria Samuel Wesley en recevant son fils dans ses bras, mettons-nous à genoux et rendons grâce à Dieu! Il m'a rendu mes huit enfants; laissez la maison brûler; j'ai assez de richesses. Un quart d'heure plus tard, la maison, les livres, les documents et les meubles avaient disparu. »

Un tison arraché du feu, Zacharie 3 : 2.

Un mot à exclure de notre vocabulaire ?

À son retour de Crimée où il commandait les troupes françaises, Canrobert reçut le bâton de maréchal. Il se distingua plus tard à Saint-Privat-La-Montagne, près de Metz en 1870. Un soir de création d'une pièce de théâtre à la Comédie-Française, en voulant présenter ses hommages à la troupe, il s'étonna de l'impression de malaise qui régnait là.

—Qu'avez-vous donc, tous ? demanda-t-il.

—C'est une première, lui répondit l'actrice Madeleine Brohan, et nous avons peur, mes partenaires et moi. C'est ainsi à toute nouvelle création.

—Peur ? interrogea le maréchal. Qu'est-ce que c'est que cela ?

—Oh ! s'exclama l'actrice, veuillez excuser, Monsieur le Maréchal, ce mot est inconnu de vous.

Appelant un huissier, elle lui commanda :

—Picard, un dictionnaire pour Monsieur le Maréchal !

Avec finesse, elle laissait entendre ainsi qu'un homme de guerre devait ignorer tout sentiment de peur.

Il devrait en être ainsi pour tout véritable croyant. À l'exception de la crainte de déplaire au Seigneur, il devrait ignorer la peur.

Comme David qui affirmait :

L'Éternel est ma lumière et mon salut. De qui aurai-je crainte. L'Éternel est le soutien de ma vie. De qui aurai-je peur ? Psaume 27 : 1.

Le Jongleur

Voici l'histoire d'un garçon qui depuis tout petit se passionna pour le football.

A l'adolescence, il décida de quitter son pays, la Lituanie, pour étudier en France et pratiquer le football au Centre de Formation d'Auxerre. Après des années

d'entraînements, il devint un joueur hors pair que beaucoup de club désiraient racheter.

La fin de son contrat arrivant, il songea à retourner dans son pays. Avec une partie de ses finances il acheta son billet, finança son installation, et avec tout le reste, il voulut matérialiser toutes ces années. Il demanda à un bijoutier de lui confectionner un ballon de football avec des diamants.

Le jour de son départ, une fois dans l'avion, tous voulaient s'approcher de lui, les hôteses, les passagers. Il raconta toutes ces années d'entraînement et ne put s'empêcher de leur montrer son petit bijou, ce fameux ballon en diamant.

Enfin un peu de répit, l'avion décolla. Tout au long du vol, il se déplaça pour saluer les uns les autres et pris un temps pour se reposer. Ah ! Quel moment de gloire.

La fin du voyage approcha, l'avion atterrit à l'aéroport international de Vilnius, il récupéra ses bagages et direction la maison. Arrivé chez lui à Ignalina, il déballa tous ses bagages, cartons, mais il ne retrouva pas son précieux ballon fait de diamants, il l'avait oublié dans le coffre à bagages mais trop tard l'avion était reparti pour une nouvelle destination...

Regardons ce que nous dit la Parole de Dieu :

Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où la teigne et la rouille détruisent, et où les voleurs percent et

dérobent. Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, là où la teigne et la rouille ne détruisent point, où les voleurs ne percent ni ne dérobent.

Car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur, Matthieu 6 : 19-21.

Ne te vante pas du lendemain, car tu ne sais pas ce qu'un jour peut enfanter, Proverbes 27 : 1.

Vous qui ne savez pas ce qui arrivera demain! Car, qu'est-ce que votre vie ? Vous êtes une vapeur qui paraît pour un peu de temps, et qui ensuite disparaît, Jacques 4 : 14.

Soldes suspects

Un beau matin, un Anglais, Andrew Greewald, se tenait dans la rue principale de Birmingham, offrant aux passants des billets de dix livres pour le prix avantageux d'un seul. Au bout d'un quart d'heure, il n'avait vendu qu'un seul billet...mais il avait montré la méfiance innée de ses compatriotes, et, du même coup, gagné un pari de cent livres. Il aurait été pourtant avantageux de profiter de son offre. Mais de tels soldes apparaissent évidemment suspects.

Dieu fait une offre encore plus sensationnelle, mais qui donne toutes les garanties de sérieux. Elle ne peut être mise en doute quand on sait qu'elle constitue le comble de la générosité, du désintéressement et de l'amour. Il offre le

pardon et la vie éternelle à qui en manifeste le désir. C'est gratuit ; pas même une livre, ni cinq centimes à dépenser :

Vous tous qui avez soif, venez aux eaux, dit-il. Même celui qui n'a pas d'argent.

Venez, achetez et mangez : venez sans argent, sans rien payer, Esaïe 55 : 1.

Rares, tout au moins, en nos pays d'Occident, sont ceux qui répondent à son offre. L'avez-vous fait ?

Ne voulez-vous pas le faire ?

Générosité hors du commun

Pasteur venait de découvrir le vaccin contre la rage et ses premières guérisons firent grand bruit.

Un matin, il sonna chez Madame Boucicaut (qui, avec son mari, fonda le grand magasin « le Bon Marché » à Paris). Il lui expliqua timidement, gauchement, qu'il voudrait fonder un institut où le vaccin serait préparé en grande quantité. Il n'avait pas un sou. L'Etat ne voulait rien savoir.

—Je suis forcé de mendier. La moindre aumône...

—Un instant, Monsieur, dit Mme Boucicaut.

Elle signa un chèque et le remit à son « quémendeur ». Pasteur jeta un regard : ses yeux s'emplirent de larmes. Il

n'avait plus de voix pour remercier la vieille dame. Le chèque était d'un million de francs d'alors. Une somme considérable !

Cette libéralité permit, jointe à d'autres, la création de l'Institut Pasteur, ce dont il faut être reconnaissant.

Mais il est une cause encore plus importante que les dons en faveur de la recherche scientifique : c'est celle de l'évangélisation de notre pays et de la mission en terre lointaine. À défaut de mécènes (encore faut-il en trouver !), Dieu attend que nous nous sentions pleinement responsables financièrement de l'annonce de l'Évangile à toute créature. Avec les moyens qu'il nous donne, (1 Corinthiens 16 : 2).

La Vraie liberté

Polycarpe, né dans le dernier tiers du premier siècle, connut l'apôtre Jean et fut son disciple. Évêque de Smyrne, il écrivit une lettre aux Philippiens ; il fut mis à mort en 154. Le proconsul romain lui dit :

— Maudis le Christ et je te rendrai la liberté.

Mais Polycarpe répondit :

— Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers et il ne m'a jamais fait que du bien. Comment donc pourrais-je maudire mon Roi qui m'a sauvé ?

—Ne sais-tu donc pas que j'ai la puissance de te faire mourir ?

—Et moi, j'ai la puissance de mourir !

Voici sa prière sur le bûcher :

—Dieu Tout-Puissant, Père de ton Fils bien-aimé Jésus-Christ par lequel nous avons appris à te connaître, je te bénis de ce que tu m'as jugé digne en ce jour et à cette heure, de prendre rang parmi les martyrs et de boire à la coupe de ton Christ pour la résurrection en la vie éternelle de mon corps et de mon âme. Puis-je être accepté de toi comme un sacrifice agréable ! Je te loue, je te bénis, je te glorifie pour tout ce qui m'arrive !

Cela nous rappelle une attitude d'Etienne :

Étienne, fixant les regards vers le ciel, vit la gloire de Dieu et Jésus debout, Actes 7 : 54-60

Une Bible imprimée pour lui tout seul

Voici bien des années, Joseph Mackey, directeur du New-York Commercial Gazette, ayant à son service un grand nombre d'employés, s'était fait imprimer pour ses besoins personnels, une Bible tout entière.

La caractéristique originale de cette Bible reposait sur le fait qu'à chaque promesse il avait fait insérer son propre nom.

– Joseph Mackey, demande et tu recevras afin que ta joie soit parfaite.

– Joseph Mackey, ma grâce te suffit.

– Joseph Mackey, celui qui est en toi est plus puissant que celui qui est dans le monde.

Ce ne sont là que de courts et partiels échantillons. Très certainement, ni vous ni moi n'avons les moyens financiers de nous faire imprimer une Bible semblable, avec nos prénom et nom devant les innombrables promesses que Dieu nous a faites. Dieu ne nous le demande pas d'ailleurs, Il désire seulement que nous souscrivions par la foi à toutes ses promesses.

Il honore ceux qui l'honorent, 1 Samuel 2 : 30.

J'aurais aimé cependant savoir si, dans son édition spéciale, Joseph Mackey avait aussi fait précéder de ses prénom et nom les commandements divins :

– Joseph Mackey, tu ne commettras pas de meurtre.

– Joseph Mackey, tu ne commettras pas d'adultère.

– Joseph Mackey, tu ne commettras pas de vol ou encore :

– Joseph Mackey, repens-toi et crois à la Bonne Nouvelle.

En effet, il faut obéir aux ordres de Dieu avant de se recommander auprès de lui de ses promesses.

Une balle qui lui a sauvé la vie

Dans l'armée de Cromwell, le règlement voulait que chaque soldat portât sur lui un exemplaire des Saintes Ecritures. Un jeune dévoyé s'était enrôlé dans cette troupe, avec l'espoir de faire du butin. Comme ses camarades, il avait dû prendre une Bible avec lui. Après une journée de rude bataille, il allait se reposer, lorsque, en tirant le livre de son havresac, il remarqua un trou rond dans la couverture. Il en chercha la cause et se rendit compte qu'une balle avait traversé une partie du volume, mais s'était arrêtée sur la page qui portait le verset 1 du chapitre 12 du livre de l'Ecclésiaste. Avec stupéfaction, il y lut ces mots :

Jeune homme, réjouis-toi dans ta jeunesse, livre ton cœur à la joie pendant les jours de ta jeunesse, marche dans les voies de ton cœur et selon les regards de tes yeux ; mais sache que, pour tout cela, Dieu t'appellera en jugement.

Dieu lui parlait ! Il vit combien il avait été près de la mort. Sans ce livre, il aurait été probablement tué et serait entré dans l'éternité sans aucune préparation à la rencontre de Dieu. A l'instant même il crut en Jésus le Sauveur et, désormais, le suivit fidèlement jusqu'à la fin de sa longue vie.

Il disait à qui voulait l'entendre que la Bible avait sauvé à la fois son corps et son âme.

Aucune Bible ne vous a sauvé la vie de manière aussi spectaculaire. Mais son contenu a toujours la puissance miraculeuse de sauver votre âme pour l'éternité. Acceptez donc de la lire et de la croire !

Car le salaire du péché, c'est la mort ; mais le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ, notre Seigneur, Romains 6 : 23.

Il méprisait les lettres de sa mère

Voici bien des années, en Chine, un jeune homme qui avait vécu uniquement pour les plaisirs, mourut sur le bateau du Gyang-Tse. Sa mort n'avait été que le reflet de sa vie.

Les autorités trouvèrent parmi ses papiers un volumineux paquet de lettres qu'il n'avait jamais ouvertes : c'étaient des lettres de sa mère. Le paquet fut retourné à celle qui en était l'auteur, conformément aux règlements consulaires. Et cette femme eut ainsi en même temps la douleur d'apprendre la mort de son fils et le chagrin de constater que les lettres qu'elle lui avait envoyées n'avaient jamais été lues.

Quel fils indigne ! s'écria-t-on à juste titre.

Mais combien de personnes méprisent également la Parole de Dieu, La Bible, la lettre que Dieu a envoyée aux hommes, dans son immense amour. S'ils la possèdent, ils ne la lisent pas. S'ils ne la possèdent pas, ils ne cherchent aucunement à s'en procurer une ni à la lire, alors que cela leur serait si facile de le faire. Jésus déclare heureux les lecteurs de cette lettre :

Heureux ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la mettent en pratique, Luc 11 : 28.

Ne me regarde pas

Jean-Paul Sartre raconte quelque part un souvenir de sa petite enfance. Il avait fait une grosse sottise et s'était enfermé dans la salle de bains mais se sentant transpercé par l'œil de Dieu, il tournait en rond et répétait à haute voix avec colère : « Ne me regarde pas, ne me regarde pas! »

En évoquant ce petit fait, l'écrivain se moquait un peu de sa naïveté. Le péché, la conscience, l'existence de Dieu étaient des notions qui n'avaient pas place dans sa philosophie existentialiste et pourtant, dans sa propre histoire, il en conservait le témoignage inoubliable.

Que cela plaise ou non, Dieu regarde attentivement chacun de nous, même quand nous nous croyons seuls.

L'homme ne peut méconnaître son état devant Dieu. Le sentiment de sa sainteté et l'impossibilité de se dérober à son œil scrutateur agira bien plus puissamment que la morale la plus sévère ou la censure la plus stricte. Rapidement alors, il réalisera ses profonds besoins de délivrance et de justification, sa soif de bonheur et d'absolu.

A cela, Dieu donne une réponse parfaite dans la personne de Christ. Il n'a pas seulement pourvu par un merveilleux salut à l'égard de sa créature déchue, mais il a aussi répondu aux besoins de son cœur en lui donnant un sauveur. Ce n'est pas d'une religion ni de règles de conduite dont l'homme a besoin, mais c'est de rencontrer le Seigneur et Sauveur Jésus-Christ régnant sur son cœur et inspirant ses mobiles.

Foi ou panique ?

Une croyante du Nord de la France m'a raconté :
Voici des années que, lors des terribles bombardements aériens qui sévissaient sur sa ville lors de la guerre 1939-1945, elle était envahie par une frayeur épouvantable. Dès que les sirènes faisaient entendre leur son lugubre pour annoncer l'alerte, et alors que les bombardiers approchaient, elle était saisie de panique.

Bien que moins avancé qu'elle dans la foi, son mari la reprit un jour en lui demandant tout simplement :
—Femme, où est ta foi ?

Elle me précisa :

— Cette question me fut salutaire. Et dès lors, au lieu de céder à l'épouvante, je cherchai et je reçus du Seigneur la paix, la sérénité, le secours. Et même quand notre quartier fut atteint par les bombes, mon cœur demeura dans la tranquillité et le repos. Notre maison fut l'une des seules qui aient été épargnées.

Jésus interrogea ses disciples épouvantés au sein de la tempête :

Où est votre foi ? Luc 8 : 25.

C'est au milieu des tempêtes qui secouent notre vie que se mesurent la valeur et la solidité de notre foi.

De la bouche des enfants

Un éducateur avait parlé à ses élèves d'un papa qui permettait de temps en temps à ses enfants de prendre le volant de sa voiture, mais il mettait toujours ses mains sur leurs petites mains pour être certain qu'ils ne dévient pas de la route.

Peu après, on demanda à l'un de ces petits bonshommes, âgé de 8 ans, de faire la prière. Voici ce qu'il demanda :

« Seigneur, mets tes mains sur les mains de notre Président de la République afin qu'il sache comment conduire au volant de notre pays ! »

J'exhorte à faire des supplications, pour ceux qui sont élevés en dignité afin que nous menions une vie paisible, 1Timothée 2 : 1 2.

Mort à genoux David Livingstone

David Livingstone, le grand explorateur et missionnaire du 19^{ème} siècle, a achevé sa vie d'une manière extraordinaire. Au cours de son dernier voyage d'exploration en Afrique, il était resté un matin dans sa tente, tandis que ceux qui l'accompagnaient s'activaient pour emballer les affaires et préparer le départ du bivouac. Ces derniers ne voulaient pas le déranger pendant qu'il était en prière : 'il parlait avec son Dieu', comme il avait coutume de le dire. Mais l'attente se prolongeant beaucoup plus que d'habitude, le chef de la colonne, plus inquiet, prit sur lui de regarder à l'entrée de la tente, pour découvrir Livingstone encore à genoux, les mains sur le sol. Son cœur avait cessé de battre.

Il avait appris, tout au long des épreuves, des périls et des fatigues de sa vie d'explorateur, la puissance de la prière. Il avait trouvé, par ce moyen, le secours, la protection et des forces renouvelées. Et à cette heure suprême de la mort, c'était aussi vers Dieu qu'il s'était tourné.

Un départ paisible, sans crainte ni combat, lui a été accordé, ce qui a fait sur ses compagnons une profonde impression. Ils ont pu voir que :

Le juste trouve un refuge même en sa mort, Proverbes 14 : 32.

Il n'est pas indispensable de vivre une vie aussi périlleuse pour faire l'expérience des ressources de la prière. Ne négligeons pas ces moments, seul avec Dieu, ils sont nécessaires pour le renouvellement de nos forces et la vie de notre âme.

Dieu accomplit ses promesses

Pendant six ans, Adoniram Judson, le célèbre missionnaire baptiste qui défricha la Birmanie, travailla avec zèle et patience sans obtenir une seule conversion.

Quelqu'un lui ayant demandé quelle preuve il avait que le succès couronnerait ses efforts, il répondit :

« Le succès me sera donné parce que je crois en Dieu, qui accomplit ses promesses. »

Trente et un ans plus tard, il y avait en Birmanie soixante-dix églises avec sept mille membres.

« Il y a un Dieu qui accomplit ses promesses, aimait-il à répéter. C'est ce Dieu tout-puissant qui a honoré sa foi. Il honorera aussi la nôtre si nous nous fondons sur cette parole de la Bible » :

Retenons fermement la profession de notre espérance, car celui qui a fait la promesse est fidèle, Hébreux 10 : 23.

Demander pour recevoir

En 1898, lors de la guerre hispano-américaine qui aboutit à l'indépendance de Cuba, Claire Barton, de la Croix-Rouge, fut présente sur le champ de bataille de cette île. Le Président Théodore Roosevelt, alors colonel, s'adressa à elle pour acheter des friandises pour les malades et blessés de ses troupes. Il essaya un refus et en fut troublé, car il avait décidé de tout payer lui-même.

—Mais comment puis-je obtenir ces choses ? demanda-t-il.

—Vous n'avez qu'à demander, répondit la responsable de la Croix-Rouge.

— Ah ! dit Roosevelt en souriant ; il suffit donc de demander ! Et il reçut immédiatement satisfaction.

En ce qui concerne les grâces de Dieu, il en est de même : il suffit de les demander. Elles ne s'achètent pas. N'hésitons pas à demander à notre Dieu ses bénédictions en faveur des blessés de la vie, des malades et des désespérés.

Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite, dit Jésus, Jean 16 : 24.

Où donc se trouvait la tour de la liberté ?

La première pierre de la Bastille, ce château commencé par Charles V pour défendre Paris, et qui devint prison à partir de Richelieu, fut posée le 22 avril 1370. Cette forteresse comportait huit tours, l'une d'entre elles portait un nom surprenant : tour de la Liberté. Pendant longtemps furent enfermés des détenus qui n'avaient, pour toute liberté, que la promenade surveillée de la prison. Sinistre liberté !

Nul n'ignore que la Bastille fut prise d'assaut par le peuple de Paris le 14 juillet 1789, et que, dès lors, on célébra la fête de la liberté chaque année à pareille date. Mais quel paradoxe : cette prison d'état où des gens furent enfermés à vie, et dont une des tours portait le nom de Liberté !

Cela me fait penser à tant de gens qui sont emprisonnés dans ce qu'ils croient être la liberté : Je suis libre de faire ce qui me plaît, je suis libre de mon corps et je peux en satisfaire tous les désirs...

Jésus dit : *Celui qui commet le péché est esclave du péché.* Mais, heureusement, il ajoute aussitôt : *Si le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres,* Jean 8 : 34-36.

Mon vrai 14 juillet personnel se situe au jour où j'ai accepté que Jésus me libère des chaînes du péché qui faisaient de moi un esclave, et où il m'a rendu libre.

Pour que l'eau monte

Quand le grand inventeur Edison était encore un jeune homme, un de ses amis, qui venait fréquemment lui rendre visite, lui exprima un jour son étonnement de trouver la porte d'entrée toujours difficile à ouvrir.

—Un inventeur comme vous, lui dit-il, devrait avoir une porte facile à manier. Vous n'auriez pas beaucoup de peine à trouver un système donnant plus de souplesse à votre porte !

—Oh, répondit Edison, je sais très bien que ma porte est très dure, car chaque visiteur, quand il pousse, fait en même temps monter, par une combinaison de mon invention, une certaine quantité d'eau dans la citerne qui est sur le toit. J'ai toujours assez de visiteurs pour n'avoir jamais besoin de pomper moi-même mon eau !

Le génial inventeur avait trouvé un moyen de faire remplir automatiquement son réservoir d'eau par ses visiteurs, sans que ceux-ci s'en doutent le moins du monde.

Mais il y a un plus grand inventeur qu'Edison, et quand Dieu place des résistances devant nous, souvenons-nous qu'il a certainement un but. Nos peines, souvent sans que nous nous en doutions, et sans que nous voyions comment et par quel chemin, préparent les bénédictions dont nous serons arrosés. Elles font « monter l'eau ».

Nous soumettre à notre Père spirituel pour apprendre à vivre.

Un bon remède

Une personne qui souffrait de fréquentes et pénibles crises de dépression se résigna à consulter un médecin réputé. Celui-ci la questionna longuement, nota toutes ses réponses et l'observa silencieusement. Enfin il se leva sans rédiger d'ordonnance et dit à la consultante :

—Madame, vous allez rentrer chez vous et dès ce soir, vous lirez votre Bible une heure par jour et au bout d'un mois de ce traitement, vous reviendrez me voir !

La dame sortit sans dire un mot mais elle ne put s'empêcher de penser : Il se moque de moi ! Je ne suis pas venue voir un prêtre mais un médecin !

Pourtant, le soir, elle chercha sa Bible. Après tout, cela ne me coûte rien : je vais essayer le traitement !

Elle lut et se sentait poussée à prier soir après soir et, petit à petit, une heureuse sérénité chassa ses idées noires. Elle retourna chez le médecin :

—Oh Madame, il me suffit de vous voir pour être certain que vous allez mieux .Rien d'étonnant à cela ! Je vous ai ordonné le traitement que je suis moi-même.

Prenant sur son bureau une Bible qui avait beaucoup servi, il ajouta:

—Vous voyez ce livre, je ne me mets jamais au travail dans ce cabinet sans le consulter. Ne me remerciez pas, mais remerciez Dieu et continuez le traitement

Où mène la négligence

Lors d'une bataille, un aide de camp devait porter un ordre au général Marlott.

— Il manque un clou à l'un des fers de votre cheval, lui dit-on au moment où il allait partir. C'est l'affaire d'un moment pour en remettre un autre.

— Je n'ai pas le temps.

Et l'aide de camp monta sur sa monture et disparut au galop. À trois cents mètres, le fer tomba. Le cavalier ne répondit pas quand quelqu'un l'en avertit. Bientôt, le cheval s'abatit, blessé par un caillou. Des ennemis sortirent du bois et arrachèrent à l'aide de camp le message qu'il portait. Un quart d'heure plus tard, le général Marlott ordonna à sa troupe un mouvement contraire à celui que lui commandait son supérieur.

Et la bataille fut perdue, rien qu'à cause d'un clou de fer à cheval qui faisait défaut.

On voit où peut mener une simple petite négligence. La moindre d'entre elles peut être fatale.

Mes fils, cessez d'être négligents, car vous avez été choisis par l'Éternel, dit 2 Chroniques 29 : 11.

Un chef d'œuvre retrouvé

Un tableau de Foujita, le plus célèbre peintre du Japon moderne, a été exhumé de derrière un rideau d'un institut d'enseignement de Kyoto où il avait été oublié pendant plusieurs dizaines d'années, jusqu'à ce qu'il soit retrouvé en mars 1987.

« L'œuvre était restée cachée derrière un rideau et avait sombré dans l'oubli général », a déclaré le directeur de l'institut, M. Wasserman. Le tableau date d'avril 1936, c'est une toile de dimension importante, deux mètres dix sur deux mètres soixante-dix, représentant trois jeunes femmes dans un village de Normandie.

On peut se demander comment un tel chef-d'œuvre a pu être oublié de la sorte.

Mais il est encore plus intéressant de se demander comment le message essentiel de la Bible, le salut par grâce et la justification par la foi, a été si longtemps oublié.

Finalement, il ne fut redécouvert qu'au temps de la Réforme, avec Luther et Calvin.

Ne perdons pas, quant à nous, ce message essentiel :

Garde le dépôt, en évitant les discours vains et profanes, 1
Timothée 6 : 20.

Mais il n'a point de souci

Par un beau soir d'été, une jeune femme était assise devant sa maison et taillait un vêtement pour son petit Fritz, dont on entendait les rires joyeux dans le jardin. Son mari se tenait près d'elle, jouissant d'un repos bien mérité après une fatigante journée :

—Que ferons-nous pour vivre pendant cet hiver ? lui demanda-t-elle. L'été est déjà si difficile pour nous.

Il réfléchit un instant, et se tournant vers sa compagne :

—Qu'est-ce que tu couds là, ma chère femme ?

—Un vêtement pour notre Fritz.

—Le petit le sait-il ?

—Assurément pas.

— Tu ne devrais pas le lui dire, afin qu'il garde tous ses soucis pour l'hiver qui s'approche.

— Mais il n'a point de souci. Ne l'entends-tu pas ? Il est tout le jour gai comme un pinson et s'il lui arrive de penser à l'hiver, il a toute confiance en sa mère.

— Tu le crois ? Alors, notre petit Fritz est plus sage que sa mère.

Les yeux de la jeune femme se remplirent de larmes, lorsqu'elle vit le regard de son mari tourné vers le ciel. Le nuage qui avait assombri un moment l'avenir de ce foyer avait été dissipé par la confiance de l'enfant.

La Parole de Dieu nous dit :

Prenez garde, de crainte que vos cœurs ne s'appesantissent par les soucis de la vie, Luc 21 : 34.

Nous avons un roi

En 1557, l'Amiral Coligny défendait Saint-Quentin, que l'imprévoyance des Valois avait livrée aux Espagnols. La ville n'avait que des remparts en ruine. Un jour, l'ennemi lança des flèches portant des bandelettes promettant aux défenseurs la vie sauve s'ils se rendaient.

Pour toute réponse, Coligny écrivit : « *Habemus regem* »
-Nous avons un roi.

C'était de sa part l'expression héroïque de sa soumission au roi de France Henri II, le père de Charles IX, qui allait devenir le meurtrier de l'Amiral lors du massacre de la Saint-Barthélemy, cinq ans plus tard.

Quand le tentateur essaie de nous faire tomber dans le péché ou de nous décourager, répondons-lui, nous aussi :

Nous avons un Roi. Ce Roi, c'est Jésus, le Roi des rois. C'est celui dont la Bible dit :

Il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds, 1 Corinthiens 15 : 25.

Finalement, Saint-Quentin passa quand même un temps aux mains des Espagnols, malgré le courage de Coligny. Mais, si nous nous réclamons de la souveraineté de Jésus-Christ, nous sommes assurés de sa pleine victoire, quoi qu'il puisse advenir.

Les crayons de couleur

Dans un hôpital, une petite fille atteinte de scarlatine se trouvait à l'isolement. Ses parents ne pouvaient la voir qu'à travers une vitre. Mais l'enfant avait trouvé un moyen de communication. Elle faisait coller par sa garde-malade un billet sur sa vitre. Un matin, le père qui passait chaque jour en se rendant au bureau trouva le billet suivant :

« Papa, s'il te plaît, apporte-moi une boîte de crayons de couleur. »

Le lendemain à son arrivée, il trouva un nouveau billet :
« Merci beaucoup papa pour la belle boîte de crayons ! »

L'enfant, certaine que son père lui apporterait ce qu'elle désirait, lui avait exprimé sa reconnaissance avant même d'avoir la boîte.

Bel exemple de foi, de la foi qui, par avance, remercie. L'enfant connaissait son père, elle ne doutait pas de lui, c'est pourquoi elle put le remercier à l'avance.

Quand nous doutons de Dieu, c'est que nous ne le connaissons pas, ou nous le connaissons mal. Il est pour chacun le plus tendre, le plus attentionné des pères. Il sait donner les bonnes choses à ceux qui les attendent.

La parole de Dieu nous dit :
Soyez toujours reconnaissants, Colossiens 3 : 15.

La prière de la neige

Pendant toute la nuit, il avait neigé et la terre était recouverte d'un épais et blanc linceul.

—Maman, dit Martine à sa mère, est-ce que je peux aller jouer dehors ?

—Oui, va te détendre un peu.

Au bout d'un moment, Martine revint, toute enjouée.

—Maman, tu sais, je me suis bien amusée. Et puis, j'ai prié.

—Comment donc as-tu prié ?

—Eh bien ! J'ai dit la prière de la neige.

—La prière de la neige ? Que veux-tu dire ?

—Mais tu sais bien, Maman, ce que tu m'as lu dans la Bible, l'autre jour :

Lave-moi et je serai plus blanc que la neige, Psaume 51 : 9.

Rien n'égale la blancheur parfaite de la neige, immaculée et éblouissante sous le soleil. Je pense à cet ami, né sous les Tropiques, qui découvrit pour la première fois la splendeur de la neige, lors de sa venue en France. Jamais, ce texte biblique ne lui parla autant que ce jour-là : *Venez et plaidons ! dit l'Éternel. Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ; S'ils sont rouges comme la pourpre, ils deviendront comme la laine, Esaïe 1:18.*

Avons-nous déjà fait monter vers Dieu « la prière de la neige » ?

Tu n'as besoin de rien ?

L'heure est venue pour le petit Patrick d'aller au lit. Il embrasse gentiment son père et sa mère, puis va trouver sa grand-mère.

—Bonsoir, Mamie, je vais me coucher. Est-ce que tu n'as besoin de rien ?

—Non, mon petit. Pourquoi me demandes-tu cela ?

—Parce que je vais faire ma prière !

Quelle simplicité de la part de cet enfant et quelle remarquable leçon de foi directe nous donne-t-il !

Ce n'est pas parce qu'il les ignore que nous avons à faire connaître nos besoins à Dieu :

Lui-même sait de quoi nous avons besoin avant même que nous ne lui demandions, Matthieu 6 : 8,

Mais il désire que nous lui fassions pleinement confiance et que notre prière soit ouverte aux besoins de ceux qui nous entourent.

Psychologie

Les brebis s'égarèrent souvent dans les rochers de Haute Écosse et elles s'en vont dans des endroits d'où elles ne peuvent plus revenir. L'herbe de ces montagnes est très douce et les brebis l'aiment beaucoup. Sautant d'un rocher à l'autre, elles arrivent dans des lieux trop escarpés pour pouvoir en sortir. Le berger le sait bien. Il entend leurs bêlements de détresse, mais il attend une dizaine de jours, jusqu'à ce que les brebis aient mangé toute l'herbe ; puis il attend encore qu'elles soient assez faibles pour ne plus même se tenir debout. Alors, il s'entoure d'une corde et se laisse descendre jusqu'à l'endroit où se trouve la brebis en proie à la détresse et bien près de périr.

—Pourquoi, lui demanda-t-on, attendez-vous si longtemps pour secourir les brebis ?

—Elles sont tellement agitées que si j'essayais de les sauver plus tôt, elles risqueraient de se précipiter dans l'abîme et de s'y tuer.

Dieu agit ainsi avec les hommes. Ils ne reviennent pas à Lui tant qu'ils ont des amis et qu'ils peuvent disposer librement de tout. Mais, lorsqu'ils errent, désespérés, conscients qu'ils sont à bout de force, alors le moment est arrivé où le divin Berger descend auprès d'eux et essaie de les sauver, s'ils y sont disposés.

Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, Matthieu 11 : 28.

Il est vivant

Le docteur Dale, pasteur anglais, préparait une prédication de Pâques. Soudain, la pensée du Christ ressuscité s'imposa à son esprit comme jamais auparavant : — Christ est vivant ! s'écria-t-il à plusieurs reprises. Vivant, aussi réellement que je vis moi-même !

Et il se mit à arpenter son bureau en répétant : — Christ est vivant ! Alors, répéta-t-il, la phrase que je lançai dans l'air me revint comme transfigurée de l'éclat d'une gloire radieuse : Oui, Christ est vivant ! C'était pour moi une nouvelle découverte. Je me dis alors, il faut que mes paroissiens le sachent. Je prêcherai et repêcherai Christ vivant jusqu'à ce qu'ils croient en lui comme je crois en lui

à cette heure. Cette certitude ne nous fait-elle pas bondir de joie : Il est vivant !

Et, parce qu'il vit, Il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur, Hébreux 7 : 25.

Chantage et pardon

Joe n'était visiblement pas à l'aise dans le bureau londonien où il travaillait. Un jour, un collègue lui avait demandé à voix basse :

—Joe, prête-moi cinq livres sterling.

—Je ne peux pas, c'est tout ce qui me reste !

—C'est bon, ricana l'autre, je connais ton secret !

—Quel secret ? Dit Joe.

—Tu es un déserteur de l'armée !

Joe sortit son portefeuille et, sans rien dire, donna la somme demandée. Depuis ce jour, il vivait dans l'angoisse et l'autre ne cessait de le harceler par des demandes d'argent et des menaces de dénonciation.

Or, voici qu'un jour, dans un bureau de poste, Joe lut une proclamation de la reine. A l'occasion du jubilé de son règne, elle accordait une amnistie à tous les déserteurs qui

se feraient connaître avant une date fixée. Dès le lendemain, Joe s'empressa d'avouer sa faute au magistrat qui lui remit un acte de pardon.

Lorsque, quelques jours plus tard, le camarade recommença son chantage, Joe lui montra l'édit de grâce dont il avait été l'objet.

Nous aussi, nous étions coupables, non devant une reine, mais devant Dieu. Nous avons péché et la conséquence du péché, c'est d'être éloigné de Dieu pour toujours. Mais Christ a expié les péchés de tous ceux qui croient. Par Lui, nous obtenons le pardon. Mais, s'il se trouve pour lui un ange intercesseur, un d'entre les mille qui annoncent à l'homme la voie qu'il doit suivre, Dieu a compassion de lui et dit à l'ange :

Délivre-le, afin qu'il ne descende pas dans la fosse, j'ai trouvé une rançon ! Job 33 : 23-24.

Je suis prisonnier

Michel s'adonnait à la boisson. Dans ses accès de violence, il cassait ses meubles et battait sa femme. Un chrétien décida de lui rendre visite. Il le trouva en train de boire un café dans la cuisine, son garçon de cinq ans assis à côté de lui.

—Ça va mieux, Michel ?

L'homme se leva d'un bond, sans dire un mot. Il alla dans la pièce voisine et revint avec une corde à linge. Toujours sans rien dire, il commença à ligoter son fils sur la chaise.

—Mais qu'est-ce que vous faites ? Vous n'êtes pas bien ?

Quand l'homme finit de ficeler son fils, il lui cria :

—Lève-toi !

Le gamin pleura et dit :

—Mais je ne peux pas !

—Vous avez entendu : je ne peux pas ! C'est pareil chez moi, je ne peux absolument pas m'arrêter ! reprit l'ivrogne d'un air pitoyable.

Le chrétien saisit son canif dans sa poche et se mit à couper la corde. Puis il dit au petit :

—Lève-toi !

L'enfant se leva.

—C'est tout simple, vous voyez !

—Évidemment, vous avez coupé la corde !

Il en est un qui est venu couper toutes les cordes qui nous lient, dont celle de l'alcoolisme. C'est Jésus. Oui, il brise les chaînes, il délivre des puissances des ténèbres, du diable et de ses agents.

Il a dit : *L'Esprit du Seigneur est sur moi [...] il m'a oint pour annoncer une bonne nouvelle aux pauvres, il m'a*

envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour proclamer aux captifs la délivrance, Luc 4 : 18-19.

Mary Jones et sa Bible

Connaissez-vous l'histoire de Mary Jones ? Cette petite fille avait attendu pendant des années qu'une école s'ouvre dans un village voisin, à 6km de son domicile. Elle s'y rendait tous les jours (pieds nus !) et apprit à lire dans une Bible. Mais comment obtenir une telle Bible ? Son prix était exorbitant pour une petite fille de huit ans, ainsi que pour ses parents. Pendant six années, elle fit toutes sortes de travaux (raccommodages, couture, garder les vaches,...) pour gagner un peu d'argent. Lorsqu'elle économisa le prix de la Bible, elle se rendit, toujours pieds nus, à Bala, à 40km de là, où habitait le pasteur Charles.

Mais voilà : il n'y avait plus de Bibles en gallois et l'éditeur londonien avait décidé de ne plus en imprimer. Mary fondit en larmes. Enfin, M. Charles se leva, alla vers la bibliothèque, prit une de ses Bibles et la donna à Mary. En décembre 1802, il se rendit au Comité de la Société des Traités religieux de Londres. Il raconta les années de travail et la randonnée de Mary pour venir chercher sa Bible. Quand il se tut, il y eut un grand silence. Au bout d'un moment, le Révérend Joseph Hughes se leva :

« M. Charles, dit-il gravement, l'appel de cette petite fille exprime l'appel du monde et de son immense attente de la Parole de Dieu. Pourquoi ne pas créer une société pour publier la Bible pour le monde entier ? »

Ce fut là l'origine des Sociétés Bibliques.

Ouvre mes yeux, pour que je contemple les merveilles de ta loi ! Psaume 119 : 18.

Le privilège de remercier

Le 8 décembre 1881, l'Académie Française s'honora en élisant Louis Pasteur au nombre de ses membres. Le grand savant fut élu au premier tour, mais, fait incroyable, sa candidature avait soulevé quelques objections.

Alexandre Dumas fils, les balaya d'un mot :

« J'apprends, dit-il, que Pasteur veut me faire une visite. Je lui défends de venir me voir. C'est moi qui irai le remercier de bien vouloir être des nôtres. »

Quand on sait tout le bien qu'ont apporté les découvertes de l'illustre savant, on ne peut qu'apprécier l'acte de reconnaissance de l'auteur de la Dame aux Camélias.

De la même manière, quand on sait tout le bien que Jésus est venu nous apporter, nous ne pouvons que le remercier d'avoir consenti à naître parmi les humains et à mourir sur la croix pour nous sauver de nos péchés.

Nous devons aussi considérer, non comme un devoir, mais comme un privilège de remercier Dieu, de lui rendre grâces de nous avoir donné Jésus son Fils comme Sauveur :

Béni soit Dieu pour son don incomparable ! 2 Corinthiens 9 : 15.

Dieu est Amour

Au-dessus de sa maison de campagne, un propriétaire fit placer une girouette en métal sur laquelle il avait gravé les mots : *Dieu est amour.*

Des passants s'arrêtèrent un jour et lui dirent :

—La place est mal choisie pour un texte pareil. Voudriez-vous nous faire croire que l'amour de Dieu est aussi changeant que le vent ?

—Non, répondit le propriétaire, ce n'est pas ce que je veux dire, je voudrais plutôt rappeler que, de quelque côté où souffle le vent, Dieu est amour.

Que le vent vienne du nord, amenant le gel et la neige, qu'il vienne du sud ou de l'ouest apportant la pluie ou de

grosses tempêtes ou encore qu'il souffle une douce brise rafraîchissant les chaudes journées d'été, Dieu est toujours amour.

Un embastillé qui réfléchit

Un aventurier nommé Samuel Gringalet fut enfermé comme espion à la Bastille, pour n'en sortir qu'en 1715, après treize années d'incarcération. Il y avait écrit un livre auquel il donna ce titre :

« Réflexions pieuses inspirées à la Bastille à Samuel Gringalet sur les quatre questions : Qui suis-je ? Où suis-je ? Qui m'y a mis ? Et pourquoi ? »

Tout habitant de cette terre pourrait et devrait se poser les mêmes questions que celles du prisonnier embastillé, au sujet de sa présence ici-bas :

Qui suis-je ? Où suis-je ? Qui m'y a mis ? Et pourquoi ?

Ces questions ne devraient chercher leurs réponses que dans la Bible. La conclusion devrait se résumer ainsi :

Je suis quelqu'un que Dieu aime, malgré tout ce que j'ai fait, je suis sur la terre où Jésus est venu pour me donner le pardon et la vie par son sacrifice sur la croix. Et si Dieu a permis que mes parents me mettent au monde, c'est non pas pour végéter ici-bas mais pour vivre la vie nouvelle, la vie abondante que le Saint-Esprit accorde à tous ceux qui se repentent et qui croient au Christ vivant.

Jésus dit : *Parce que je vis, vous vivrez aussi*, Jean 14 : 19.

Le bon sens d'un esclave

C'était en Amérique du Nord, au temps de l'esclavage. Un maître, tout à fait incrédule, possédait un esclave profondément chrétien. Il ne cessait de tourner en dérision sa foi. Chaque jour il renouvelait ses plaisanteries. Il se plaisait surtout à lui poser des questions embarrassantes.

Un jour, en particulier, il lui demanda :

—Alors, Sam tu crois que tu iras au ciel ?

—Oui, Maître !

—Alors, tu es donc un élu ?

—Oui, Maître.

Sûr que l'esclave ne saurait que répondre :

—Et moi, est-ce que je serai un élu ?

L'humble esclave pria un moment dans son cœur et le Seigneur lui inspira la réponse :

—Oh, Maître ! Je ne pense pas qu'on puisse élire quelqu'un qui n'est pas candidat !

Stupéfait d'une telle parole, et ne trouvant rien à répondre, le Maître tourna brusquement le dos et s'en alla.

Il est évident que personne n'ira au ciel sans avoir, au préalable, fait acte de candidature, c'est-à-dire sans s'être repenti de ses péchés et avoir donné son cœur au Seigneur.

Repentez et convertissez-vous pour que vos péchés soient effacés, Actes 3 : 19

Bénis pour bénir les autres

Une dame se trouvait auprès d'un vieil homme sans-abri. L'homme leva la tête lentement et la regarda. Visiblement, cette dame était habituée aux choses raffinées de la vie. Son manteau était neuf. Elle semblait n'avoir jamais manqué un repas de sa vie. La première pensée de l'homme était qu'elle voulait probablement se moquer de lui, comme tant d'autres l'avaient fait. « Laissez-moi tranquille », lança-t-il.

À son grand étonnement, elle resta là. Elle souriait de ses dents droites et éclatantes.

— Vous avez faim ? demanda-t-elle.

— Non, répondit-il avec sarcasme. Je viens de manger avec le président... Alors fichez le camp.

La dame sourit encore plus. Soudain l'homme sentit une douce main sous son bras.

— Qu'est-ce que vous faites, madame? demanda l'homme fâché. J'ai dit : fichez-moi la paix!!!

Juste à ce moment-là un policier arriva.

— Quelque chose ne va pas, madame ? demanda-t-il.

—Aucun problème ici, officier, répondit la dame. J'essaie simplement d'aider cet homme à se relever. Voulez-vous m'aider ?

Le policier se gratta la tête.

— Ah ! C'est le vieux Jack. Il fait partie des meubles dans le coin depuis quelques années. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Voyez-vous la cafétéria là-bas ? demanda-t-elle. Je vais l'y emmener et aller lui chercher une bouchée, il sera au chaud.

—Ça va pas non !

Le sans-abri résistait.

— J'veux pas aller là-bas !

Il sentit à ce moment des mains fortes qui l'empoignèrent sous les bras pour le soulever. Laissez-moi, officier. J'ai rien fait...

— C'est une bonne offre pour toi, Jack, lui dit le policier. Ne manque pas ça !

Finalement, non sans difficulté, la femme et le policier aidèrent Jack à se rendre à la cafétéria et l'installèrent à une table en retrait dans un coin. C'était au milieu de la matinée, après l'affluence du petit-déjeuner, la plupart des

clients étaient partis, et les prochains pour le déjeuner n'étaient pas encore arrivés. Le gérant traversa la salle et se tint près de la table.

— Qu'est-ce qui se passe ici, officier? demanda-t-il. Qu'est-ce que c'est tout ça ? Est-ce que cet homme a des problèmes ?

— Cette dame a amené cet homme pour lui donner à manger, répondit le policier.

— Ah pas ici ! répondit le gérant fâché. Ce type de gens nuit aux affaires.

Le vieux Jack sourit d'un sourire édenté.

— Voyez, madame : je vous l'avais dit. Maintenant laissez-moi partir. Je vous avais dit que je ne voulais pas venir ici.

La dame se tourna vers le gérant de la cafétéria, lui dit en souriant:

— Monsieur, vous connaissez Eddy et Associés, l'institution bancaire dans la rue?

— Oh bien sûr que je la connais, répondit le gérant avec impatience. Ils viennent ici pour leurs réunions hebdomadaires dans une de mes salles de banquet.

— Et vous faites de bons revenus en fournissant la nourriture à ces réunions hebdomadaires? reprit la dame.

— Mais de quoi vous vous mêlez ?

— Moi, monsieur, je suis Pénélope Eddy, présidente et PDG de la compagnie.

La dame sourit encore...

— J'ai bien pensé que cela changerait les choses.

Elle jeta un coup d'œil au policier qui était occupé à étouffer un rire.

— Aimeriez-vous vous joindre à nous pour une tasse de café et un repas, officier?

— Non merci, madame, répliqua le policier. Je suis en service.

— Peut-être alors, voulez-vous emporter un café?

— Oui, madame. Ce serait vraiment bien.

Le gérant de la cafétéria se retourna.

— Je vous apporte votre café tout de suite, officier.

Le policier le regarda s'en aller.

— Vous l'avez remis à sa place, dit-il.

— Ce n'était pas mon intention... Croyez-le ou pas, j'ai mes raisons pour tout cela.

Elle s'assit à la table en face de son invité étonné. Elle le fixa intensément.

— Jack, vous souvenez-vous de moi?

Le vieux Jack la dévisagea de ses vieux yeux encrassés.
— Je pense que oui, vous m'avez l'air familier.
— J'ai vieilli un peu peut-être, dit-elle. J'étais encore toute jeune, quand vous travailliez ici. Un jour, je suis entrée par cette porte ; j'avais froid et faim.
— Vous, madame? demanda le policier.

Il ne pouvait croire qu'une dame aussi magnifique ait pu avoir faim.
— Je venais de terminer le collège, commença la dame. Je suis venue en ville pour chercher un emploi, mais je ne trouvais rien. Finalement, je n'avais plus un sou et je me suis fait éjecter de mon appartement... J'ai erré dans les rues pendant des jours. C'était en février, j'avais froid et je mourrais presque de faim. J'ai vu cet endroit et j'ai tenté ma chance au cas où je pourrais avoir à manger.

Le visage de Jack s'éclaira d'un sourire.
— Ah là je me souviens, dit-il. Je servais derrière le comptoir. Vous êtes venue et avez demandé si vous pouviez travailler pour une bouchée. Et je vous ai dit que cela allait à l'encontre du règlement de la compagnie.
— Je sais, continua la femme. A ce moment-là, vous m'avez fait le plus gros sandwich au rôti de bœuf que j'aie jamais vu, vous m'avez donné une tasse de café, et vous m'avez dit d'aller à la table du coin et d'en profiter. J'avais

peur que cela vous cause des ennuis... Et puis, je vous ai vu regarder alentour, puis déposer dans la caisse le montant de ma nourriture. J'ai su alors que tout irait pour le mieux.

— Puis, vous avez monté votre propre entreprise ? dit le vieux Jack.

— J'ai obtenu un emploi l'après-midi même. J'ai monté les échelons. Par la suite j'ai créé ma propre entreprise, et avec l'aide de Dieu, cela a prospéré...

Elle ouvrit son sac à main et en sortit une carte de visite.

— Quand vous aurez fini ici, je veux que vous alliez voir un certain M. Lyons. Il est le directeur des ressources humaines de ma compagnie. Je vais aller lui parler et je suis certaine qu'il vous trouvera quelque chose à faire au bureau.

Elle sourit.

— Je pense qu'il pourrait même vous prêter les fonds nécessaires pour que vous puissiez vous acheter des vêtements et vous trouver un endroit où loger jusqu'à ce que vous puissiez vous débrouiller. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, ma porte est toujours ouverte pour vous.

Le vieil homme avait les yeux remplis de larmes.

— Comment puis-je vous remercier? demanda-t-il.

— Ne me remerciez pas, dit la femme. La gloire va à Dieu. Il m'a conduite à vous.

À l'extérieur de la cafétéria, l'officier et la femme s'arrêtèrent avant de partir chacun de son côté.

— Merci pour toute votre aide, officier, dit-elle.

— Au contraire, Mme Eddy, dit-il. C'est moi qui vous remercie. J'ai vu un miracle aujourd'hui, quelque chose que je n'oublierai jamais. Et merci pour le café.

Jette ton pain sur la face des eaux, car avec le temps tu le retrouveras ,Ecclésiaste 11 : 1

J'ai vu la victoire

De santé précaire, Edmond Rostand ne put s'engager dans l'armée française en 1914. Il se dévoua au chevet des blessés hospitalisés près de chez lui. La veille de l'Armistice arriva.

Le poète était grippé, mais rien ne put le retenir. Il voulut aller à Paris où il arriva le 11 novembre 1918, au matin.

Malgré l'avis de son entourage, il insista pour passer la journée au milieu de la foule en délire.

Le soir, il s'alita, atteint par la terrible épidémie de grippe espagnole qui provoqua tant de décès. Avant de s'éteindre, au début de décembre, il murmura à sa femme :

—Ne pleure pas... j'ai vu la victoire.

D'autres ont salué la victoire de loin sans pouvoir la voir, tel ce soldat français qui périt sur le front au matin même où l'Armistice fut signé.

Pour notre part, même si nous n'avons pas vu de nos yeux la victoire remportée par Jésus sur la croix, victoire sur le péché et sur la mort, nous pouvons cependant affirmer avec l'apôtre Jean, par le moyen des yeux de la foi :

La vie a été manifestée, nous l'avons vue et nous en rendons témoignage, 1 Jean 1 : 2.

Cependant, nous avons expérimenté sa victoire dans nos vies et l'avons vue à l'œuvre en beaucoup de croyants.

Quand la vraie foi est exercée, la victoire en Jésus est manifestée.

Le frère de Moody

Le célèbre évangéliste américain Moody racontait que deux souvenirs de son enfance demeuraient gravés dans son cœur : la mort de son père tombé subitement à ses côtés et la fuite de son frère aîné. Chaque fois que l'on prononçait le nom du fils prodigue, les yeux de sa mère se remplissaient de larmes. Pendant des semaines et des mois, il fallait guetter l'arrivée du courrier. Jamais la moindre lettre ne venait consoler sa mère. Quand le vent soufflait violemment :

—Qui sait murmurer-elle, s'il n'est pas en danger ?

La nuit, elle se disait à voix basse :

—Mon Dieu, sauve mon enfant, ramène le au foyer !

Les années passèrent, les cheveux noirs étaient devenus blancs. Elle descendait lentement vers la tombe, le cœur brisé. La démarche ferme et jeune devint lente et incertaine. Son cœur était toujours rempli d'amour.

— Je me disais parfois, raconte l'évangéliste, qu'elle aimait mieux l'absent qu'aucun de nous. Un jour, un étranger passa devant la porte de la maison. Il n'en franchit pas le seuil. Ma mère ne le reconnut pas. Mais lorsqu'il s'arrêta et qu'elle vit des larmes couler le long des joues brunes, son cœur lui dit :

—C'est là mon fils perdu !

Elle s'élança vers la fenêtre :

—Mon fils, mon fils, est-ce possible ? Est-ce toi ? Viens vite ! Viens à moi !

Mais il demeura immobile.

— Ma mère, je ne franchirai ce seuil que lorsque tu m'auras pardonné.

Jeunes gens, jeunes filles, qu'en pensez-vous ?

Cette mère ne voulut entendre aucun remords, aucun reproche que le fils s'adressait. Elle courut à la porte, enlaça

son enfant dans ses bras, le pressa sur son cœur et pleura longuement avec lui.

Revenez, enfants rebelles, dit l'Éternel. Je pardonnerai vos infidélités, Jérémie 3 : 22.

Je ne jetterai pas sur vous un regard sévère car je suis miséricordieux et compatissant, Jérémie 3 : 12.

Le roi connaît la destination

Les bombardiers d'Hitler menaçaient la ville de Londres. Le roi d'Angleterre ordonna alors l'évacuation des enfants de tout un quartier.

Pour beaucoup de ces petits qui n'avaient jamais quitté leur foyer, ce fut une rude et douloureuse épreuve.

Un père et une mère embarquèrent leurs enfants dans le train surpeuplé et leur dirent au revoir. À peine le train eut-il quitté la gare que la petite fille se mit à pleurer expliquant à son frère qu'elle était très inquiète de ne pas savoir où ce train allait les mener.

Essuyant ses propres larmes, le garçon dit à sa sœur :
« Non, nous ne savons pas où nous allons, mais ne t'en fais pas, le roi, lui, le sait parfaitement. »

De même pour nous, le Roi des Rois sait où nous allons, ne craignons point et faisons lui confiance. La parole de Dieu nous dit :

Ne crains rien, car je suis avec toi, Esaïe 41 : 10.

Une mouche

Comme John Wesley prêchait à Dublin, un certain personnage de la ville, très opposé à ces prédications, mais grand amateur de musique religieuse, résolut d'assister à l'une d'elles, mais seulement pour entendre les cantiques accompagnant la prédication. Décidé à ne rien écouter d'autre, il se bouchait les oreilles pendant toute la durée des intervalles entre les chants.

Mais tandis que notre homme se bouchait si fermement les oreilles, une mouche se posa sur sa figure. La démangeaison devint intolérable au point qu'il leva la main pour chasser l'insupportable bestiole. Ce fut assez pour qu'il entende Wesley citer à cet instant précis ces mots répétés six fois dans les Evangiles :

« Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende. »

Cloué par la surprise, il continua d'écouter. Sa conscience fut atteinte et ne lui laissa plus de repos.

Son passé était celui d'un aubergiste enrichi mais de mauvaise réputation et il revenait sans cesse devant lui. Il suivit toutes les prédications de Wesley, jusqu'à ce qu'il trouve enfin le repos, en recevant Jésus comme Sauveur.

Dieu a ses moyens, grands ou petits, pour attirer l'attention. C'est peut-être un incident, un contretemps, un petit problème irritant... Que veut-il dire ? Ne nous bouchons pas les oreilles; cela pourrait être pour notre plus grande perte.

Alors s'ouvriront les yeux des aveugles, s'ouvriront les oreilles des sourds, Esaïe 35 : 5.

*Fils de l'homme, reçois dans ton cœur et écoute de tes oreilles toutes les paroles que je te dirai ! Ezéchiel 3 : 10.
Que celui qui a des oreilles pour entendre entende, Matthieu 11 : 15.*

Merveilles de la Création

Connaissez-vous le plus petit insecte du monde ? C'est l'*Alaptus minimum*, un ichneumon dont les larves vivent en parasites dans les œufs d'autres petits insectes. Il a une longueur d'un cinquième de millimètre.

Dans ce nain ailé, Dieu a réussi à caser les muscles nécessaires aux nombreux mouvements de ses nombreuses articulations, son intestin, ses reins, ses organes respiratoires et son système nerveux, ses organes sexuels, ses yeux, ses organes olfactifs, et bien d'autres choses encore.

Aucune merveille de la technique humaine, dans sa conception et ses performances, n'arrive à la cheville de cette construction en matière vivante.

Plus on étudie le livre de la nature, plus on découvre l'infinie sagesse de Dieu créateur, et le soin qu'il a apporté dans l'infiniment grand comme aussi dans ce qui est le plus minuscule.

Dieu a créé toutes choses, Éphésiens 3 : 9.

Rendons-lui gloire !

Capitulation derrière la porte

Depuis que sa femme lisait la Bible et fréquentait les chrétiens, Georges ne décolérait plus. Et pourtant, il n'avait pas à se plaindre d'elle. Mais plus il était brutal et injuste, plus Mathilde montrait de douceur et de patience. Sur un seul point, elle ne voulait faire aucune concession : la fréquentation d'une assemblée chrétienne était pour elle une nécessité.

Un jour, Georges se fâcha :
—Si jamais tu retournes à cette réunion d'hypocrites, je viendrai te chercher et je te donnerai une correction dont tu te souviendras toute ta vie.

Mathilde savait qu'il était un homme à tenir parole mais cela ne l'empêcha pas quelques jours plus tard de profiter

d'une absence de son mari pour se rendre à la réunion de prières. Georges revint plus tôt que prévu, trouva la maison vide, prit une grosse canne et se dirigea vers la salle de réunions. Il franchit la première porte et s'arrêta derrière la seconde.

—Quelqu'un parle, se dit-il, attendons qu'il ait fini.

Mais voilà les mots qu'il entendit distinctement :

—Et nous te prions, Seigneur, pour le mari de notre sœur Mathilde. Tu vois que cet homme n'est pas heureux. Fais-lui connaître ton grand amour...

Voilà donc ce qu'on faisait dans cette réunion d'hypocrites: on priait pour lui, et avec quelle ferveur !

Il sortit doucement et reprit le chemin de la maison. Quand Mathilde, toute tremblante, rentra à son tour, elle trouva Georges à genoux. Il avait lui aussi rencontré le Seigneur.

Ceux qui me cherchent me trouvent, Proverbes 8 : 17.

D'où vient la colère ?

Un vieux chrétien, au 4^{ème} siècle, s'emportait facilement. Après chaque mouvement de colère, humilié, il implorait le pardon de Dieu. Persuadé que la cause de son irritation avait pour cause les gens méchants qui l'entouraient, il partit vivre au désert.

Pour se rafraîchir, il porta sa cruche à la fontaine. Mais, mal équilibrée, elle chancela. Notre homme la retint et la redressa. En vain, car une seconde fois, elle bascula et se renversa. Fou de colère, il la saisit et la brisa sur le rocher. Un instant après, il s'humilia devant les débris de sa cruche :

« La cause de mes emportements n'est pas chez les autres. Elle est dans mon cœur. À quoi me servirait ma solitude ? Vite, que je retourne vers mes frères ; je leur demanderai de prier pour moi. Dieu seul peut me délivrer de ma colère. »

C'est du dedans, c'est du cœur des hommes que sortent les mauvaises pensées, a dit Jésus dans Matthieu 15 : 19.

Accusons-nous plutôt et n'accusons pas les autres quand nous réagissons mal devant leur comportement, quel qu'il soit.

D'étonnantes richesses en réserve

À un fils qui partait pour une université lointaine, ses parents firent don d'une Bible, en spécifiant qu'elle lui serait d'un grand secours.

Au bout de quelque temps, le jeune homme commença à écrire pour demander de l'argent. Pour toute réponse, ses parents lui conseillèrent de lire la Bible, en particulier tel chapitre, tel verset. Il faut dire que, pour que le lecteur

retrouve mieux les passages des livres qui la composent, la Bible a été divisée en chapitres, et ceux-ci en versets, voici plusieurs siècles.

Le jeune homme répondit à ses parents qu'il lisait la Bible, mais qu'il n'en avait pas moins besoin d'argent. Les parents réitérèrent leur conseil ; l'étudiant renouvela ses demandes.

Quand il vint à la maison pour de courtes vacances semestrielles, ses parents lui firent des reproches. Ils savaient bien que la Bible qu'ils lui avaient offerte n'avait pas été ouverte le moins du monde, car ils avaient glissé des billets de banque entre les pages qu'ils avaient indiquées dans leurs lettres.

Les exemplaires de la Bible que l'on peut se procurer dans les librairies ne comportent pas de billets ou de chèques en blanc insérés dans leurs pages. Mais, au risque de vous étonner, je dirai qu'elles contiennent des richesses infiniment plus précieuses.

Un bon nombre de personnes qui la possèdent ne l'ont jamais lue. Elles l'ont achetée en pensant qu'un tel volume « ferait bien » dans leur bibliothèque, ou bien en pensant qu'elles le liraient plus tard. Ou bien encore, elles l'ont reçue en cadeau, ne lui attribuant guère de valeur, à moins

qu'elle ne soit un exemplaire de bibliophilie, de surplu
numéroté.

Laisser une Bible sur une étagère ou dans une bibliothèque, c'est perdre la magnifique occasion de découvrir le secret du bonheur et la vraie source de la vie. C'est se priver de connaître et de posséder tous les trésors de la révélation de Dieu. Dieu seul parle bien de Dieu, a dit Pascal, ce grand savant, philosophe et écrivain français.

Lisez la Bible, et commencez sa lecture par les Évangiles, que vous trouverez au début du Nouveau Testament. Vous ne tarderez pas à être mis en présence de Jésus, de ses paroles bienfaisantes, de sa puissance déployée à travers les miracles qu'il a accomplis. Vous ferez la découverte de l'amour de Dieu qui s'est manifesté de façon sublime par le sacrifice de Jésus sur la croix, afin de vous sauver de votre vaine manière de vivre et de vous donner la vie éternelle. Vous serez pénétré par le désir de recevoir la vie nouvelle qu'il accorde à ceux qui se sentent petits et misérables, mais qui croient à son amour.

Ouvrez donc les pages des Évangiles, et vous vous approprierez les promesses innombrables que la Bible recèle. Ce livre a transformé l'existence de multitudes de croyants en tous lieux de la terre. Ouvrez donc ses pages et lisez-le : il bouleversera aussi en bien votre vie.

La Bible ? Un livre pour être lu, pour être cru et pour être vécu.

Pourquoi demeureriez-vous dans la pauvreté spirituelle, alors que Dieu veut que vous connaissiez le trésor incomparable de son amour ?

Mieux vaut pour moi la loi de ta bouche que mille objets d'or et d'argent, Psaume 119 : 72.

Le prochain

Balzac, le célèbre romancier, quand il n'avait pas de revers de fortune, engageait parfois une gouvernante. L'une d'elles lui mentait effrontément, et il lui fit la leçon, disant qu'il ne faut jamais cacher la vérité à son prochain.

— Et quand un huissier vient vous saisir, répliqua-t-elle, pourquoi me faites-vous dire que vous êtes absent ?

— Ta-ta-ta ! dit Balzac. L'huissier est un être à part ; il n'est pas considéré comme notre prochain.

La Bible nous parle de notre prochain. Au moins à travers ces versets.

Tu ne porteras pas de faux-témoignage contre ton prochain, Exode 20 : 16

Tu aimeras ton prochain comme toi-même, Matthieu 22 : 39.

Ils nous apprennent que nous n'avons pas le droit de mentir, sous aucun prétexte, contrairement à ce que prétendait Balzac.

Et si nous faisons comme lui, rejetant de la catégorie de « notre prochain » toutes les personnes qui nous gênent ou nous déplaisent, nous péchons contre elles et contre Dieu, quoi que nous en pensions.

Si j'avais réclamé mes droits

Le pasteur Chen de Hwoshan raconte qu'occupant un certain poste dans le gouvernement d'un district de campagne, un vagabond, appelé Li K'aifan s'empara de force d'une pièce de terrain qui lui appartenait, pour s'y créer un jardin potager.

Ayant prié pendant trois jours à ce sujet, dit-il, le Saint-Esprit me montra que je ne devais avoir aucune querelle avec les gens du monde et, devant témoins, je donnai le terrain à Li, pour toujours.

Plus tard, les Rouges occupèrent notre district et Li fut nommé Commandant en chef du pays.

Tous les officiers locaux, moi y compris, devaient être exécutés.

Mais Li donna comme ordre secret que je ne devais être molesté en aucune manière car j'étais un homme juste. Si j'avais réclamé mes droits quelque temps auparavant, j'aurais non seulement péri, mais toute ma famille avec moi.

Faites du bien à ceux qui vous haïssent, Matthieu 5 : 44.

Trois attitudes face à la croix

On peut admirer à Florence trois peintures de l'artiste italien Fra Angelico.

Sur le premier tableau, le peintre a représenté la scène du Calvaire : le Christ mourant sur la croix. Un homme regarde, tout étonné.

La même scène est répétée sur le deuxième tableau, mais l'homme semble dire : « Est-ce réellement pour moi ? »

C'est encore la répétition de la même scène de la crucifixion de Jésus que représente le troisième tableau. Mais cette fois-ci, l'homme est à genoux et adore.

Pas plus que les croyants qui fondent leur foi sur la Parole de Dieu seule, je ne recommande des génuflexions devant des représentations picturales de la mort de Jésus sur la Croix.

Mais ne retrouve-t-on pas dans ce monde les trois attitudes dépeintes par l'artiste ? Pour beaucoup, la croix n'est qu'un sujet d'étonnement, pour d'autres, elle est un sujet d'interrogation, où le doute l'emporte vite sur la foi.

Et pour d'autres enfin, elle est source de reconnaissance et d'adoration : Jésus est mort pour mes péchés. Il est mon Sauveur, je l'aime et je veux l'adorer tous les jours de ma vie. La Bible dit :

La prédication de la croix est une folie pour ceux qui périssent ; mais pour nous qui sommes sauvés, elle est une puissance de Dieu, 1 Corinthiens 1 : 18.

Le général Hoche et le chouan

Ayant achevé de pacifier la Vendée en 1796, le général Hoche se trouvait un soir à Rennes, lorsqu'un paysan chouan, d'un coup de pistolet, tira sur lui, sans l'atteindre. Le général demanda à entendre lui-même son agresseur, qui lui dit avoir regretté son acte, et il le fit relâcher.

En outre, ému par sa grande pauvreté, il lui remit sa propre bourse, contenant vingt-cinq louis d'or.

Nous admirons ce geste magnanime, vraiment peu ordinaire. Mais il est sans commune mesure avec le pardon que Dieu offre aux hommes criminels, responsables de la mort de son Fils. Le chouan royaliste avait des motifs pour haïr le général républicain ; tandis que le Seigneur Jésus-Christ a pu dire de ses meurtriers : Ils m'ont haï sans cause. On comprend qu'elle a pu être la confusion du criminel traité de cette manière et sa reconnaissance envers l'homme généreux, qui non seulement ne se vengeait pas, mais lui faisait un cadeau royal.

Pensons alors à la grandeur de la grâce divine. Non seulement, Dieu pardonne aux hommes coupables du rejet et du meurtre de son Fils, mais il leur offre d'en faire ses enfants, ses héritiers et de les associer à la gloire de son Fils.

Seigneur Jésus, ne t'aimerions-nous pas, toi qui donnas pour nous ta vie, toi dont la tendresse infinie vient chaque jour au-devant de nos pas ?

Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font,
Luc 23 : 34.

Tu es un Dieu prêt à pardonner, compatissant et miséricordieux, lent à la colère et riche en bonté, Néhémie
9 : 17.

Essayez d'apprendre à les aimer

Un jardinier des États-Unis écrivit un jour au Ministère de l'Agriculture :

« J'ai essayé tout ce dont j'ai entendu parler, tout ce que j'ai lu, y compris vos articles sur la façon de se débarrasser des pissenlits – et j'en ai toujours dans mon jardin ! »

La réponse arriva par retour du courrier :

« Cher Monsieur, si vous avez réellement tout essayé et que vous avez toujours des pissenlits, il ne vous reste plus qu'une chose à faire : essayez d'apprendre à les aimer ! »

Quels que soient les moyens employés, vous n'arriverez jamais à vous débarrasser des faux amis, des ennemis, des rivaux, des opposants. Mais vous pouvez vous décharger une fois pour toutes du fardeau qu'ils ont pour vous en vous mettant à les aimer. Il ne vous reste plus d'autre alternative que d'aimer vos ennemis, à moins que vous ne souhaitiez-vous laisser détruire à petit feu en continuant à nourrir en vous de la haine à leur égard.

Il n'est pas toujours possible de changer le cours de la vie. Il faut l'aimer telle qu'elle est. Jésus a dit :

Je suis la vie, la vie sous tous ses aspects. Regardons-la comme sacrée et utilisons-la avec soin.

Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent,
Matthieu 5 : 44.

Persécutions

Quand l'empereur Néron régnait à Rome, les chrétiens étaient déjà nombreux. Le tyran s'abandonnait à tous les vices et n'hésitait devant aucun crime. En l'an 64, Rome fut incendiée. La rumeur publique accusa l'empereur d'avoir lui-même provoqué cette tragédie pour admirer le spectacle. Il l'aurait, disait-on, contemplé du haut d'une colline en jouant de la lyre. Pour détourner de lui la fureur populaire, Néron accusa les chrétiens et déclencha contre eux une cruelle persécution. On les jetait dans le Tibre, cousus dans des sacs, on les pendait, on les crucifiait. Certains furent enduits de poix et, attachés à des poteaux, servirent de torches vivantes pour éclairer une fête offerte au peuple dans les jardins impériaux.

Dieu avait ses témoins. Il s'en trouvait jusque dans l'entourage de l'empereur. Ils pensaient à leurs frères et priaient pour eux. Sur le point de subir le supplice, l'apôtre Paul affirmait la certitude de sa foi :

Je sais qui j'ai cru, et encore : j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi, 2 Timothée 1 : 12 ; 4 : 7.

En pensant aux souffrances de ces martyrs, nous aurions honte de nous plaindre des difficultés et des peines que nous pouvons avoir à traverser. Que sont-elles à côté des leurs ? Et si Dieu les a fortifiés pour qu'ils puissent les supporter, ne nous donnera-t-il pas, à nous aussi, son aide pour endurer victorieusement nos épreuves ?

D'autres encore furent éprouvés par des moqueries et par des coups, et même par des liens et par la prison, Hébreux 11 : 36.

Reconnaissance et louange

Une dame âgée demanda audience au Président Abraham Lincoln. Comme elle entra dans son bureau, il se leva et lui posa la question habituelle :

—Que puis-je faire pour vous, Madame ?

—Monsieur le Président, je ne suis pas venue pour vous demander quelque chose... Je suis venue simplement pour vous offrir un de vos gâteaux préférés.

—Madame, je vous remercie infiniment et votre geste me touche beaucoup. Des milliers de personnes sont venues me

voir pour me demander quelque faveur. Vous êtes la première venue sans formuler de requête. Je vous en suis très reconnaissant.

Heureuse, cette dame s'en retourna chez elle. Elle avait réjoui le cœur de celui qu'elle estimait.

Sans doute, un jour ou l'autre, dans un moment d'angoisse, vous êtes-vous tourné vers Dieu pour obtenir la délivrance.

Mais savez-vous aller à lui, en tout temps, pour le prier, le remercier, le bénir, c'est-à-dire le louer, pour sa bonté fidèle ?

Mon âme, bénis l'Eternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits, Psaumes 103 : 2.

Le remercier pour tout ce qu'il a fait et, en particulier : parce qu'il a envoyé son Fils pour être le Sauveur du monde, 1Jean 4 : 14.

Le remercier pour tout ce qu'il fait chaque jour pour nous, mais aussi le remercier pour ce qu'il est.

Louez l'Eternel ! Car il est beau de célébrer notre Dieu, Car il est doux, il est bienséant de le louer, Psaumes 147 : 1.

Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés, pour une espérance vivante, 1 Pierre 1 : 3.

Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles, Ephésiens 1 : 3.

Racheté par le sang

Au 19^{ème} siècle, en Afrique, un chef païen avait condamné à mort un esclave pour une légère offense. Un Anglais, survenu alors et pris de pitié, offrit divers objets précieux pour qu'il lui soit fait grâce.

—Je ne veux ni ivoire ni or, je veux du sang, répondit obstinément le chef.

Il ordonna à l'un de ses hommes de bander son arc et de lancer une flèche dans le cœur du coupable. L'Anglais s'élança et déploya son bras sur la poitrine du condamné. La flèche se planta dans la chair de l'homme blanc. Le chef restait muet d'étonnement. L'Anglais arracha la flèche et la lui présenta.

—Voici, tu as du sang. Je te le donne pour ce pauvre esclave et je réclame sa vie.

Le chef n'avait jamais vu une telle compassion. Bouleversé, il s'écria :

— Oui, homme blanc, tu l'as racheté ; il est à toi.

L'esclave, se jetant aux pieds de son sauveur, lui déclara en pleurant :

—Homme blanc, tu m'as acheté par ton sang ; je veux être toujours à ton service.

La Bible dit :

Ne crains rien, car je te rachète je t'appelle par ton nom : tu es à moi, Esaïe 43 : 1.

Vous avez été rachetés de la vaine manière de vivre que vous aviez héritée de vos pères, non par des choses périssables : argent ou or, mais par le sang précieux de Christ, 1 Pierre 1 : 18-19.

La Bible : le meilleur indicateur

Un étudiant demanda un jour à Hudson Taylor, le missionnaire de Chine bien connu :

—Comment pouvez-vous croire en chaque parole de la Bible ?

—Si vous désirez partir avec le train demain matin, répondit-il, vous consultez l'indicateur ; si vous y trouvez marqué que le premier train part à 7 heures, vous ne faites pas d'enquêtes sur l'exactitude de l'indicateur, mais vous vous rendez à la gare demain matin et là vous trouverez le train. J'en fais de même avec la Bible depuis 50 ans, avec

ses commandements et ses promesses. Et durant une longue vie, à travers bien des dangers mortels, j'ai toujours trouvé que ce qu'elle m'indiquait était juste.

Voici un exemple de la Parole de Dieu :

Fortifie-toi seulement et aie bon courage, en agissant fidèlement selon toute la loi que mon serviteur t'a prescrite, ne te détourne ni à droite ni à gauche, afin de réussir dans tout ce que tu entreprendras, Josué 1 : 7.

Rencontre sur un pont

Un soir, un pasteur rentrait à pied de la gare chez lui par des rues désertes. Sur un pont qu'il lui fallait traverser, il aperçut un jeune homme accoudé au parapet, l'œil sur l'eau noire. Notre ami se sentit poussé à s'arrêter et à adresser quelques mots à cet inconnu en lui remettant un tract évangélique qu'il avait dans sa poche.

Deux ans s'écoulèrent. Le pasteur, ayant affaire au campus de l'université, s'arrête à la cafétéria, lieu privilégié pour les rencontres. Soudain, à son approche, un étudiant se lève, radieux :

—Vous ne me reconnaissez pas ?

—Non, je ne me souviens pas de vous avoir vu.

—Moi je vous connais ! Nous nous sommes rencontrés sur le grand pont, un soir, il y a deux ans, et vous m'avez sauvé

deux fois la vie. J'étais sur le point de sauter dans le fleuve...Des problèmes familiaux, échec à mes examens. Vos paroles m'ont réconforté ; vous m'avez engagé à mettre ma confiance dans le Christ. J'ai vu les choses autrement j'ai renoncé à mon projet. Rentré à la maison, j'ai lu votre feuillet ; ensuite je me suis mis à lire la Bible, et j'y ai trouvé ce qui me manquait, Jésus, mon Sauveur. Maintenant je crois en Lui. Quelques jours après ma conversion, je me suis réconcilié avec ma famille, j'ai repris ma scolarité, tout est rentré dans l'ordre. Gloire à Jésus qui m'a sauvé et merci à vous qui me l'avez fait connaître !

Tu m'as fait remonter vivant de la fosse, Jonas 2 : 7.

Le sac convoité...

On approchait de Noël... Zoé rentrait lentement de l'école et s'apitoyait sur son sort. Pourquoi ne pouvait-elle jamais avoir d'aussi jolies choses que Marion ? Oubliant sa belle robe neuve et le petit médaillon que Papa lui avait promis pour Noël, elle pensait constamment au sac de Marion. Il était bien attrayant ce petit sac jaune ! Mais le plus beau, c'était sa fermeture en forme de petite cage grillagée dans laquelle chantait un petit oiseau bleu chaque fois que l'on tournait la clef ! Zoé n'avait jamais vu un sac

si merveilleux. Comme elle aurait voulu en avoir un semblable !

Soudain elle se frotta les yeux. Rêvait-elle ? Le sac de Marion était là par terre devant elle ! Elle le ramassa lentement. Mais comment était-il venu là ? Marion l'aurait-elle perdu ? Ses yeux brillaient de joie ; serrant le précieux objet dans ses mains, elle se mit à courir jusqu'à la maison et monta tout droit dans sa chambre. Elle tourna et retourna la clef sans se lasser d'entendre le chant mélodieux de l'oiseau. Et pourtant elle n'était plus aussi heureuse à mesure que le temps passait. Elle se sentait un peu coupable et pensait au désespoir de Marion d'avoir perdu son beau cadeau.

Maman l'appela pour souper, mais Zoé n'avait pas faim, elle écoutait ce que disait Papa :

— Savez-vous que le commis de M. Benson a trouvé un chèque de 450 francs en balayant l'épicerie ? Il le porta immédiatement au propriétaire du chèque avant même que celui-ci s'aperçoive de sa disparition.

Sûrement que Papa a deviné mon secret ! pensa Zoé, mais non, il s'adressait à Maman en parlant.

— Cela ne me surprend pas, répondit Maman,

— Pierre est un garçon honnête en toute chose. Il calcule toujours le poids quand il sert et donne toujours des denrées fraîches. Si quelqu'un est honnête dans les petites choses, il l'est aussi dans les grandes.

Zoé faillit s'étouffer avec sa salade. Elle se souvenait de la grande carte des Dix commandements dans la salle de l'Ecole du Dimanche :

Tu ne voleras pas ! Tu ne convoiteras pas !

Ces lettres semblaient la fixer dans les yeux. Dès la fin du repas, elle se précipita sur le téléphone et fit le numéro de Marion. C'est elle qui répondit. Sa voix semblait-elle triste ? Zoé n'en était pas sûre.

—Marion, dit-elle, j'ai trouvé ton sac cet après-midi en revenant de l'école, je viens te l'apporter.

— Oh ! Quelle joie ! (Cette fois-ci il n'y avait pas à s'y méprendre sur le ton de la voix de Marion, elle débordait de bonheur et de soulagement.) Je l'avais posé par terre avec mes livres pour mieux voir jouer les garçons avec le ballon, puis j'ai oublié de le reprendre.

Marion vint ouvrir à Zoé.

—Viens, Maman a préparé des glaces !

Mais Zoé fixait ses souliers.

—Merci, mais je ne mérite pas cela. Tu sais, j'avais tellement envie d'un sac comme le tien que, lorsque je l'ai trouvé, j'ai décidé de le garder. Seulement, c'est ma conscience qui ne m'a pas laissée tranquille.

Pauvre Zoé, elle faisait pitié. Marion lui mit ses bras autour de son cou.

—Mais tu ne l'as pas gardé ! dit-elle avec instance. C'est le rôle de la conscience de nous aider à faire le bien. Viens avec moi dans la cuisine, les glaces doivent être prêtes...

Comme elles étaient délicieusement fraîches, ces glaces ! Et dans son cœur, Zoé sentit une douce chaleur. Quel merveilleux sentiment que celui d'avoir fait ce qu'il fallait faire !

Ne pas se fâcher

À la chambre des Communes, en Angleterre, le Premier ministre Winston Churchill avait été l'objet de virulentes critiques. Son visage écarlate témoignait de son état de colère quand il prit la parole pour répliquer à ses contradicteurs. Mais à la surprise générale, son discours fut un modèle de brièveté :

« Je rappellerai, dit-il, un vieux proverbe : celui qui ne sait pas se fâcher est un sot, mais celui qui ne veut pas se fâcher est un sage ! »

Ce n'est pas un proverbe biblique, mais il peut nous aider à réfléchir. Quoi qu'il en soit, Churchill avait fait le choix de l'apaisement.

Il fut un temps où on pouvait lire un autocollant « Ne nous fâchons pas » sur la glace arrière des autos. Une mention qui serait encore bien utile ! Récemment, un automobiliste irrité par une dangereuse manœuvre effectuée par un autre conducteur, sur une aire de stationnement, sortit son fusil et tué à bout portant l'autre chauffeur.

La Bible donne des conseils de sagesse :

Ne t'irrite pas contre ceux qui font le mal [...] Ne t'irrite pas contre celui qui réussit dans ses voies, contre l'homme qui accomplit de mauvais desseins [...] Ne t'irrite pas, ce serait mal faire, Psaume 37 : 1 et 8-9.

Tout accès de colère, d'irritation, de fâcherie, de brouille, de mésentente ne doit pas avoir cours chez le vrai chrétien. Et si nous y avons cédé, demandons-en pardon à Dieu et à la personne contre laquelle nous nous sommes irrités.

La réconciliation et la paix que Dieu veut mettre en notre cœur sont à ce prix, comme ainsi que l'authenticité de notre témoignage chrétien.

La véritable éloquence

Spurgeon, le célèbre prédicateur anglais du XIX^{ème} siècle, raconte ainsi sa conversion :

Où serais-je maintenant si, par la grâce de Dieu, une tempête de neige ne m'avait pas obligé, un certain dimanche soir, à chercher refuge dans une chapelle ? Vu le temps, il n'y avait là qu'une douzaine de personnes. Le pasteur lui-même n'avait pas pu venir. Un homme tout simple monta en chaire pour le remplacer. Après avoir lu quelques versets dans le prophète Esaïe, il ajouta :

—Mes chers amis, ces paroles du Seigneur sont claires : tournez-vous vers moi. Cela ne demande pas un gros effort. Pas besoin d'avoir fait des études, ni de se donner beaucoup de mal. Jésus-Christ vous dit : Regardez, je suis cloué sur la croix. Regardez, je suis mort et enseveli. Regardez encore, je suis ressuscité, élevé au ciel et assis à la droite de Dieu.

Après une dizaine de minutes, notre homme ne savait plus que dire. C'est alors qu'il remarqua ma présence et comprit que j'étais étranger à leur petite communauté. Il poursuivit alors sur un ton très direct :

—Jeune homme, vous paraissez bien malheureux.

Effectivement, je l'étais.

—Sans Jésus-Christ, vous serez toujours malheureux, dans la vie et dans la mort.

Peu à peu, je compris. Loin d'être offusqué par cette interpellation si personnelle ou méprisante pour le manque

d'éloquence du prédicateur improvisé, j'ai trouvé ce soir-là ce qui me manquait, et Jésus est entré dans ma vie.

N'est-ce pas moi, l'Eternel ? Il n'y a point d'autre Dieu que moi, je suis le seul Dieu juste et qui sauve. Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés, vous tous qui êtes aux extrémités de la terre ! Car je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre, Esaïe 45 : 21-22.

Quel testament !

De nuit, dans une riche résidence new-yorkaise, un cambrioleur, qui n'était autre que le fils de la maison, était en train de fracasser le bureau de son père. Malgré les admonestations et les prières de ses parents, il menait une vie dissolue. Rejeté par ses frères qui le fuyaient, il avait quitté la maison, persuadé que son père allait le déshériter. C'est pourquoi il avait résolu de rechercher et de détruire le testament paternel.

Le voilà ! Rédigé peu de jours après la dernière altercation avec son fils. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en le lisant ! :

« La part de mon héritage revenant à mon fils Edward ne doit pas être diminuée. Ses frères et sœurs doivent l'accueillir et lui dire que mon amour pour lui restera pareil jusqu'à mon dernier souffle. »

Confus et honteux de son acte, il éclata en sanglots ; il se mit à prier de tout son cœur. Le lendemain matin, il sollicita par télégramme un entretien avec son père.

La réconciliation fut totale, car l'amour paternel inconditionnel avait brisé son cœur.

N'est-ce pas une parfaite illustration de l'amour de Dieu le Père envers chaque homme ? Quel incroyable testament n'a-t-il pas rédigé pour nous, pécheurs impénitents, pour nous proposer pardon et vie éternelle en sa présence, uniquement à cause du sacrifice de Son Fils Jésus-Christ !

Si ce récit vous interpelle, peut-être devez-vous aussi aller vers ce Père céleste et lui confesser votre situation. Son pardon vous est assuré.

Je t'aime d'un amour éternel c'est pourquoi je te conserve ma bonté, Jérémie 31 : 3.

Un sacrifice qui porte du fruit

Un paysan avait perdu son fils à la guerre. Il entreprit un long voyage pour retrouver sa tombe. Grâce aux renseignements qui lui furent fournis, il la trouva au bord d'un champ de blé, surmontée d'un képi rouge posé sur deux bâtons liés en croix.

C'était en août et, sur cette tombe, quelques épis avaient mûri. Il les cueillit, en secoua les grains dans son grand mouchoir de paysan. Puis, rentré chez lui, en automne, il

les sema dans un coin de son champ. À la saison suivante, il enfouit encore ceux qu'il avait récoltés.

Et, d'année en année, s'agrandit le champ où il lui semblait encore voir palpiter la vie de son fils.

C'est là comme l'image de ce que devrait offrir au monde l'Église qui est la moisson née du sacrifice de Christ et de la puissance de sa résurrection. Jésus dit :

En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé à terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit, Jean 12 : 24.

Ses dernières paroles

Un grand professeur de chirurgie était sur le point d'opérer un jeune agriculteur atteint d'un cancer de la langue. Quelques étudiants entouraient la table d'opération pendant les derniers préparatifs.

Le praticien avertit le malade que, dans le meilleur des cas, il devait s'attendre à perdre la parole après cette opération.

—Si vous avez encore un souhait ou quoi que ce soit à exprimer à haute voix, faites-le maintenant, lui suggéra-t-il. Et dites-vous bien que ce sont les derniers mots que vous allez prononcer. Quand vous vous réveillerez, après l'intervention, vous serez muet.

Tous attendaient avec curiosité le dernier message du jeune homme. Celui-ci ferma un instant les yeux, puis énonça d'une voix claire et ferme :

—Gloire à Jésus-Christ !

Les assistants en furent saisis, et le professeur eut peine à contenir son émotion. L'opération se déroula avec succès. Et la perte de l'usage de la parole n'empêcha pas ensuite le jeune chrétien de trouver sa joie dans son Sauveur. Un jour prochain, sa bouche s'ouvrira de nouveau lorsque, dans son corps glorifié, il se trouvera dans la présence de son Seigneur.

Sa mort fut une véritable prédication...

C'était une visite de routine qui amena Stephan Schmidt, pasteur d'une paroisse de campagne de l'Allemagne du Sud, à l'hôpital. Là se trouvait couchée sur son lit de mort, une dame de sa paroisse, âgée de 87 ans, désirant lui parler encore une dernière fois. Elle remercia son pasteur pour ses prédications au travers desquelles elle avait connu la vérité sur Dieu. Elle le remercia également, parce que trois ans

auparavant, elle avait ainsi pris la décision de confier sa vie à Jésus. « Je sais où mène le voyage », dit-elle.

Elle décéda trois jours après. Selon des témoins, elle mourut dans une paix totale, se réjouissant à la pensée de ce qui l'attendait au ciel. « Jésus, Jésus ! » furent les derniers mots que ses lèvres prononcèrent. Sa mort fut une véritable prédication pour toutes les personnes présentes, comme nous le rapporte le pasteur Schmidt.

Quelques jours plus tard, le téléphone sonna chez ce pasteur. L'un des médecins de la clinique s'annonça. Il lui dit :

— Vous êtes bien le pasteur qui a encore parlé avec cette vieille dame, peu de temps avant qu'elle ne décède ?

Ce docteur n'avait encore jamais été témoin d'une mort aussi paisible.

— Qu'avait donc cette femme que moi je n'ai pas ? demanda finalement le médecin.

— Je peux vous le dire exactement, répondit Schmidt, en invitant celui-ci à venir à une réunion dans son église.

Lors de cette réunion, on pria aussi pour les malades. A sa grande surprise, le médecin expérimenta une guérison physique dans son propre corps. La réunion qu'il venait de vivre, plus la guérison dont il venait de faire l'expérience, ainsi que l'entretien personnel qu'il eut avec le pasteur, tout cela eut un grand impact sur sa vie.

Ce même soir, le pasteur accompagna le médecin à son domicile. Sur le chemin du retour, dans la voiture, le docteur exprima le désir de se convertir sur le champ à Jésus-Christ. Pour ce faire, il conduisit le véhicule jusqu'à la bande d'arrêt d'urgence d'une voie express, déclencha le signal de détresse et, avec le pasteur, ils se mirent à prier. C'est alors qu'il accepta le pardon de Dieu et qu'une grande joie remplit son cœur.

A peine eurent-ils fini de prier qu'une patrouille de police s'arrêta derrière leur voiture. Les policiers contrôlèrent voiture et papiers. Lorsqu'ils leur demandèrent ce qu'ils faisaient là le soir, sur la bande d'arrêt d'urgence, la réponse fut spontanée : « Nous prions ! »

Cela leur parut suspect. C'est pourquoi ils soumirent le pasteur et son passager à un test d'alcoolémie. Ce dernier fut également sans résultat. Au moment du départ, le médecin, s'adressant à l'un des policiers, lui dit :

— Jeune homme, je vous souhaite de vivre un jour quelque chose d'aussi beau que ce que je viens de vivre ici ce soir !

Quelques jours plus tard, le téléphone sonna une nouvelle fois chez le pasteur Schmidt. Le policier qui l'avait contrôlé récemment, était à l'appareil, lui posant la question suivante :

— Je voudrais savoir ce que ce médecin a que je n'ai pas ?

— Je peux vous le dire exactement, répondit le pasteur en invitant promptement le policier à la prochaine réunion dans son église.

Ce jeune policier y apparut accompagné cette fois de son amie.

— C'est quand même étonnant, déclara le pasteur, les heureuses répercussions que peut avoir la mort d'une personne en paix avec Jésus-Christ et réconciliée avec Dieu.

La Bible de ma mère

Une longue file de prisonniers politiques entre dans un des nombreux camps de punition aménagés en Allemagne. Devant moi, des hommes qui forment la tête de la colonne pénètrent dans une pièce, et ressortent, le crâne rasé, revêtus d'un uniforme grisâtre. Dans un instant, nous serons dépouillés de tous les objets les plus nécessaires sans lesquels il n'est pas de vie humaine digne de ce nom. Que vais-je faire ? J'aperçois les SS s'occupant de mes compagnons d'infortune. Il faut que je sauve quelque chose, mais quoi ? Soudain, dans mon esprit, jaillissent ces mots : la Bible de ma mère. Prestement, ma main s'engouffre dans ma besace et en sort la petite Bible de poche, suprême cadeau d'une mère éplorée avant mon départ.

Il est temps. Déjà le SS arrive à moi, ramasse tous mes effets. Totalement dévêtu, je suis embarrassé par ce livre noir que je tiens à la main. Mon tour arrive. Mains au dos, je réponds à toutes les questions de l'officier. Tout va bien, il n'a rien vu. Mais bientôt il me tend un porte-plume en disant : « Signez là ». Je ne puis plus rien cacher. Alors, calmement, je pose la bible sur la table et je signe.

L'officier prend le livre et me regarde d'un air interrogateur. Posément, j'explique :

—C'est la Bible...la Bible de ma mère.

Étonné, l'officier me fixe à nouveau et, après un haussement d'épaules, me jette la Bible en disant :

—Au suivant !

Je n'ai jamais compris comment cette faveur a pu m'être accordée mais la suite des événements devait m'apporter la conviction que la main de Dieu me suivait comme me suivait cette Bible.

Pressé par l'épreuve, les coups, le dénuement, la faim, je dus abandonner les derniers retranchements de mes prétentions et de mon orgueil. Mon cœur commençait à s'ouvrir à la recherche d'un vrai refuge. Aussi me mis-je à lire ma Bible, et elle me parlait, me rassurait, me consolait ; je sentais une présence invisible, mais réelle près de moi. Je me souviens du jour où Dieu se révéla à moi par la lecture du Psaume 31. Je me mis à prier comme je ne l'avais

jamais fait auparavant. Je criai vers Dieu dans le sentiment profond de ma misère, et Il entendit mon cri.

Ce fut pour moi une expérience inoubliable. Non seulement Dieu n'était plus pour moi un étranger, mais je me savais aimé de lui. La Bible me parlait de son amour manifesté en Jésus-Christ, son Fils, mort sur la croix du Calvaire pour que des hommes perdus comme moi soient sauvés, arrachés à leur détresse morale et spirituelle, par le simple moyen de la foi.

C'est ainsi que, dans cet antre de Satan, là même où toute espérance semblait impossible, la Bible de ma mère devint pour moi la vivante Parole de Dieu au travers de laquelle Christ se révéla à moi comme mon Sauveur et mon Seigneur !

Délivre-moi de mes ennemis et de mes persécuteurs,
Psaume 31 : 16.

Le prix de ma place au ciel

On raconte que, lors d'un banquet, Voltaire, ennemi déclaré de la foi chrétienne trouva bon d'amuser la table en s'écriant :

—Je vends ma place au paradis pour un louis d'or !

Après un silence pesant, quelqu'un se leva :
—Monsieur, toute personne qui désire vendre quelque chose doit d'abord prouver qu'il en est bien propriétaire. Si vous me montrez votre titre attestant que vous avez une place au paradis, je l'achèterai pour la somme proposée.

C'est ainsi que fut réduit au silence ce moqueur dont l'intelligence avait habituellement réponse à tout. Que répondrions-nous si on nous demandait cette pièce à conviction ?

Est-ce que nous sommes sûrs d'avoir une place au ciel ? Nous pouvons évoquer la bonté de Dieu, mais, en pensant à sa justice inflexible, nous resterons toujours incertains et tremblants. Il nous faut donc des éléments plus solides, incontestables. Que dit celui même que Dieu a établi comme juge, c'est-à-dire Jésus Christ ?

Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où je suis, moi, ils y soient aussi avec moi, Jean 17 : 24.

Et encore :

Celui qui écoute ma parole et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, Jean 5 : 24.

Oui, seule la foi au Seigneur Jésus nous donne droit à une place au ciel.

Ton Dieu vaut mieux que le mien

Une vieille légende orientale raconte le fait suivant : Abraham était un jour assis devant sa tente, quand survint un étranger demandant l'hospitalité. Le patriarche le fit entrer, lui prépara un repas que l'étranger se mit aussitôt à manger.

— Ne remercies-tu pas, lui demanda Abraham, le Dieu du ciel et de la terre, avant de manger ?

— Je ne connais pas ce Dieu, répondit l'étranger. Mon dieu à moi, le voici ! Ce disant, il tira une idole de sa poche.

Abraham s'emporta et s'écria :

— Je ne veux pas une idole sous ma tente ! Sur quoi, il chassa l'étranger.

Durant la nuit. Dieu parla à son serviteur et lui dit :

— Abraham, où est l'étranger que je t'ai envoyé ?

— Éternel, répondit le patriarche, il n'a pas voulu t'adorer et je l'ai chassé.

— Abraham, répondit Dieu, voilà soixante-dix années que je supporte cet homme, et toi, tu n'as pas voulu le supporter une seule nuit.

Abraham sortit, chercha l'étranger et le ramena sous sa tente et lui dit :

— C'est mon Dieu qui m'a ordonné d'aller te chercher.

Alors, se tournant vers le patriarche, l'étranger lui dit :
—Ton Dieu vaut mieux que le mien, car le mien m'a dit :
—Brûle sa tente et détruis-la. Parle-moi de ton Dieu, je
veux le servir.

Ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu,
Ruth 1 : 16.

La grand-mère et le fils du pasteur

Chaque dimanche après-midi, le pasteur et son fils de 11 ans sortaient de la ville pour distribuer des brochures d'évangélisation. Il faisait très froid et il pleuvait beaucoup. L'enfant qui était déjà vêtu dit:
—OK, papa, je suis prêt.

Et son père lui demanda:
—Prêt à quoi ?
— Papa, il est temps de rassembler nos brochures et de sortir.

Son père lui répondit:
—Fils, il pleut et il fait très froid dehors!

Le garçon surprit alors son papa et lui demanda:
—Mais papa, les gens ne vont-ils pas en enfer même le jour de la pluie ?

Son père lui répondit:

—Mon fils, le temps ne le permet pas.

Le garçon demanda :

—Papa, je peux y aller ? S'il te plaît!

Son père hésita un moment, puis lui dit:

—Mon fils, tu peux y aller. Voici les brochures. Sois prudent, mon fils.

— Merci, papa !

Puis il sortit sous la pluie. Ce garçon de 11 ans alla dans les rues de porte à porte, distribuant des feuillets à tous ceux qu'il voyait. Après deux heures de marche sous la pluie, il était tout mouillé, mais il ne lui restait qu'une toute dernière brochure. Il s'arrêta au coin de la rue, cherchant à qui remettre le feuillet, mais les rues étaient totalement désertes. Puis il se tourna vers la première maison qu'il vit et se permit de sonner. Il sonna, sonna, mais personne ne répondit. Il sonna encore, encore, et toujours personne. Aucune réponse. Enfin, ce jeune garçon de 11 ans décida de partir, mais quelque chose l'en empêcha. Encore une fois, il se tourna vers la porte et se mit à sonner et à frapper fort à la porte. Il entendit quelque chose se mouvoir là-haut sur le balcon. Il sonna de nouveau et cette fois, la porte s'ouvrit lentement...Debout à la porte, arriva une vieille dame avec un regard très triste. Elle demanda doucement :

—Qu'est-ce que je peux faire pour toi, mon enfant ?

Avec des yeux radieux et un sourire qui illuminait son monde, le petit garçon lui dit :

—Madame, je suis désolé si je vous ai dérangé, mais je veux juste vous dire que vraiment Jésus vous aime et je suis venu ici pour vous donner mon tout dernier livret, qui vous dira tout sur Jésus et son grand amour.

Et puis il lui remit son tout dernier feuillet et s'en retourna pour partir. Elle l'appela et lui dit :

—Merci, mon garçon ! Et que Dieu te bénisse !

Eh bien, le dimanche qui suivit, à l'église, le Pasteur, papa de ce jeune garçon de 11 ans, demanda :

— Quelqu'un a-t-il un témoignage ou quelque chose à dire ?

Une vieille dame se leva lentement dans la dernière rangée, un regard d'éclat glorieux sur son visage témoigna :

—Personne ne me connaît dans cette église. Je ne suis jamais venue ici. Dimanche dernier, je n'étais pas chrétienne. Mon mari a trépassé, me laissant toute seule dans ce monde. Cela me fait de la peine de vivre toute seule. Dimanche dernier, il pleuvait et il faisait terriblement froid. J'étais à bout. J'avais décidé dans mon cœur de me suicider, je n'avais pas l'espoir ni la volonté de vivre. Alors j'ai pris une corde et une chaise, j'ai attaché la corde à une poutre du toit, me tenant sur la chaise, la corde autour de mon cou. Debout sur cette chaise, si seule le cœur brisé, je

m'apprêtais à sauter, quand tout à coup, la sonnette me fit sursauter. J'ai pensé : je vais attendre une minute, espérant que celui qui sonne s'en ira. J'ai attendu et attendu, mais la sonnerie a été insistante, puis la personne a aussi commencé à frapper fort. J'ai pensé qui diable cela pourrait-il être? Personne ne sonne à ma porte ou ne vient me rendre visite. J'enlevai la corde de mon cou et me dirigeai vers la porte, et la sonnette retentissait toujours plus fort. Lorsque j'ai ouvert la porte, j'ai vu qui était là; je ne pouvais pas y croire parce que debout sous mon porche, était le garçon le plus radieux, il ressemblait à un ange. Jamais je n'ai vu cela dans ma vie. Son sourire, oh, je ne pourrai jamais vous le décrire ! Les mots qui sortaient de sa bouche donnaient à mon cœur, qui était mort, une espérance de vie. Il s'écria d'une voix de chérubin: « Madame, je suis juste venu ici pour vous dire que vraiment JESUS VOUS AIME ». Il m'a donné cette brochure évangélique, que je tiens dans mes mains. Le petit ange disparut dans le froid et la pluie, j'ai fermé la porte et ai commencé à lire chaque mot de cette notice. Je suis remontée au grenier pour récupérer ma corde et ma chaise. Je n'en avais plus besoin. Aujourd'hui, je suis une enfant heureuse, appartenant au Roi des Rois ! Puisque l'adresse de votre église était sur le dos de cette brochure, je suis venue ici pour dire personnellement MERCI à l'ange de Dieu. Il a épargné mon âme d'une éternité en enfer !

L'heure était aux acclamations dans l'église. Et les chants de louange et d'honneur du Roi des Rois ont résonné dans tout le bâtiment.

Le pasteur, descendit de la chaise et se dirigea vers la rangée de devant, où le petit ange était assis. Il prit son fils dans ses bras en sanglotant de façon incontrôlable. L'église a passé un glorieux dimanche, et probablement celle-ci n'avait jamais vu un père si plein d'amour et d'honneur pour son fils...

Ce père avait également permis à son fils d'aller dans un monde froid et sombre. Il le reçut alors avec une joie indicible.

Le soldat et l'araignée

L'officier était vaincu ! Il avait perdu six batailles stratégiques en cherchant à défendre l'Écosse. Il était maintenant étendu par terre, blessé, dans un abri. Comme il méditait sur ses échecs, il remarqua une araignée en train

de tisser sa toile. Une fois, deux fois, trois fois, la petite créature se balançait pour essayer de saisir le fil, mais en vain. Sans se laisser décourager, l'araignée essaya encore à trois reprises, sans réussir à fixer sa toile.

Tout à coup, l'officier se redressa en s'exclamant : cette araignée et moi avons tenté six fois, et six fois nous avons échoué. Si elle essaye une septième fois et réussit, alors moi aussi je recommencerai !

Tandis qu'il parlait encore, l'araignée rassembla toutes ses forces et réussit enfin à fixer sa toile.

« Levez-vous soldats ! » s'écria l'officier et ils retournèrent au combat une septième fois, et ce fut la victoire !

L'histoire de l'Écosse changea parce qu'une araignée et un officier, sans se laisser arrêter par leurs échecs, eurent le courage de recommencer. Lorsque vous vous trouvez devant des tâches apparemment insurmontables, rappelez-vous que le Seigneur a dit à Pierre de jeter ses filets une fois de plus. Et quel en fut le résultat ? Une pêche miraculeuse !

Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais sur ta parole, je jetterai le filet, Luc 5 : 5.

Pas de trop grand pécheur

Un jeune croyant avait obtenu la permission d'annoncer l'évangile aux détenus dans la salle d'une prison. Comme il se dirigeait vers l'estrade par l'allée centrale, il perçut nettement les réticences ou la méfiance de la plupart des

prisonniers, et comprit que l'introduction qu'il avait préparée ne convenait pas à ce public particulier. Alors qu'il gravissait les quelques marches de l'estrade, en priant Dieu de lui montrer comment commencer, il trébucha et tomba. Des rires remplirent la salle. Le prédicateur se releva, prit le micro, et dit :

« Mes amis, c'est exactement pour cela que je suis venu, pour vous dire qu'un homme peut tomber et se relever ! »

Ce qu'il y a de merveilleux avec la grâce de Dieu, c'est qu'elle n'exclut personne, serait-ce le plus grand criminel du monde.

Venez, et plaidons ensemble, dit l'Éternel :

Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme la pourpre, ils seront comme la laine, Esaïe 1 : 18.

Vous qui lisez ces lignes, qui que vous soyez et quoi que vous ayez fait, vous n'êtes pas un trop grand pécheur.

Notre Dieu Sauveur veut que tous les hommes soient sauvés, et parviennent à la connaissance de la vérité, 1 Timothée 2 : 4

Le sang de Jésus-Christ son Fils nous purifie de tout péché, 1 Jean 1 : 7.

Le message de Dieu ne peut pas être plus clair ! Il veut relever l'homme tombé le plus bas. Il ne lui demande qu'une chose : confesser ses péchés et croire que Jésus le connaît, l'aime et a voulu le sauver.

Eux, ils plient et ils tombent ; nous, nous tenons ferme, et restons debout. Eternel, sauve ! Qu'il nous exauce, quand nous l'invoquons ! Psaumes 20 : 9-10.

Et voici, il y avait là une femme courbée et elle ne pouvait aucunement se redresser. Lorsqu'il la vit, Jésus lui adressa la parole et lui dit : femme, tu es délivrée de ton infirmité. Et il lui imposa les mains. A l'instant, elle se redressa, et glorifia Dieu, Luc 13 : 11-13.

Le pasteur déguisé

C'est dimanche matin, aux États-Unis. Alors que les fidèles se pressent d'entrer à l'église pour le culte dominical, un vagabond traîne autour du temple. Il fouille dans les poubelles environnantes dans l'espoir de trouver quelque chose de comestible. Finalement, il s'assied sur les marches de l'église. Qu'est-ce que ce vieux vient faire par là ?

Les commentaires se font plus bruyants, quand, finalement, ce bon à rien s'avance dans le temple et monte

en chaire. Il saisit alors ses cheveux, ôte sa perruque, enlève son manteau déchiré et révèle sa vraie identité.

C'est bien, le pasteur de la paroisse Bobby ! Thème de sa prédication : « Amour du prochain et péché d'indifférence. »

Seuls deux membres de la communauté lui avaient adressé la parole avant d'entrer adorer Dieu ; Raymond Gary, l'ancien gouverneur de l'État d'Oklahoma et Jim Stevenson, un jeune croyant qui devait précisément être accueilli dans l'église ce jour-là. Le gouverneur voulait lui acheter quelque chose à manger et le jeune chrétien l'avait invité à entrer pour assister au culte.

« Dans ma paroisse précédente, déclara le pasteur Bob, j'avais tenté la même expérience ; mais là, on m'avait carrément prié de quitter les lieux. »

Heureux celui qui s'intéresse au pauvre ! Psaume 41 : 1

Caché sous le lit

La scène se passe au Brésil. Un cambrioleur s'est introduit un soir dans une maison. Entendant du bruit, vite il se glisse sous un lit. A son grand effroi, tous les membres de la famille se rassemblent dans la chambre où il est

caché. Et voilà que le père s'assied justement sur ce lit, prend un livre, en lit une page à sa femme et à ses enfants.

Ce sont de magnifiques paroles ; jamais notre voleur n'en a entendu de pareilles. La lecture terminée, toute la famille se met à genoux pour la prière. Le père semble s'adresser à un ami présent. Jamais notre homme n'aurait pensé qu'on puisse parler à Dieu avec autant de confiance et de liberté.

Puis la famille se retire et la maison devient silencieuse ; chacun s'est endormi. Alors, l'intrus rampe hors de sa cachette et, encore tout tremblant, quitte précipitamment la maison sans emporter rien d'autre que le mystérieux livre noir resté sur la table.

Au fur et à mesure, une conviction s'affirme en lui : le secret du véritable bonheur est contenu dans ce livre ! Des mois s'écoulent, et un jour, il s'approche de Dieu par Jésus-Christ, lui confesse ses péchés et obtient le pardon.

Que lui reste-t-il à faire ? A rapporter la précieuse Bible à ses propriétaires en leur racontant son histoire. Alors, dans la même chambre, à genoux, le père de famille et le voleur remercient le Seigneur ensemble d'avoir fait d'eux des frères en Jésus-Christ.

Eternel ! Tu me sondes et tu me connais, tu sais quand je m'assieds et quand je me lève, tu pénètres de loin ma pensée, tu sais quand je marche et quand je me couche, et tu pénètres toutes mes voies, Psaumes 139 : 1-3.

Pentecôte

On demandait à des étudiants :

—Pour vous, qu'est donc la Pentecôte ?'

—C'est le week-end le plus meurtrier de l'année, répondit l'un d'eux, après un silence pesant.

La même question fut posée à des enfants d'une école du dimanche du Midi où est dispensé un enseignement biblique à leur niveau : qu'est-ce donc que la Pentecôte ? Ignorance ? Timidité ? Enfin, un garçon hasarda cette réponse :

—La Pentecôte, dit-il en détachant bien les deux syllabes, lapente-côte ? Eh bien, ça monte et ça descend !

Évidemment, il ne pensait qu'à une côte qui peut être une montée ou une descente selon le sens dans lequel on s'y engage. Mais n'y a-t-il pas quelque chose de juste dans cette réponse ? Le jour de la première Pentecôte, les apôtres et d'autres croyants réunis à Jérusalem dans la Chambre Haute, en tout cent vingt personnes, firent monter vers Dieu des prières et des louanges, et le Seigneur fit descendre sur eux la puissance du Saint-Esprit, le baptême du feu divin pour qu'ils annoncent avec efficacité et vigueur l'Évangile de Jésus-Christ.

Paul Claudel a noté dans son journal : le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit a allumé les apôtres.

La Bible dit : *Ils furent tous remplis du Saint-Esprit et ils commencèrent à parler en d'autres langues selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer*, Actes 2 : 41.

Interrogeons-nous : que représente la Pentecôte pour moi ?

Question interdite !

La fête bat son plein dans le parc de cet industriel, Gunther M., qui a si bien réussi. Les invités se pressent autour des buffets et félicitent le maître de maison pour l'organisation de cette soirée. A l'un d'eux qui s'exclame :
—Vous avez de la chance ! Une affaire qui marche, une femme ravissante et des enfants magnifiques !

Gunther répond :

—Vous avez raison, ça ne va pas mal.

Mais, tout à coup, sur un ton plus sérieux, il poursuit en désignant sa poitrine :

—Mais surtout ne me demandez pas comment ça va là-dedans.

Voilà la question qu'il ne fallait surtout pas poser ! Quel aveu terrible de lucidité qui trahit le désarroi de cet homme. Le succès social et la réussite familiale craquent sous cette angoisse intérieure et ce mal-être indéfinissable qui mine beaucoup de nos contemporains.

Ce ne sont pas en effet les succès professionnels, ni les distractions ni les plaisirs de la vie sociale qui peuvent guérir ce malaise intérieur. Il n'y a qu'une personne qui puisse le faire et donner la paix et le vrai bonheur, c'est Jésus. Il voit la misère de ces cœurs qui se cache sous des apparences trompeuses. Il connaît leur soif d'absolu, de paix, de délivrance et lui seul peut donner une réponse à leurs besoins. Il suffit qu'ils s'adressent à lui en reconnaissant leur incapacité et qu'ils acceptent ce qu'il offre.

Tout le travail de l'homme est pour sa bouche et cependant ses désirs ne sont jamais satisfaits, Ecclésiaste 6 : 7.

Jésus leur dit : *Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif, Jean 6 : 35.*

Servir par amour

Une femme était mariée à un homme qu'elle n'aimait pas. Celui-ci l'obligeait à se lever à cinq heures tous les matins, à préparer son déjeuner et à le lui servir à six heures pile. Il était si exigeant qu'elle menait une vie misérable à essayer de satisfaire toutes ses exigences. Il finit par

mourir. Elle se remaria avec quelqu'un qu'elle aimait vraiment.

Un jour, en classant de vieux papiers dans un tiroir, elle tomba sur les règles strictes que son précédent mari avait dictées pour elle. Elle s'assit et se mit à lire. Elle s'arrêta soudain en se rendant compte qu'elle cherchait à répondre aux mêmes exigences pour son nouveau mari. Mais maintenant, elle ne le faisait plus par crainte mais par amour.

Car si on aime Dieu, on garde ses commandements. Ceux-ci, d'ailleurs, ne sont pas accablants, 1 Jean 5 : 3.

A L'ombre de tes ailes

La grange est en feu ! Avec l'énergie du désespoir, le fermier combat l'incendie qui vient de se déclarer. L'étable, le poulailler, la maison elle-même, sont menacés par les flammes.

Pompiers et volontaires accourent et unissent leurs efforts : le feu est enfin maîtrisé. Le fermier, inquiet pour ses bêtes, fait le tour de sa ferme ; elles ont été épargnées, quel soulagement ! Mais où est donc passée la poule blanche avec ses huit poussins ?

Ah ! La voilà. Elle est affaïssée, la tête pendante, les plumes roussies : morte. Le fermier soulève ses ailes sans vigueur : huit poussins s'échappent en pépant. Il comprend

que la poule, devant le danger, a rassemblé sous ses ailes sa couvée. Elle aurait pu courir hors de la portée des flammes, mais ses poussins n'auraient pas eu la force de le faire. Pour les sauver, elle a perdu sa vie.

Donner sa vie pour sauver d'autres vies, c'est ce que fit Jésus-Christ, le Fils de Dieu. Pour nous épargner le feu de la colère de Dieu, il a porté le jugement de nos péchés, il a donné sa vie sur la croix, il est mort à notre place.

Bien au-delà d'une simple protection, à tous ceux qui croient en lui, il donne une vie nouvelle, la vie éternelle. Sauvé pour l'éternité, le croyant connaît un refuge face aux dangers multiples de la vie ; c'est ce que la Bible appelle « les ailes » du Dieu Tout Puissant. A cause de ses péchés, toute personne est exposée à subir le jugement divin. Qui refuserait le sûr abri que Dieu offre gratuitement ?

Combien est précieuse ta bonté, O Dieu ! A l'ombre de tes ailes, les fils de l'homme cherchent un refuge, Psaumes 36 : 8.

Car tu es mon secours, et je suis dans l'allégresse à l'ombre de tes ailes, Psaumes 63 : 8.

Et tu trouveras un refuge sous ses ailes, Psaumes 91 : 4.

Surmonte le mal par le bien

Un pasteur vit un jour, venir à lui l'un des anciens de la paroisse. Celui-ci lui confia que la nuit précédente, le journalier Louis s'était introduit dans le jardin du presbytère et y avait volé une grosse corbeille de pommes.

Le voleur avait été vu par un témoin dont on ne pouvait mettre en doute la parole.

—Je vous remercie de cette communication amicale, répondit le pasteur.

Puis il fit chercher le journalier. Celui-ci arriva sans appréhension, car le pasteur l'employait constamment pour des travaux de diverses natures. Le pasteur se mit à causer avec une cordialité particulière avec Louis, à lui demander des nouvelles de sa famille, de chacun de ses nombreux enfants. Il en vint même à parler de pommes et demanda à notre homme s'il en avait une provision. Le journalier répondit que cette année-là ses pommiers n'avaient pas donné de fruits. Alors, de l'air le plus naturel du monde, le pasteur de lui dire :

—Courez vite chez vous chercher un sac, nous le remplirons de pommes de mon jardin, c'est une surprise que je veux faire à vos enfants !

La rougeur montait au front du journalier. Mais ses refus embarrassés furent inutiles. Il dut aller chercher le sac, et bientôt il descendit au jardin avec le pasteur. On

aurait dit, à le voir marcher péniblement, en s'essuyant le front, qu'il avait du plomb dans les jambes.

Il fut procédé à une abondante cueillette, puis le sac fut rempli jusqu'en haut.

—Et maintenant, mon cher Louis, lui dit le pasteur, emportez cela, n'oubliez pas de saluer votre femme et vos enfants.

Le malheureux n'y tint plus. Plein de confusion, il se laissa tomber devant le pasteur et lui confessa sa faute.

Dès ce jour, ce fut un autre homme : son cœur fut ouvert à l'Évangile. De cette heure mémorable date sa conversion, une conversion dont je puis certifier la réalité : l'origine en fut la bonté touchante du pasteur. Ce n'est pas de ce dernier, c'est du journalier que je tiens l'histoire.

Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger, s'il a soif, donne-lui à boire ; car en agissant ainsi, tu amasseras des charbons ardents sur sa tête, Romains 12 : 20.

Tertullien

Ce « père de l'Église » est né à Carthage en l'an 160. Doué de grands talents naturels, il fit de solides études et entra dans la carrière du droit où il se fit remarquer par son éloquence ; mais il fut frappé en voyant la fermeté et la constance des martyrs et il accepta Jésus comme son

Sauveur. Dès lors, sa vie changea entièrement : j'étais aveugle, dit-il, ne distinguant pas la lumière que donne le Seigneur à ceux qui croient en Lui. Autrefois, j'insultais le Dieu des chrétiens, maintenant, je l'adore.

Voici quelques extraits de l'apologie qu'il adressa aux gouverneurs des provinces :

« Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout : vos villes, vos villages, vos conseils, vos troupes, le palais, le sénat ; nous ne vous laissons que vos temples ; vos cruautés les plus raffinées sont sans effet : elles contribuent même à l'avancement de notre religion. Nous nous multiplions à mesure que vous nous moissonnez. Plusieurs de vos philosophes recommandent dans leurs écrits de souffrir avec patience les douleurs et la mort. L'exemple que donnent les disciples de Christ est plus éloquent que ces paroles. Cette invincible fermeté que vous traitez d'obstination et dont vous nous faites un crime est un appel convaincant. Qui peut en être témoin sans en être ébranlé et être conduit à en rechercher la cause ? »

Pourrait-on parler aujourd'hui des chrétiens de cette manière ?

Qui nous séparera de l'amour de Christ ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée ? Selon qu'il est écrit : C'est à cause de toi qu'on nous met à mort tout le jour,

Qu'on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie.

Mais dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Romains 8 : 35, 37.

Reconnais ton iniquité

Sujet de la reine Victoria et engagé dans les armées de Sa Majesté, Joël, à l'occasion d'une permission, avait déserté et s'était enfui à l'étranger sous un faux nom.

Un jour, une proclamation de la reine fut affichée : l'amnistie était accordée à tout déserteur qui se déclarait dans un délai de sept semaines.

Joël réfléchit longtemps, se renseigna, puis, prudemment, il écrivit une lettre à l'adresse indiquée sur les affiches. Il expliquait que sa permission finie, il avait essayé en vain de retrouver son régiment. Il n'était pas coupable de vraie désertion mais plutôt victime d'un fâcheux concours de circonstances. Quelques jours plus tard, il recevait cette réponse :

« Nous vous faisons connaître que notre service ne remet des certificats d'amnistie qu'aux seuls déserteurs. Votre cas ne nous concerne pas mais relève du Conseil de Guerre et je vous engage à vous mettre en rapport avec lui sans tarder. »

Joël dut avouer son mensonge, reconnaître qu'il était un vrai déserteur, et il obtint enfin le pardon de la reine.

Lecteur, ne cherchez pas d'excuse. Ne considérez pas votre péché avec légèreté. Soyez droit devant Dieu : vous êtes mort spirituellement à cause de vos fautes et dans vos péchés, vous êtes perdu. Le temps n'atténue pas votre culpabilité. Mais, écoutez la bonne nouvelle :

Christ au temps convenable, est mort pour des impies,
Romains 5 : 6.

Il est venu chercher et sauver ce qui était perdu.
J'ai dit : J'avouerai mes transgressions à l'Éternel ; et toi,
tu as effacé la peine de mon péché, Psaume 32 : 5.

Heureux celui à qui la transgression est remise, Psaume
32 : 1.

Un constat, une réponse

L'aviateur écrivain Antoine de Saint-Exupéry était profondément humaniste. Il attachait du prix à la fraternité entre les hommes. Pourtant, quelque temps avant sa disparition, il s'exprimait en ces termes :

« L'humanité, depuis des siècles, descend un immense escalier dont le sommet se perd dans les nuages et le bas

dans un abîme sombre. Elle aurait pu le remonter, cet escalier ; elle a choisi de le descendre. La décadence spirituelle est effrayante. »

Ce constat désespéré de l'écrivain rejoint ce que nous dit la Bible sur l'état de l'humanité :

Ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont point rendu grâce; mais, ils se sont égarés dans leurs pensées, et leur cœur sans intelligence a été plongé dans les ténèbres, Romains 1 : 21.

Jugement sans appel sur chacun de nous ! Mais la Parole de Dieu ne s'arrête pas à cette déclaration sévère. Dieu a trouvé un remède au mal incurable dont nous sommes tous atteints : il a détourné le châtement que nous méritions, sur son Fils Jésus-Christ, crucifié pour nous.

Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle, Jean 3 : 16.

Dieu a tout fait pour moi. Il me demande de le croire, de reconnaître honnêtement que je suis l'une de ces personnes qui ont besoin de son pardon, et d'accepter le Seigneur Jésus pour mon Sauveur.

Tous sont égarés, tous sont pervers ; il n'en est aucun qui fasse le bien, pas même un seul, Psaumes 14 : 3.

Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés, vous tous qui êtes aux extrémités de la terre ! Car je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre, Esaïe 45 : 22.

Question d'élève

Un professeur universitaire a défié ses étudiants avec cette question :

— Est-ce que Dieu a créé tout ce qui existe ?

Un étudiant a bravement répondu :

— Oui, Il l'a fait !

Le professeur a dit :

— Dieu a-t-il vraiment tout créé ?

— Oui, Monsieur, a répliqué l'étudiant.

Le professeur a répondu :

— Si Dieu a tout créé, Il a donc aussi créé le mal puisque le mal existe et, selon le principe de nos travaux qui définissent ce que nous sommes, alors Dieu est mauvais.

L'étudiant est resté silencieux devant une telle réponse. Le professeur était tout à fait heureux de lui-même et il se vantait devant les étudiants d'avoir prouvé encore une fois que la foi était un mythe.

Un autre étudiant a levé sa main et a dit :

— Puis-je vous poser une question Professeur ?

— Bien sûr, a répondu le professeur.

L'étudiant répliqua :

— Professeur, le froid existe-t-il ?

— Quelle question ! Bien sûr qu'il existe. N'avez-vous jamais eu froid ? demanda le professeur.

Le jeune homme répondit :

— En fait, Monsieur, le froid n'existe pas. Selon une loi physique, ce que nous considérons comme le froid est en réalité l'absence de chaleur. Tout individu ou tout objet possède ou transmet de l'énergie. La chaleur est produite par un corps ou par une matière qui transmet de l'énergie. Le zéro Absolu (-460°F) est l'absence totale de chaleur ; toute la matière devient inerte et incapable de réagir à cette température. Le froid n'existe donc pas. Nous avons créé ce mot pour décrire ce que nous ressentons si nous n'avons aucune chaleur.

L'étudiant continua :

— Professeur, l'obscurité existe-t-elle ?

Le professeur a répondu :

— Bien sûr qu'elle existe !

L'étudiant a répondu :

— Vous avez encore tort, Monsieur, l'obscurité n'existe pas non plus. L'obscurité est en réalité l'absence de lumière. Nous pouvons étudier la lumière mais pas l'obscurité. En fait, nous pouvons utiliser le prisme de Newton pour

fragmenter la lumière blanche en plusieurs couleurs et étudier les diverses longueurs d'onde de chaque couleur. Vous ne pouvez pas mesurer l'obscurité. Un simple rayon de lumière peut faire irruption dans un monde d'obscurité et l'illuminer. Comment pouvez-vous définir l'espace qu'occupe l'obscurité ? Vous mesurez la quantité de lumière présente. N'est-ce pas vrai ? L'obscurité est un terme utilisé par l'homme pour décrire ce qui arrive quand il n'y a pas de lumière.

— Finalement, le jeune homme a demandé au professeur :
— Monsieur, le mal existe-t-il ?

Maintenant incertain, le professeur répondit :
— Bien sûr, comme je l'ai déjà dit. Nous le voyons chaque jour dans les exemples de l'inhumanité de l'homme envers l'homme, dans la multitude des crimes et des violences partout dans le monde. Ces manifestations ne sont rien d'autre que du mal !

L'étudiant a répondu :
— Le mal n'existe pas Monsieur, ou du moins il n'existe pas de lui-même. Le mal est simplement l'absence de Dieu en soi. Il est comme l'obscurité et le froid, un mot que l'homme a créé pour décrire l'absence de Dieu en soi. Dieu n'a pas créé le mal. Le mal n'est pas comme la foi, ou l'amour qui existe tout comme la lumière et la chaleur. Le mal est le résultat de ce qui arrive quand l'homme n'a pas

l'amour de Dieu dans son cœur. Il est comme le froid qui vient quand il n'y a aucune chaleur ou l'obscurité qui vient quand il n'y a aucune lumière.

Le professeur s'assit ! Le nom de l'élève fut dévoilé
ALBERT EINSTEIN.

Comme quoi on peut être l'homme le plus intelligent du siècle et comprendre que Dieu est indispensable à l'homme, ainsi que la lumière l'est pour la Terre.

Mauvaise graine

Lorsque l'Angleterre prit possession de l'Australie, en 1770, bien des espèces animales et végétales y étaient inconnues. C'est ainsi qu'un émigré écossais, ayant la nostalgie des landes de son pays, s'avisa de faire venir une poignée de graines de chardons, fleur symbolique de l'Ecosse, et les sema dans un coin de son jardin. Quelques dizaines d'années plus tard, disséminée par le vent, la mauvaise herbe avait envahi tout ce vaste continent.

On sait aussi comment, dans un passé plus récent, le virus de la myxomatose, importé, lui, d'Australie et inoculé intentionnellement à quelques lapins de garenne, a contaminé toute l'Europe.

La semence du péché, introduite dans le monde par Satan, paraît insignifiante, une simple désobéissance du

premier homme. Mais voyez quelles conséquences dramatiques cette faute a eue pour notre race : crime, immoralité, misère, souffrance, mort ! La graine de désobéissance à Dieu a porté ses fruits tragiques. Le cœur naturel est comme la terre fertile dans laquelle la semence plongera aisément ses racines. Chrétiens, soyons vigilants, sachons dire le « non » résolu qui empêchera la petite graine vivace d'accéder au milieu propice dans lequel elle pourrait germer et tout envahir.

Laisser consciemment s'implanter dans son esprit une pensée impure, cultiver un ressentiment, nourrir n'importe quelle convoitise, c'est s'exposer un jour à ne plus en être maître.

La convoitise, lorsqu'elle a conçu, enfante le péché ; et le péché, étant consommé, produit la mort, Jacques 1 : 15.

Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi, Galates 6 : 7.

Le mot qui fait avalanche

En compagnie de son père et d'un guide, Elisabeth traversait un glacier. Ils admiraient le paysage grandiose quand un bruit lointain et sourd leur fit tendre l'oreille, il s'amplifiait d'instant en instant. Soudain, à proximité, ils virent se précipiter, avec un fracas de tonnerre, la masse de neige d'une avalanche qui entraînait pierres et rochers,

comme un torrent solide qui allait se disloquer en arrivant en bas. Tous ceux qui se seraient trouvés sur son passage, auraient été ensevelis. Puis tout se calma, comme en un silence de mort. Émue, Elisabeth serra la main de son père : —Louons Dieu qui nous a gardés. Mais que c'est étrange, une avalanche ! Un peu de neige qui glisse, une boule qui se forme puis grandit, et qui va porter la mort dans la vallée.

— C'est ainsi que font nos paroles, répondit son père. Un mot lâché sans réflexion, sans mauvaise intention, répété, il grossit, prend de la consistance et va ruiner la réputation de quelqu'un, le bonheur de toute une famille...

Il est impossible d'arrêter une avalanche, mais nous pouvons veiller sur nos paroles, refuser de médire et obéir à la Bible qui nous interdit de prononcer de mauvaises paroles(Éphésiens 4 : 29).

Que de paroles médisantes et calomnieuses, telle une avalanche, ont semé la mort tout alentour !

Le flambeau d'Alexandre Le Grand

L'histoire raconte qu'Alexandre le Grand, chaque fois qu'il mettait le siège devant une ville ennemie, faisait fixer, devant les portes de la cité, un énorme flambeau allumé. Cela signifiait que toute personne qui sortirait vers lui, de jour ou de nuit, tant que le flambeau brûlerait, aurait la vie sauve. Mais, une fois le flambeau éteint, tous ceux qui

seraient restés à l'intérieur de la ville seraient, sans miséricorde, frappés par l'épée.

Le monde n'est pas en état de siège ; cependant beaucoup de gens, même parmi ceux qui rejettent la parole prophétique de la Bible, ont le pressentiment que les choses ne peuvent pas continuer ainsi et ils sont saisis d'angoisse.

Le déséquilibre de l'économie mondiale, la consommation effrénée des ressources naturelles, les perpétuels risques de guerre dans tel ou tel point chaud du globe, les menaces qui pèsent sur l'écologie de la planète, sans parler de la dérive morale de la société, sont autant de sujets d'inquiétude pour tous ceux qui veulent bien regarder les choses en face.

Dans la Bible, Dieu a décrit cette ambiance, et en a annoncé l'issue :

La terre chancelle, elle chancelle comme un homme ivre, elle vacille comme une cabane. Son péché pèse sur elle, elle tombe et ne se relève plus, Esaïe 24 : 20.

Mais le « flambeau » brûle encore. Aujourd'hui, c'est encore le temps de la grâce durant lequel Dieu sauve tous ceux qui se confient en Lui.

Au temps favorable, je t'ai exaucé, au jour du salut, je t'ai secouru. Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut, 2 Corinthiens 6. 2.

Et maintenant, pourquoi tardes-tu ? Actes 22. 16.

L'insensé dit en son cœur : "Il n'y a pas de Dieu"

Une certaine année, au cours du mois de décembre, les adhérents d'une association prônant l'athéisme ont reçu une circulaire, rédigée en ces termes:

« La conférence prévue sur la non-existence de Dieu, n'aura pas lieu à la date prévue, en raison des fêtes de Noël. »

Authentique, m'a-t-on assuré! Ne faut-il pas, en premier lieu, rappeler que Noël est le temps où les chrétiens commémorent le don que Dieu a fait à l'humanité en la personne de Jésus, son Fils unique, voici plus de 2000 ans ?

En second lieu, selon la formule originale employée par un auteur chrétien : il faut beaucoup de foi pour être athée. Le célèbre président des Etats-Unis, Abraham Lincoln a écrit: « J'arrive à comprendre que ce soit possible de regarder la terre et d'être athée. Mais je ne comprends pas qu'on puisse lever, la nuit, les yeux vers le ciel et dire qu'il n'y a pas de Dieu. »

Le physicien Alfred Kastler, prix Nobel 1966, a dit : « L'idée que le monde, l'univers matériel, s'est créé tout seul me paraît absurde. Je ne conçois le monde qu'avec un créateur, donc un Dieu. »

Victor Hugo affirmait que « L'athée est identique à l'aveugle. »

Et l'illustre savant Louis Pasteur témoignait : « Plus j'étudie la nature, plus j'admire le Créateur. »

La naissance, la vie, la mort, la résurrection de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ doivent pas être fêtées uniquement une fois par an, mais tous les jours de notre vie...

Qui est votre sûr abri?

Il y a dans tous les pays des régions prédisposées pour la chasse. Les passionnés de chasse n'ont souvent que l'embarras du choix! Et il peut leur arriver, en plus de leur hobby, de vivre des aventures très spéciales et voire très amusantes... comme celle qui suit.

Un chasseur rentrait chez lui après une chasse fructueuse. Heureux de sa journée, son fusil sous le bras, il prenait une petite route au beau milieu des bois pour se rendre à sa voiture. Tout à coup il entendit un bruit dans les buissons tout près de lui. Il était prêt à utiliser son fusil mais il n'eut pas le temps. Il vit se précipiter vers lui ce qu'il discerna comme un petit animal, une boule grise et blanche.

Cela se passa tellement vite qu'il ne put réfléchir. Devant lui, par terre, se tenait un lapin tout gris et blanc, visiblement terrifié et fatigué. En un instant, celui-ci vint se réfugier entre les jambes du chasseur. Contre ses grosses

bottes en cuir, il était à l'abri. Il ne faisait pas un mouvement, sauf que tout son corps tremblait.

« C'est bizarre, se dit le chasseur. Les lapins d'habitude ont peur de nous les humains, surtout des chasseurs, et ce n'est pas courant qu'ils viennent d'eux-mêmes vers nous, et encore moins qu'ils se blottissent contre nous ».

C'est alors qu'un autre acteur entra en scène. Une belette venant du bois surgit du bout du chemin. Certainement elle cherchait le lapin, tout petit lapin, pour l'attraper. Mais elle n'avait pas compté sur la présence du chasseur... Elle s'arrêta net, surprise, semblant ne rien comprendre...

Le chasseur lui, comprenait qu'il assistait à une scène de vie de la forêt, de vie ou de mort. Car vraiment ce petit lapin était bien près de mourir. Et il le savait, c'est pourquoi il était venu chercher refuge près du chasseur – ordinairement, le gibier fuit les chasseurs, il en a peur- mais là, c'était son dernier espoir. Auprès du chasseur, il fuyait la belette et ses dents aiguisées car la belette est son ennemi de toujours!

En un clin d'œil, comprenant la scène, le chasseur sortit son fusil et tira un coup vers le sol en direction de la belette. Celle-ci eut tellement peur à son tour, qu'elle fit un bond en l'air et s'enfuit à toute vitesse dans les bois.

Mais le lapin était sage. Il voulait être sûr de ce qui venait de se passer. Il restait tranquille contre les bottes du chasseur.

Celui-ci voulut le rassurer et lui dit avec humour :« Il a disparu, ton ennemi, vraiment disparu. Je pense que tu es tranquille pour un bon moment. Sois en paix »

Comme s'il comprenait ce que l'homme venait de lui dire, le lapin reprit sa route vers la forêt.

Encore une bonne leçon pour chacun de nous, enfants de Dieu.

Vers qui allons-nous dans la difficulté? Où allons-nous nous réfugier quand nous avons peur, que les soucis de la vie nous submergent?

Vers qui courons-nous quand notre passé semble nous rattraper à grands pas et ne veut pas nous lâcher? Quand les belettes nous assaillent – « les belettes » cela peut être les tentations, les difficultés de relations, ou le péché qui nous enveloppe si facilement, comme dit la Parole – qui appelons-nous pour nous protéger ?

Quand il n'y a plus aucune issue pour nous, que les portes semblent fermées, dans quelle direction essayons-nous de fuir?

Trop souvent nous oublions que Dieu est notre seul protecteur. Nous cherchons mille et une autres protections inutiles, jusqu'à ce qu'enfin nous réalisons que le Seigneur veut être celui qui nous protège.

Dans la foi, voyons ses bras tendus vers nous, qui nous appellent à nous blottir contre lui. La vraie sécurité n'est qu'en lui.

Une Bible vivante

Dans un village de Pologne échoua, un jour, une Bible. Celui qui la découvrit se convertit à Jésus-Christ et fit circuler le livre qui le lui avait révélé. Au bout de quelques temps, 200 personnes avaient suivi son exemple. Il n'y avait toujours qu'une seule Bible dans l'église qui venait de se constituer ainsi. Un colporteur biblique vint dans ce village. On lui dit : « Mais nous avons la Bible ! Venez au culte. »

Il y avait en effet, parmi ces gens un unique exemplaire de la Bible, usé et abîmé au point qu'on ne pouvait plus l'utiliser.

Mais le colporteur découvrit qu'un homme savait tous les Psaumes par cœur, 13 personnes connaissaient les Évangiles selon Matthieu et selon Luc et pouvaient en réciter tout le contenu, d'autres avaient mémorisé des chapitres entiers de la Genèse, d'Ésaïe, des épîtres, etc. La Bible était presque entièrement « recopiée » dans les mémoires. Au culte, on faisait appel à Paul, Luc, Ésaïe, David...et des chrétiens se levaient pour réciter des portions du Livre Saint.

Ces gens-là possédaient vraiment la Parole de Dieu, mais non point comme un vieux bouquin, recouvert de poussière, sur une étagère ; ils étaient devenus une Bible vivante ! N'est-ce pas un appel sérieux pour nous, afin que

nous lisons et relisons notre Bible, pour y trouver à notre tour le véritable réconfort et la vraie foi ?

Les paroles que je vous ai dites sont Esprit et vie, a dit Jésus, Jean 6 : 63.

FIN

Remerciements

Merci d'abord au Seigneur Jésus qui m'a sauvé et sans qui je ne suis rien !

A Sonia mon épouse, fidèle à mes côtés depuis plus de 38 ans :

Merci pour ton soutien, tes conseils, ta sagesse, tes prières, ton dévouement et ta patience. Sans toi, je n'aurais jamais pu aller jusqu'au bout. Merci pour toutes ces années de bonheur partagé. Tu as toujours été mon plus beau cadeau.

A l'Eglise du Seigneur qui, à travers les ministères m'a permis de vivre une vie harmonieuse avec le Seigneur !

Merci, au Ministère Apostolique du frère Michel HARDY(www.reseautmi.org/fr/) qui a donné sa vie pour moi et qui m'a attendu alors que j'étais pris par mes folies et mes passions.

Merci aux frères et sœurs de l'Eglise de Chaville www.eglisedechaville.org qui ont toujours été auprès de moi dans mes moments difficiles.

Merci pour leur patience et leur courage qui sont venus à bout de mes fautes d'orthographe et autres.

Merci à mes parents qui ont toujours été un grand encouragement pour moi !

Je tiens à remercier pour leurs conseils et leur autorisation d'utiliser certaines de leurs œuvres :

Le pasteur Lucien Clerc pour son livre Reflets de vérités
La Bonne Semence (26000 Valence)

Alice Gray pour ses livres Histoires qui touchent le cœur
Olivier Le Febvre pour son travail créatif
(www.compasseo.com)

Kevin Quesse pour le montage audio (www.canalframe.fr).

Afsaneh BARBIER, Christina CAILLON, Sonia GAILLARD, Anne Laure SERY, Charlotte CELESTIN et Nicole NOIZE, pour les corrections et relectures.

Merci à tous ceux qui par leur amour, leurs prières et leurs encouragements me soutiennent dans l'annonce de l'Évangile !

Distributions et contact :

Jean-Louis GAILLARD
22 rue Sadi Carnot
92000 NANTERRE France
Tel : +33(0)1 47 21 12 60

Pour toute commande de CD, DVD ou de livres

Cliquez sur :

www.365histoires.com

www.jlgaillard.com

